

Les enfants du grand fjell

Laura Fitinghoff



R. Fitinghoff

Récit suédois de L. Fitinghoff
Traduit par A. de Rougemont et
adapté par A.-L. Jéquier

Tous droits réservés en français
Edition Fondation «Le Grain de blé
Lausanne

Les enfants du grand fjell

Laura Fitinghoff

Illustrations de Ruth Guinard

ÉDIT/QjV



Editions Fondation «Le Grain de blé»

1000 Lausanne 12

Dédicace

Mes chers petits-enfants,

Voici un livre que j'ai traduit spécialement pour vous parce que je l'aime beaucoup et que je pense que vous aussi, vous l'aimerez. C'est un livre suédois qui a été traduit d'abord en hollandais peu après 1930, mais l'histoire qu'il relate doit se passer encore une cinquantaine d'années auparavant.

Maintenant, la Suède est un pays riche et je pense que même par de mauvaises années le gouvernement peut assurer l'existence des habitants du nord. Mais aujourd'hui, il y a hélas beaucoup d'autres pays où des enfants meurent de faim...

Suivez les aventures de ces sept enfants et dites-moi à l'occasion pourquoi ils ont trouvé bon accueil... et faites comme eux.

A vous, Anne-Claire, Jacqueline, Gabrielle, Naomi, Kilian, Kevin, Oriane, Samuel, Jonas, Myriam, Jean-Christophe et Marie, avec toute l'affection de votre bonne-maman, Antoinette de Rougemont.

CHAPITRE PREMIER

Sept enfants et leur chèvre

Cette histoire s'est passée il y a bien longtemps, par une année de famine, dans les montagnes du nord de la Suède, au pied d'un mont appelé le Grand Fjell. Dans les petites cabanes grises, la faim se faisait cruellement sentir, surtout dans celles qui abritaient beaucoup d'enfants dont les parents ne possédaient qu'un petit lopin de terre. Une grande famille pouvait vivre même avec peu de terre lorsque l'été commençait tôt et que le blé dont on faisait le pain blanc mûrissait déjà en juin. Le père pouvait alors porter son grain au moulin pour le faire moudre. Si l'été durait longtemps, avec de belles journées sèches et ensoleillées, l'on récoltait en automne vingt à trente grosses pommes de terre du trou où on en avait mis une en juin. Ces étés-là, les bouleaux embaumaient loin à la ronde, les framboises sauvages rougissaient, délicieusement sucrées et juteuses, et les fleurs de l'églantier tournaient gaiement leur corolle rose vers le soleil. Partout régnaient l'entrain et la joie. Les enfants s'amu saient sans souci; ils se régalaient de navets sucrés et, dans les champs, les petits pois poussaient à pleine cosse. Mais, en période de famine, toute joie s'envolait du pays. La neige s'attardait jusqu'à la mi-été, les navets ne devenaient pas plus gros qu'une pomme de terre et, après les gels précoces, les cosses de pois se balançaient vides dans les champs, comme

de petites loques. En une telle année, impossible d'apporter du blé et des pois au meunier. Les enfants maigrissaient et s'affaiblissaient, leurs visages devenaient gris et leurs yeux perdaient tout éclat. Quelques-uns

d'entre eux partaient alors par petits groupes avec leurs parents vers le sud, là où le gel ne sévissait pas avec la même rigueur. Ils mendiaient leur nourriture dans les fermes, en cours de route. Beaucoup d'enfants avaient l'air de petits vieux, de petites vieilles. C'était horrible à voir.

Ainsi, à la fin d'une terrible année de famine, sept enfants quittèrent leur village, non loin du Grand Fjell, pour rejoindre les régions du sud. Leurs parents étaient morts et il ne leur restait qu'une chèvre. L'aîné s'appelait Anders, mais ses frères et sœurs le nommaient toujours «Ante». Il avait treize ans.

Au début de l'année, le père, de chagrin, s'était mis à boire. Il était peu à peu devenu faible et voûté, non seulement à cause de la boisson, mais aussi à cause de la mauvaise qualité du pain auquel on ajoutait de l'écorce d'arbre moulue et d'autres misérables aliments pour remplacer la farine. Un jour qu'il travaillait dans la forêt, un grand sapin tomba sur lui; on le ramena mort à la maison. A partir de ce moment, la mère dut faire face à tant de soucis qu'elle dépérit bientôt, elle aussi, de chagrin et de faim; il y avait si peu à manger qu'elle cédait, chaque fois qu'elle le pouvait, sa part de nourriture aux enfants.

Lorsqu'elle se sentit mourir, elle se demanda avec anxiété ce qu'il adviendrait des sept enfants. La commune allait probablement les mettre à l'hospice ou bien — et ce serait pire encore — on les placerait séparément dans des familles où ils ne seraient ni bien élevés, ni heureux.

— N'aie pas peur, Maman, dit Anders, tout en essayant de lui donner un peu de la soupe qu'il avait préparée. Je les emmènerai au sud.

— Crois-tu que tu en seras capable, Anders? dit-elle en haletant, mortellement épuisée.

— Oui, Maman, dit Anders. Je te le promets. Et nous prendrons Barbe d'or avec nous.

— Oh, Anders... crois-tu que tu pourras?... Vraiment? Mon garçon, c'est étrange, il me semble qu'une lumière luit autour de toi... Oui, j'ai

confiance, Anders, le Seigneur vous gardera et vous conduira... Il le fera... Anders, tout devient si beau tout à coup, si beau...

Puis la tête de la malade retomba sur le vieux matelas de haillons et Anders lui ferma les yeux. Il lui mit la Bible sous le menton comme il avait vu sa mère le faire pour son père, puis il se retourna vers les enfants, endormis dans la paille. z

La mère à peine enterrée, le conseil communal se réunit pour décider du sort des enfants: on les enverrait à l'hospice ou on les placerait.

Mais le jour où deux hommes vinrent les chercher, les enfants avaient disparu. La cabane était vide et l'appentis où logeait la chèvre également désert.

— Ce ne sera pas long avant qu'ils reviennent, dit l'un des hommes. Ils auront faim, parions ?

— Oui, fit l'autre, on ne peut pas leur courir après, on n'en a pas le temps. Dommage pour la chèvre, on aurait pu la vendre un bon prix.

Très tôt, bien avant qu'il fasse jour, les enfants s'étaient mis en route. Sur le vieux traîneau, on avait installé les deux petites emmitouflées de châles et à demi cachées sous des peaux de mouton.

— On ne prendra que les objets indispensables avait déclaré Ante. Le traîneau sera déjà assez lourd à tirer.

— Permetts-nous d'emporter le tableau du Bon Berger, supplia Maléna. C'est un souvenir de Maman et il nous rappellera que le Seigneur veille sur nous.

Ante soupesa le tableau.

— Il est lourd, dit-il, et nous n'avons pas besoin de cela pour savoir que le Seigneur nous protège.

— Nous nous sentirons un peu à la maison en le regardant, renchérit Lisa.

Anders céda à leurs désirs et la petite troupe quitta pour toujours la maison natale. Les enfants, ravis de cette aventure, partirent pleins de courage et d'espoir. Mais au cours de la journée, les choses devinrent beaucoup plus difficiles qu'Anders ne l'avait prévu.

Les petites filles, Gréta et Kaïsa, pleuraient à chaudes larmes. Certes, elles avaient terriblement froid et leur petit nez et leurs menottes étaient bleus comme des bleuets, mais elles pleuraient surtout parce qu'elles avaient tellement faim. Elles auraient savouré le plus vieux croûton de pain, la plus petite pomme de terre. Seulement, la route à travers la forêt s'étirait sur plus de vingt kilomètres sans que l'on rencontrât la moindre maisonnette où s'arrêter.

— Viens, Barbe d'or! dit enfin Ante. Je ne peux plus supporter ces pleurs. Anna-Lisa, trais-la encore une fois !

— Oui, acquiesça Lisa, mais c'est bien la dixième fois que nous trayons cette pauvre Barbe d'or aujourd'hui.

Elle appela quand même la chèvre. Barbe d'or, une chèvre brune, majestueuse en dépit de sa grande maigreur, arriva du bord de la forêt, où elle s'était offert un excellent petit repas. Elle s'arrêta à côté de Lisa et se laissa docilement traire par la fillette qui s'accroupit et recueillit quelques giclées de lait dans une écuelle de bois.

— Donne-nous-en aussi, s'il te plaît, mendiaient Eric et Magnus.

— N'avez-vous pas honte? Des grands garçons comme vous! Magnus, tu as sept ans, et toi Eric, tu en as déjà six.

Ante caressa les joues bleues des petites, glissa leurs menottes froides sous les châles qui les enveloppaient et arrangea du mieux qu'il put les peaux de mouton autour de leurs jambes.

— En avant, Lisa, maintenant je tire, et toi, tu pousses, pour que nous sortions le plus vite possible de cette forêt.

— Et si nous rencontrons des loups? demanda Lisa. Je n'aurais jamais dû venir avec toi !

Elle poussait le traîneau, penchée en avant, et ses larmes tombaient sur les foulards des petites. Elle sanglotait si fort qu'on aurait dit qu'elle avait le hoquet.

— Je ne te répondrai pas si tu dis de telles bêtises! cria Anders très fort. Crois-tu que tu aurais eu une vie si drôle que cela au village ?

— Au moins, je ne serais pas morte de froid ou de faim, hoqueta Lisa.

— Ne te fais pas d'illusions ! On t'aurait mise à l'hospice et tu aurais dû t'asseoir à côté de Barbara la lépreuse ou de Lasse-le-fou !

— Ils mangent à leur faim, eux.

— Oh, Lisa, quel bébé tu fais ! Ce matin, tu as eu tout un bol de soupe à l'avoine, et du pain et du fromage de Sven Pals comme chacun de nous. Mais si ton estomac n'est pas plein à déborder toute la journée, tu te mets à geindre et à pleurnicher.

— Ça, c'est dégoûtant! dit Lisa. A t'entendre, on croirait que tu nous emmènes chez le roi en personne. Hi, hi !

Lisa sanglotait.

— Tiens, oui, pour toi c'est bien ce que je devrais faire. Tu pourrais garder ses chèvres, si du moins il t'accepte.

— Tu penses qu'il en a beaucoup?

— Je n'en sais rien! dit Anders. Les gens comme nous n'ont qu'une seule chèvre, un métayer en a cinq ou six et un propriétaire une vingtaine et même plus.

— Alors le roi doit avoir au moins cent chèvres. Jamais je ne pourrais en garder autant à la fois.

Lâchant un instant le traîneau, Lisa se moucha entre deux doigts, puis sécha ses larmes. Ante aussi s'arrêta. Il enleva son gros bonnet de fourrure, à moitié rongé par les mites, et essuya la sueur de son front.

— Peut-être le roi a-t-il cent chèvres, peut-être mille, oui, peut-être autant que certains Lapons ont de rennes. Mais il ne te demandera pas combien de chèvres tu as envie de garder. S'il estime que tu dois garder cent chèvres, tu devras le faire. Peut-être est-ce une race de chèvres très particulière, comme les chèvres de Jérusalem, aux cornes dorées.

— Oh! Lisa, comme tu seras belle. Peut-être te donnera-t-on des «lastiques». (Malé«a voulait dire des bottines avec de l'élastique sur le côté.) Et un foulard en soie et une jupe avec de petites roses.

La fillette écarta un peu le châle qui entourait son visage pour regarder sa sœur, comme si celle-ci se promenait déjà dans ces beaux vêtements.

Mais hélas, Lisa n'était guère à son avantage en ce moment, encapu-

chonnée d'un foulard gris noué sur la nuque. Elle avait mis le vieux chandail bleu de sa mère qui lui tombait jusqu'aux genoux et était chaussée de bottes éculées, trop grandes pour elle. Le foin dont elle les avait remplies pour avoir chaud et pour combler les vides ressortait par les trous. C'était affreux de devoir faire tous ces kilomètres par cette longue et froide journée d'hiver et dans un tel accoutrement. Comment s'étonner si la frimousse de Lisa d'ordinaire si avenante et gaie, avec ses yeux bleus et ses cheveux blonds, paraissait maintenant sombre et fermée.

Elle et Anders se remirent à pousser le traîneau. Devant, Eric et Magnus avançaient avec courage, de chaque côté de Barbe d'or, chacun ayant glissé une main dans la douce toison de la chèvre. Bien qu'ils fussent de grands garçons, comme l'avait dit Anders, la faim les tenaillait, le froid leur mordait les doigts et les orteils, et leurs vieux vêtements, taillés dans ceux de leur père, pesaient lourd mais ne tenaient pas chaud.

Cependant ils ne se plaignaient pas, malgré les larmes qui roulaient sur leurs joues et les sanglots rentrés qui secouaient leurs maigres épaules.

— Savez-vous que Lisa va être bergère chez le roi? criait Maléna. Il a des centaines de chèvres, toutes plus belles que Barbe d'or!

— Aucune chèvre n'est aussi belle que Barbe d'or ! s'écria Magnus en jetant un regard menaçant à Maléna.

— Ah ! As-tu déjà vu les chèvres de Jérusalem? Elles ont des cornes aussi brillantes que la lune quand elle croît; on dirait de l'or. Parfois, elles viennent par centaines de milliers, on les voit bondir dans les marais et elles mangent des baies. Le marais en est tout jaune. Elles mangent aussi de la crème dans des écuelles de bois, le roi le permet.

— Oh ! si seulement nous avions de la crème, gémit Magnus.

— Et du pain, plein le traîneau, renchérit Eric.

— Du pain, bien sûr, pour les chèvres du roi, continua Maléna comme si ses frères n'existaient pas. Elles le mangent dans de belles petites mangeoires...

Lisa se mêla maintenant à la conversation :

— Moi, j'aimerais mieux travailler à la cuisine. Je m'assiérais près du feu et je goûterais le lard qu'on fait frire chez le roi !

Mmmh... Cela sent si bon, si...

Lisa ne trouvait pas de mots pour exprimer cette béatitude.

— Et des pommes de terre, des marmites entières, interrompit Magnus, dont on puisse manger de grandes assiettées.

— Oui, après les chèvres, mais écoutez le reste ! Elles se promènent dans les marais et comme elles mangent beaucoup, elles deviennent aussi grosses que la truie de Sven Pals qu'ils ont tuée cet automne.

Magnus et Eric semblaient ravis de la comparaison et on les entendait pouffer de rire.

Ante intervint alors pour préciser que le roi mangeait une nourriture encore bien plus délicate que des pommes de terre au lard et de la crème.

— Il mange du saumon frais tant qu'il en veut, et tous les jours un repas du dimanche.

— Alors il mange des boulettes de viande hachée, du poisson salé, et de la soupe aux pruneaux? demanda Maléna, les yeux tout brillants.

— Et du riz au lait, et du café? ajouta Lisa. Ce qu'il doit être fort et sucré !

— Ah! si seulement j'étais roi, soupira Magnus du fond du cœur.

— Et il a une grande maison, encore plus grande que la cure de notre village, pas une vieille bicoque comme notre cabane, grommela Lisa.

— Notre vieille cabane ! Vous devriez avoir honte ! Si seulement nous en avions une pareille, avec le jardin potager et la magnifique haie d'églantiers ! Si nous pouvions y retourner, nous y serions aussi bien que le roi, à mon avis !

Ayant dit cela, Ante regarda gravement ses frères et sœurs :

— Voyez-vous, il y avait une chose là, qui faisait que nous aimions notre maison... nous y avions Maman. Mais maintenant, elle est morte, et plus jamais nous ne retrouverons une telle cabane !

CHAPITRE II

Des traces de loups!

La nuit tombait et les enfants marchaient toujours dans la forêt. Ante avait grande envie, à tout moment, de s'arrêter pour écouter leur bavardage. Pourtant leur conversation se mêlait de beaucoup de lamentations et certaines réflexions de ses frères et sœurs s'enfonçaient comme des dards dans son cœur. Il était très fatigué et avait grand faim. Voilà sans doute ce qui le rendait si sombre. Il se répétait constamment que c'était de sa faute s'ils étaient partis ! Et maintenant, à l'heure du danger, il ne pouvait les protéger.

Mais la pensée que les petites filles auraient pu être placées chez des gens grossiers ou méchants lui avait été insupportable. Elles y auraient oublié tout ce que leur mère leur avait toujours enseigné: qu'il fallait dire la vérité, exécuter avec soin un travail imposé et croire que Dieu veillait sur eux et s'inquiétait de leur sort. Ante avait pensé bien faire en les emmenant vers le sud, mais déjà maintenant, le premier jour, il se rendait compte de tous les dangers qu'ils couraient. Le pis de tout était que lui-même devenait si las et fatigué que les petites sœurs sur le traîneau lui paraissaient aussi lourdes qu'un chargement de plomb. Le ciel sombre et bas annonçait la neige. Peut-être se préparait-il une vraie tempête, pensa Anders en voyant les écureuils filer comme des éclairs entre les troncs. Les coqs de bruyère se pressaient, eux aussi, alors qu'ils avançaient d'ordinaire à pas comptés, pleins de noblesse et de dignité. Les baies de sorbier assez rares dans la forêt faisaient leur régal, et ils voulaient



o. Remak

sûrement en manger le plus possible avant que le mauvais temps ne les oblige à se calfeutrer dans leur nid. Ante voyait aussi des traces de lièvres qui partaient en zigzag dans les buissons ou celles de renards, jolis petits trous ronds se succédant en ligne régulière. Et là... Ante, anxieusement à l'affût de tous les signes de la forêt, découvrit tout à coup quelque chose qui le glaça d'épouvante. On pouvait voir, au travers du chemin, de multiples empreintes de grosses pattes, serrées les unes à côté des autres. C'étaient des traces de loups ! D'un mouvement brusque, il se mit à tirer plus fort sur la corde du traîneau qu'il enroula autour de ses doigts engourdis. Il ajusta son bonnet plus bas sur son front, soudain inondé de sueur. Puis il regarda les enfants.

— Vous parlez trop, cria-t-il. Chantons plutôt quelque chose, ça nous fera sortir plus vite de cette forêt. Tu commences, Maléna?

Immédiatement, et d'une voix claire, Maléna entonna le chant du voyage :

*Je pars pour un très long voyage,
Mais je ne suis pas seul en chemin...*

Les autres se joignirent à elle et ainsi ils avancèrent plus loin dans la forêt qui entre-temps était devenue noire, et au-dessus de laquelle s'éten dait un ciel sombre, chargé de neige. Le chant leur donnait un regain d'énergie. Les petites se réveillèrent tout engourdis et frissonnantes, parce qu'elles avaient froid et que la neige s'était mise à tomber. Elles avaient grande envie de pleurer, mais en entendant les autres chanter, elles unirent bientôt leurs petites voix limpides à celles du reste de la troupe, comme elles en avaient eu l'habitude chez elles, chez Maman.

*J'avance tout plein de courage,
Car Jésus me tient par la main,*

Le chant résonnait bien entre les arbres. Les enfants eux-mêmes s'en rendaient compte. On n'entendait ni glapissement de renard, ni hulule ment effrayant de hibou. Il semblait qu'un groupe d'anges traversait la

forêt. Ante chantait d'une voix forte. Il levait des yeux suppliants vers le ciel désolé et chantait, se confiant dans le secours de Dieu sans se douter que le son de sa voix était le plus sûr moyen d'attirer les nombreux loups dont il venait de voir les traces. Il savait que cette année les loups s'étaient risqués hors de la forêt. Et, plusieurs nuits de suite, alors que la tempête faisait rage et que le vent glacial faisait craquer les poutres de la cabane, il avait entendu leurs hurlements au fond des bois. Mais jamais il n'avait pensé qu'ils s'approcheraient si près des routes. Ante avait été instruit à avoir une ferme confiance en Dieu, c'est pourquoi il avait pensé que tout irait bien lorsqu'il était parti avec les enfants. Enfin, c'était déjà une consolation en soi d'être seul à mesurer la grandeur du danger.

On en était maintenant à la seconde strophe du chant:

*Un jour, laissant tous mes bagages,
J'arriverai au ciel tout heureux,
Ce sera la fin du voyage,
L'entrée dans le Palais de Dieu...*

Ils n'allèrent pas plus loin...

— Hé ! Les enfants ! Voyez-vous là-bas de la fumée et des étincelles qui sortent de la cheminée d'une maison ! Nous sommes tout près d'un village, j'entends un chien qui aboie ! s'écria Ante.

Rassemblant toutes ses forces, il se mit à courir comme s'il tirait derrière lui un traîneau vide. Lisa, elle, remonta si vite son foulard en arrière, que cela lui donna tout à coup l'air d'une Chinoise. Elle poussait le traîneau avec tant de légèreté et d'énergie qu'on aurait cru qu'elle avait déjà chaussé ses «lastiques» royales.

Maléna, au contraire, cacha son petit visage dans son châle. Timide, elle craignait les étrangers, surtout les gens qui n'étaient pas de son village. On ne savait jamais quelle rencontre on pourrait faire. Serait-ce des gens comme eux ? Peut-être n'avaient-ils qu'un œil au milieu du front, et l'autre derrière la tête. Et qui sait, ils auraient pu marcher sur les mains et manger avec les pieds..., Brrr ! Comme cela faisait peur !

Quelle langue parlaient-ils ? Il était impensable que les gens d'une autre contrée parlent comme eux. Barbe d'or, tout comme Maléna, avait peur d'arriver chez des étrangers. Elle se serra donc derrière le traîneau en poussant Lisa de côté. Eric et Magnus, au contraire, reprenaient courage maintenant qu'ils entendaient les aboiements d'un chien du village. Ils jouaient à qui cracherait le plus loin et parlaient avec entrain, se demandant qui avait eu peur pendant cette journée. Pas eux, en tout cas !

Tout joyeux, le petit groupe d'enfants sortit de la forêt et entra dans le village. La grande route qu'ils avaient suivie était maintenant bordée de petits sapins. C'est ce qu'on faisait habituellement, pour que le gros chasse-neige en bois, tiré par douze chevaux, ne risque pas de s'égarer au milieu des champs, les jours où la neige s'amoncelait au point que personne n'eût pu dire où passait la route.

Un petit sentier tracé dans la neige profonde par les pas de quelque villageois menait à la première maison, une cabane environ aussi grande que celle de leurs parents, là-haut vers le Grand Fjell. Ce ne fut pas facile d'y arriver avec le traîneau, d'autant plus que le chien de garde aboyait comme s'il voulait tous les dévorer. Peut-être eût-il mieux valu aller vers une des fermes plus grandes et cossues, peintes en rouge et blanc, mais

cette petite cabane grise avait un air si familier et confortable que les enfants s'y dirigèrent sans réfléchir. Ils comprenaient parfaitement ce que voulaient dire les aboiements du chien. Comme tous les chiens lapons de la contrée, il avertissait son maître: «Des étrangers s'approchent de la maison. Faut-il que je les renvoie?»

Le chien se tut un instant, puis il baissa la tête de côté et grogna dans son for intérieur: «Les enfants, c'est comme les chiots. Ils ne font de mal à personne... » Mais soudain, il sentit l'odeur de la chèvre. Ah ! ça, c'était différent! Ce n'était donc pas des gens ordinaires, accompagnés d'un honnête chien domestique. Et il se mit à aboyer aussi méchamment que s'il avait découvert des voleurs dans une église. Les enfants ralentirent le pas. Personne ne disait mot.

— C'est parce que nous sommes vêtus si pauvrement, déclara finalement Usa. Si nous étions habillés comme les enfants de Sven Pals au catéchisme, avec des vêtements achetés à la foire du chef-lieu, ce chien ne nous recevrait pas ainsi.

Alors Maléna s'avança hors du groupe, ôta vivement son foulard, et s'accroupit devant le chien en étendant ses bras :

— Tais-toi s'il te plaît, tu n'es pas fâché contre nous ! Ne vois-tu pas que nous ne te voulons aucun mal ?

On aurait dit que le chien avait honte et qu'il la comprenait. Il s'arrêta de grogner, regarda sur le côté d'un air timide comme le font les chiens quand ils sont confus. Entre nous soit dit, il faisait des manières. Mais les enfants purent entrer.

CHAPITRE III

L'homme aux lunettes

Le feu brûlait dans l'âtre lorsque les enfants se glissèrent à l'intérieur de la cabane, lentement, serrés les uns contre les autres. Magnus était resté dehors, déclarant qu'il ne pouvait pas laisser Barbe d'or toute seule. En réalité il avait peur et pensait, tout comme Maléna, «on ne sait jamais ce qui peut arriver».

— Fermez la porte ! tonna une grosse voix grave.

Si à cet instant Ante s'était tourné vers la porte, ne serait-ce qu'une seconde, toute la bande aurait pris la fuite, car ils avaient eu si peur qu'ils en oublièrent pendant un moment tout leur espoir de trouver de la chaleur, de la nourriture et un toit. Cette voix terrorisante sortait du coin de l'âtre et appartenait à quelqu'un qui, comme Maléna l'avait prédit, avait des yeux derrière la tête. Des verres de lunettes noires luisaient sur sa nuque. Il avait des cheveux roux et il semblait qu'il n'avait pas besoin de se retourner pour voir qui entra. Les enfants se tinrent immobiles et ne dirent rien, on aurait dit une troupe d'agneaux apeurés. Tous fixaient ces yeux noirs et brillants sur la nuque velue, le bras nu et poilu de l'homme qui montait et descendait à un rythme régulier, et son gros poing, qui serrait un objet fin, aux reflets métalliques :

— Nous sommes arrivés chez l'ogre, chuchota Maléna, en claquant des dents de peur.

— Alors, il va nous manger ! Je vais voir ce que fait Magnus dehors avec Barbe d'or, dit Eric.

Prudemment, sans faire de bruit, il ouvrit la porte de la pointe de sa chaussure et se glissa dehors. Lisa était sur le point de le suivre, lorsqu'elle aperçut un plat de bouillie froide sur la table, et alors, elle ne put plus en détacher les yeux.

Maléna et les petites se cramponnaient tellement à Ante qu'il en perdit presque l'équilibre. Il leur murmura de se tenir tranquilles. Il savait bien comment il fallait se conduire en entrant chez des étrangers... il fallait rester près de la porte et se taire jusqu'à ce qu'on vous parle.

Mais Gréta, la plus jeune, l'enfant gâtée de sa mère jusqu'à ces derniers jours, Gréta ne le put pas. Elle avait si peur, si faim, qu'elle se mit à pleurer : «Hi, hi, hi!... Je veux manger!» Ce fut comme si on avait ouvert des écluses. La petite fille sanglotait de plus en plus fort, bientôt imitée par sa sœur. Pendant que Gréta et Kaïsa hurlaient aussi pitoyablement, la lèvre de Maléna se mit à trembler. Elle avait compris bien avant les autres, n'est-ce pas, à quel point cela pouvait être inquiétant chez des étrangers. Et voilà qu'ils étaient entrés chez un ogre qui, bien sûr, n'aimait rien autant que de tuer de petits enfants pour les saler et s'en régaler avec d'autres ogres. Maléna n'y tint plus, elle éclata en pleurs et il faut dire que ses cris surpassaient presque ceux des petites. Quant à Lisa, qui allait pourtant bientôt

avoir onze ans — était-ce parce que la journée avait été si longue et si dure, ou bien parce qu'elle ne pouvait détacher ses yeux de cette écuelle de bouillie froide, sans pouvoir en manger... — en tout cas, elle se joignit, elle aussi, à la cacophonie, avec de longs sanglots nerveux.

Ante se sentait rougir et pâlir tout à tour. Quelle famille à présenter ! Lui-même serrait les poings et se mordait les lèvres pour refouler les larmes qui se pressaient derrière ses paupières. Il chuchota quelque chose pour tenter de calmer les enfants, mais les hurlements ne firent que redoubler.

— En voilà une belle manière de saluer quand on entre chez quel qu'un ! Il faut dire «Bonsoir!» et »La paix de Dieu soit avec vous !» Lentement, l'homme aux lunettes se retourna.

Tous les enfants se turent à la fois. Figurez-vous, il avait les yeux à la bonne place, des yeux tout ordinaires, et il les regardait tous d'un air un peu sombre, mais pas méchant du tout.

— Qui a bien pu avoir la stupidité d'envoyer une telle marmaille sur la grande route à cette époque de l'année, alors que les loups viennent tout près des maisons?

— Personne ! répondit Ante d'une voix ferme. Nous sommes partis tout seuls, parce que nos parents sont morts.

Sa voix trembla un peu en prononçant ces derniers mots.

— Mais il doit y avoir un comité d'assistance publique dans votre commune, tout de même?

— C'est une année de famine, dit Ante, et tout le monde a de la peine dans notre village, et tous ne sont pas gentils, loin de là, et les petites filles...

Ante avala de nouveau sa salive et serra les dents.

— Ah bon ! fit l'homme aux lunettes, comme si l'explication d'Ante avait été très claire. (*Il cracha dans le feu.*) Tu ne voulais pas qu'elles soient envoyées à l'hospice?

Cette fois, il se retourna tout à fait sur sa béquille et les enfants tremblèrent de nouveau à sa grosse voix.

— Tout le monde se dispute là-bas, répondit Ante. Et il y a Lasse le fou qui ne cesse de jurer et Barbara qui a la lèpre.

— Eh bien!... Moi, je suis seul dans cette maison. Ils sont tous partis... tous... Et comme ça, vous pensiez recevoir quelque chose à manger ici ?

Un profond soupir s'échappa de toutes les bouches en même temps.

— Bon, bon. Eh bien, j'ai du porridge froid et des éperlans. Vous pouvez les mettre sur le gril, là, et les faire frire. Et dans le buffet vous trouverez encore un peu de mélasse pour accompagner le porridge. Des petits comme vous n'ont sûrement rien contre la mélasse?

Un joyeux sourire éclaira les petites figures pâles, auparavant si inquiètes.

— Et une gorgée de café, mais oui, il y en a aussi, mais je n'ai pas de lait. Un homme comme moi, qui raccommode toute la journée les bottes du village entier, ça boit autre chose que du lait !

L'homme aux lunettes se leva en gémissant. Il devait souffrir d'une sciatique ou de quelque chose de ce genre car il avait grand peine à se déplacer.

On voyait qu'il n'y avait pas de femme dans la maison. A la clarté du feu, les plus grands des enfants remarquèrent que des détritrus traînaient un peu partout, balayés en tas dans les coins. Sur la table, des arêtes d'éperlans côtoyaient un petit monceau d'épluchures de pommes de terre. Dans le lit, la paille sortait du matelas par endroits et la taie d'oreiller à carreaux jaunes n'avait pas été lavée depuis long temps.

Avec beaucoup de gémissements, l'homme aux lunettes sortit des éperlans salés et du pain dur d'un vieux buffet d'angle bleu. Il en sortit aussi un moulin à café qu'il remplit de grains de café.

— Puis-je moudre? demanda Lisa timidement.

— Alors, j'irai chercher un peu de bois pour le feu, dit Ante.

Et il sortit sans attendre la réponse.

— Cher Monsieur, puis-je mettre les éperlans sur le gril ? dit Maléna pleine d'ardeur. A la maison c'est toujours moi qui le faisais.

— Donne-moi le balai, et je balaierai le plancher, dit Kaïsa de sa voix flûtée.

— Non, c'est moi ! cria alors la plus petite, en tendant ses bras vers le balai.

Ante revint, les bras chargés de bois qu'il avait trouvé dans la cour, Magnus et Eric sur ses talons. Ils fermèrent la porte au nez de Barbe d'or qui s'était montrée un instant dans l'encadrement et qui, comprenant qu'on ne voulait pas d'elle, se mit à bêler pitoyablement. De frayeur, Ante laissa tomber le bois. L'homme aux lunettes parut maintenant se fâcher.

— En voilà des façons ! A-t-on jamais entendu dire qu'on prenait une chèvre avec soi, au cœur de l'hiver, quand on s'en va...

Il aurait voulu dire: «quand on s'en va mendier», mais Ante le regardait d'un air si grave et résolu qu'il ne prononça pas ce mot.

— Cela n'aurait pas fait de mal à cette chèvre si on l'avait vendue, tout de même! dit-il.

— Barbe d'or a l'habitude des enfants, dit Ante, et depuis qu'elle a eu des cabris, elle donne un si bon lait. Les petites seraient mortes depuis longtemps si nous ne l'avions pas eue ! J'ai promis à ma mère, juste avant sa mort, que nous prendrions en tout cas Barbe d'or avec nous, et donc...

— Mais elle ne voudrait rester avec personne d'autre qu'avec nous, assura Maléna avec fierté.

— Oui, et j'ai emporté du fourrage pour elle, interrompit Magnus, personne n'a besoin de s'en occuper.

Entre-temps, il avait bien observé l'homme aux lunettes. Il trouvait qu'il avait des yeux tout ordinaires, et même gentils.

— Eh, oui... hum ! Mais d'où sort-il celui-là? Voyons, un gosse ici, et encore un là... deux, trois quatre, cinq... Y en a-t-il encore autant dehors, aussi courageux que ces deux derniers? Et ils ont du fourrage pour la chèvre! Hum! hum!

Il semblait que l'homme riait.

— Où pensais-tu loger cette chèvre, petit, si du moins il n'y en a qu'une?

— Il n'y en a qu'une, assura Magnus, en fixant les yeux clignotants de l'homme. Quand il faisait très froid, nous la prenions avec nous, là où nous dormions, car elle tient bon chaud !

L'homme riait et ses épaules en étaient toutes secouées. '

— Eh bien, dit-il, faites entrer Madame la Chèvre. J'espère qu'elle se contentera de ce que nous pouvons lui offrir. Magnus se dirigea vers la porte, très satisfait.

— S'il te plaît, entre, Barbe d'or, dit-il, et contente-toi de ce qu'on te donne.

La tête haute, la chèvre pénétra dans la pièce et passa les enfants en revue. Elle découvrit Lisa qui chauffait la mélasse devant le feu et lui donna un petit coup de corne.

— Brave chèvre ! elle aimerait qu'on la traie ! C'est son heure. Comme si nous ne l'avions pas traitée déjà toute la journée, cette chère Barbe d'or !

Les enfants s'adressèrent à la chèvre avec de petits mots tendres, en caressant son épaisse toison comme ils ne le faisaient sans doute jamais les uns pour les autres !

— Bien sûr, elle pense que nous avons faim, dit Maléna.

— Allons donc ! Alors cette chèvre est un être pensant, dit l'homme, en éclatant de rire, et en caressant lui aussi le dos de Barbe d'or.

— Maintenant nous aurons aussi du lait pour le café, murmura Lisa.

Ante et Maléna avaient ensemble rangé la table. L'écuelle de porridge trônait au milieu avec le pot de mélasse réchauffée. Les éperlans dégageaient une délicieuse odeur de friture fraîche. Et il y avait du pain tant qu'ils en voulaient.

Avec recueillement, les enfants joignirent les mains et rendirent grâce pour ce bon repas.

L'homme aux lunettes se mouchait à chaque instant et clopinait à travers la pièce en murmurant: «Comme ça, oui, oui, comme ça ! Ils sont tous partis. »

Lorsque enfin il eut fini de se moucher, il montra du doigt Barbe d'or qui se tenait auprès du feu et ruminait d'un air pensif :

— Madame la Chèvre ne doit-elle pas s'asseoir avec nous à table?

— Oui, si vous le permettez! Elle mange les épiluchures, les arêtes, et tout ce qui reste. Viens t'asseoir, Barbe d'or!

Magnus rassembla tout ce qu'il put attraper dans son plastron de cuir (les enfants portaient un morceau de cuir sur la poitrine, contre le froid) et fit manger la chèvre, tout en s'empiffrant lui-même de tout ce qu'il pouvait. Tout à coup on entendit deux boums sonores: Gréta et Kaïsa, qui s'étaient endormies de fatigue, avaient roulé de leur banc sur le sol, l'une après l'autre. Elles dormaient profondément. L'homme aux lunettes était sorti. Lisa versa le café dans les tasses, toutes différentes, qu'elle avait trouvées dans le buffet. C'était le summum des délices de siroter lentement ce merveilleux café. L'homme rentra, les bras chargés d'un énorme tas de paille. «Voilà qui suffira pour les

hommes et le bétail, je pense.» Il l'étendit par terre, à bonne distance de l'âtre et des étincelles. Pour témoigner sa gratitude, Barbe d'or en grignota quelques brins, puis elle avança au milieu de la paille et s'y installa confortablement.

Ante remercia l'homme pour le repas, se leva, prit les petites l'une après l'autre, défit leurs vieux chiffons et leurs châles et les coucha, la tête sur la chaude toison de la chèvre.

— Miséricorde! dit l'homme aux lunettes, qu'elles sont maigres, ces petites !

Il alla dans une petite chambre qui se trouvait dans le fond et revint avec une peau de mouton sur un bras et une bouteille dans l'autre main, ainsi qu'un verre fêlé. On mit la peau de mouton sur les fillettes.

— Maintenant toi, un gars si courageux, tu as droit à un bon petit verre. Ça fait du bien par où ça passe.

Il remplit le verre à moitié.

— Moi-même, je bois à la bouteille, vois-tu, ça va plus vite. Et tout à l'heure, les petits garçons en auront aussi une goutte. Rien de tel pour vous remettre d'aplomb par un froid pareil.

Il regarda avec bonhomie Magnus et Eric qui s'essuyaient déjà la bouche du revers de la main, comme ils avaient vu faire les hommes, avant de boire.

Mais Ante, tout rouge, se tint fermement devant l'homme aux lunettes.

— Non, je ne boirai pas ça!

— Quoi! Tu as peur? Tu n'es pas une mauviette qui ne supporterait même pas un petit verre ! Allons, ne fais pas tant d'histoires quand on te l'offre.

Et il tendit le verre à Ante d'un geste décidé. Ante recula brusquement en arrière.

— Non, je ne veux pas boire. J'ai promis à ma mère de ne jamais devenir un ivrogne.

— Hou! hurlait maintenant l'homme aux lunettes, un ivrogne parce que tu boirais un petit verre ! Voilà bien des paroles de vieille femme. Quel nigaud !

Ante se sentit pâlir. Des paroles de vieille femme, ce que Maman avait

dit! Maman qui s'était occupée toute seule du champ, des enfants et de la maison depuis que Papa fréquentait une mauvaise compagnie et s'était mis à boire! Les larmes lui vinrent aux yeux.

— Ma mère m'a dit que je devais me garder du premier verre, et le vôtre serait le premier. Oubliez-vous que je dois prendre soin de tous ces petits ?

L'homme aux lunettes lui jeta un curieux regard. Il abaissa la bouteille à laquelle il s'appêtait justement à boire et fixa un long moment le feu qui se mourait en silence. Quelques minutes s'écoulèrent avant qu'il ne remette dans la bouteille l'eau-de-vie qu'il avait offerte à Ante, mais alors il enfonça le bouchon d'un bon coup sec. Il tremblait comme s'il avait mal, et son front était couvert de sueur.

— Comme ça, c'est du premier verre qu'il faut se garder, dit-il lentement. Alors, je me garderai du dernier, puisque je n'ai pas eu peur du premier.

En gémissant, il clopina vers la petite chambre, la bouteille d'eau-de-vie à la main. En revenant, il s'arrêta un instant pour regarder les enfants sur la paille, de pauvres petits, si pâles, mais comme ils paraissaient heureux et tranquilles, endormis là! Il lui semblait que des anges veillaient autour d'eux. Barbe d'or, couchée au milieu de la petite troupe, ruminait, les yeux mi-clos, avec un air de profonde satisfaction.

CHAPITRE IV

Chez le cordonnier

Le lendemain matin, les petites se réveillèrent les premières. Après l'homme aux lunettes, bien sûr. Au village, on l'appelait Pelle-le-Bottier, parce que, quand il était sobre, il savait faire des bottes extraordinairement belles et solides. Il était levé depuis un moment et chantonait, tout étonné de se sentir si frais et dispos. Le porridge mijotait sur le trépied, et il avait aussi lavé quelques pommes de terre que les enfants pourraient manger avec les éperlans salés. Depuis des années, Pelle-le-Bottier ne s'était jamais senti si bien, ni si gai. Il s'étonnait maintenant d'être rentré chez lui le soir précédent. D'ordinaire il s'attardait au bistrot et buvait jusqu'à ce que tout ce qu'il avait gagné soit dépensé. Tiens, c'était curieux, pourquoi donc était-il rentré? H s'attaqua alors à tout l'ouvrage qui l'attendait. Il y en avait tant qu'il aurait pu travailler jour et nuit.

La petite Gréta appela sa sœur: «Regarde, une poupée!» Du coup Kaïsa s'éveilla et rampa vers Gréta par-dessus les autres enfants encore profondément endormis. La petite avait trouvé un morceau de bois près de la cheminée et en avait fait une poupée à l'aide de deux chiffons. «Bisou», ordonna Gréta.

Kaïsa s'exécuta et fit claquer un baiser sur le morceau de bois. Mais maintenant, pensait-elle, il fallait du lait pour la poupée et pour elle-même aussi, du reste. Elle se mit donc à tirer de toutes ses forces sur Lisa. Celle-ci, encore somnolente, s'assit dans la paille et s'étira. Ante aussi se leva d'un bond. Il regarda autour de lui, tout effrayé. Où était Barbe d'or? Elle

avait tout simplement disparu. Vite, il dit bonjour à son hôte, puis en deux bonds il fut près de la porte, angoissé à cause de la chèvre. A quels dangers n'était-elle pas exposée dans cette région inconnue? Ante put à peine ouvrir la porte, car dehors la tempête faisait rage; le vent hurlait comme des milliers de bêtes féroces dans les montagnes.

Le chien s'était couché sur les marches de bois, sous l'avant-toit, les oreilles et les yeux aux aguets. Un bon chien devait monter la garde avec d'autant plus d'attention les jours de grandes tourmentes, car alors les loups, les renards ou les gloutons s'approchaient parfois des maisons. Mais il avait aujourd'hui une raison particulière d'être sur le qui-vive ! Le suspect numéro un, c'était cette chèvre qui se donnait des airs et qui se permettait de dormir dans la maison des maîtres ! Toute la nuit, il avait fulminé contre cette drôle de bête affublée de deux cornes qui, pour comble, n'avait pas de queue. Lorsque le matin, cette chèvre folle était sortie en bondissant, aussi à son aise que si elle avait habité là toute sa vie, le chien s'était senti si malheureux qu'il était allé se cacher sous les marches de l'escalier. Son éducation de chien de garde ne lui permettait pas d'aboyer contre quelqu'un qui *sortait* de la maison.

Mais il avait assez d'intelligence, d'yeux et d'oreilles pour savoir comment finirait une aussi sottie créature en se risquant hors de la cour par un temps pareil et sans connaître les environs. Il lâcha un petit aboiement, court et assourdi, comme s'il riait en lui-même. Puis il tourna la tête pour regarder Ante qui sortait.

Ante descendit les marches, pataugea dans la neige qui lui venait jusqu'à la taille, tout en protégeant sa figure contre les rafales de neige de son bras levé. «Chevrette... chevrette... où es-tu?» Il pensa aux traces de loups qu'il avait vues le jour précédent; il savait que les loups raffolent de la viande de chèvre !

Barbe d'or répondait bien à ses appels en bêlant, mais Ante ne pouvait l'entendre à cause du fracas de la tempête. Elle l'avait entendu depuis longtemps, mais elle voulait d'abord terminer le petit déjeuner qu'elle avait trouvé dans la vieille grange. Celle-ci avait certainement abrité du bétail autrefois. Dans deux stalles étaient suspendus des rameaux de saule qu'on utilisait dans ces contrées pour attacher les vaches, et de l'autre côté, le long du mur, s'alignaient les crèches des chèvres. Mais il y faisait nuit noire et tout était horriblement sale. Cependant, quelques bottes de paille et un petit tas de vieux grains avaient tellement tenté Barbe d'or qu'elle avait surmonté son dégoût. Toujours est-il qu'elle se dépêchait de déjeuner. Sa mâchoire travaillait à toute vitesse. Elle avait un peu mauvaise conscience, mais il fallait bien qu'elle ait du lait tout à l'heure pour tous ces enfants, là-bas dans la cabane.

Entre-temps, Ante était arrivé près de la route. Il était hors de lui d'angoisse de ne pas trouver la chèvre. Tout à coup, il crut entendre: «Méeé... Méeé!» Il se retourna. ^A

Barbe d'or arrivait en bondissant à travers la neige et elle lui sauta presque dans les bras. '

— Barbe d'or, ma fille, plus jamais tu ne dois me causer une telle frayeur, entends-tu? dit-il d'une voix tremblante. Tu dois savoir que nous deux, nous avons la responsabilité des petits. Tu m'as compris?

— Méeé, bêla Barbe d'or en le regardant d'un air loyal.

Dans la cabane régnaient l'inquiétude et la tristesse et tout le monde fut très soulagé lorsque Ante rentra avec Barbe d'or. La chèvre donna un pot

et demi de lait chaud et écumant. Cela suffisait pour le porridge et le café, et ainsi le petit déjeuner fut à nouveau un repas de fête pour les enfants.

Mais... dans quel état se trouvait la maison! Partout traînaient de vieilles chaussures que Pelle devait raccommoier. La paille s'était éparpillée sur le plancher. Et si le grand feu de Pâtre n'avait éclairé toute la pièce, il y aurait certainement fait complètement nuit, car à l'intérieur la fenêtre était noire de graisse et de crasse et, dehors, la neige s'y collait en couches toujours plus épaisses.

Ante et Lisa se mirent à tout ranger. Maléna chercha le peigne de laiton dans le sac et commença à coiffer les petites. Cela terminé, il fallut soigner les pauvres orteils tout abîmés par les engelures et les ampoules. On sortit la boîte d'écorce de bouleau, remplie de savon que la mère avait fabriqué, et après avoir trempé les pieds endoloris dans une bonne eau tiède, Maléna procéda à leur minutieuse toilette. Ensuite, elle les enduisit de saindoux, dont ils avaient également emporté un pot. «N'éclaboussez donc pas comme ça, » dit Lisa, mais elle avait beau protester, les enfants s'en donnaient à cœur joie. Elle résolut donc de mouiller tout le plancher et de le récurer. Elle parsema le sol de sable et y versa de l'eau chaude. Ensuite, Ante, Maléna et Lisa attachèrent de petites bottes de rameaux de bouleau sous leurs pieds et récurèrent ainsi le plancher avec tant d'énergie qu'on voyait voler des éclats de bois dans la pièce. Cela n'avait certainement pas été fait aussi bien depuis des années.

Les petites, assises côte à côte dans le lit de l'homme aux lunettes, jouaient à la poupée avec deux bûches de bois. Les garçons lavaient la vaisselle en faisant un bruit assourdissant.

Pelle fut effrayé en voyant tous les souliers et les bottes troués que les enfants rassemblaient de tous les coins de la pièce pour les empiler autour de lui. Pourtant il se sentait tout heureux en pensant à la joie des gens du village lorsqu'il les rapporterait raccommoies. Tout le monde savait que Pelle préférait boire plutôt que de travailler.

De temps en temps, il brandissait son poing en direction de la petite chambre où se trouvait la bouteille d'eau-de-vie. Maudite boisson ! C'était rudement difficile de ne pas y toucher. Et dans quelle dégoûtante tanière il avait vécu durant toutes ces années! Les mendiants eux-mêmes ne s'arrêtaient jamais à la cabane de Pelle-le-Buveur. Mais ces enfants... Ho, Ho! Si seulement il n'avait pas acheté d'eau-de-vie hier, il aurait maintenant de l'argent pour offrir des biscuits à tous ces petits anges ! Il se leva avec peine, mit la cafetière sur le trépied dans le feu et regarda autour de lui, les yeux à demi fermés.

— Nous allons bien boire une tasse de café pour les dix heures ? Bonté divine, regardez-moi cette enfant ! Elle lave les vitres !

Les enfants lui sourirent. Ils avaient chaud et leurs joues étaient rouges tellement ils avaient travaillé. Les petites, dans le lit, endormaient leurs poupées en fredonnant doucement. Magnus et Eric chantaient à tue-tête : «Joie, joie, mon cœur est plein de joie. »

— Ah ! Que vous chantez bien, dit le vieux Pelle, plein d'admiration. Voyez-vous, ma femme et mes enfants, qui habitaient ici autrefois, ne chantaient jamais. Ils se disputaient . Maintenant ils sont en Amérique, oui, en Amérique. Aïe, aïe, quel temps de chien aujourd'hui. Vous ne pouvez partir par ce temps. Mais je n'ai pas grand-chose de bon à vous offrir. Rien qu'un peu de vieille farine pour le porridge, des éperlans salés et puis du café, bien sûr.

— Comme si cela ne suffisait pas ! dit Ante en se redressant.

Il était à genoux, en train de sécher et de blanchir le plancher en le frottant avec une poignée d'écorce de bouleau.

— Nous serons très heureux si nous pouvons rester ici, dit Maléna. Quand nous aurons tout rangé, ce sera tout à fait comme chez nous, dans notre cabane. Seulement, nous avons des fleurs devant la fenêtre. Attendez, j'ai emporté un petit cactus dans notre sac de montagne.

Elle se leva d'un bond, prit le sac suspendu à un crochet près de la fenêtre, chercha parmi les affaires, et en sortit un sac en papier.

— Regardez, il vit encore, ce beau petit cactus. Dites, grand-père, donnez-moi un morceau d'écorce de bouleau pour l'y planter.

Maléna planta le cactus, qui avait souffert du voyage, dans le morceau d'écorce de Pelle dont, en un tournemain, elle avait fait un petit pot. La «beauté» du cactus laissait à désirer, mais ce n'était pas l'avis de Maléna. Elle chuchota un instant avec les autres, puis s'avança timidement vers le vieil homme. D'une voix tremblante elle lui demanda s'il voulait accepter son beau petit cactus en cadeau. Elle l'avait reçu de l'institutrice à l'école et, plus tard, le cactus aurait de magnifiques fleurs, rouge feu, grandes comme des soucoupes. Mais il fallait le mettre à la fenêtre, au soleil, et lui donner un peu d'eau tous les deux jours.

Pelle ne s'y connaissait guère en horticulture. Il trouvait que ce cactus ressemblait plus à une queue de castor mouillée qu'à une plante qui porterait des fleurs. Mais il comprit que la petite fille lui donnait une chose à laquelle elle tenait beaucoup et c'est pourquoi il lui serra la main pour la remercier.

— Je vous en prie, dit Maléna avec la distinction d'une princesse qui offrirait tout un jardin de fleurs.

— Je me demande comment nous ferons sans pain, s'interrogea Pelle, tout en repoussant ses lunettes dans sa nuque.

— S'il y a de la farine, nous pouvons en faire, fit Lisa non sans fierté. Il n'y a qu'à chauffer le four. Allons Ante, va chercher du bois.

— Permettez-vous que je mette la peau de mouton par-dessus la paille? demanda Maléna, cela fera plus joli.

— Ha, ha ! dit l'homme aux lunettes. Tu veux que ce soit beau comme chez les gens riches ici. Mais oui, tu n'as qu'à couvrir la paille. On dirait presque que c'est Noël maintenant. Eh bien, la plupart du temps, je laissais passer Noël sans m'en apercevoir. Le plus souvent, j'étais ivre.

Bientôt le feu flamba dans le four à côté de l'âtre. Lisa et Maléna se donnaient beaucoup de peine pour faire la pâte; elles fabriquaient de minces galettes qu'Ante, debout devant le four, plaçait les unes après les autres sur la plaque, veillant à les retourner de temps à autre avec la spatule à pain pour qu'elles ne brûlent pas. Il fallait aussi faire cuire le repas de midi. Pelle proposa de faire des crêpes. Il avait du saindoux dans une cruche qu'on pourrait chauffer pour arroser les crêpes. Accompagné du pain frais, ce fut donc un excellent repas. Quelle nouveauté pour Pelle qui d'ordinaire dînait d'une bouteille d'eau-de-vie !

Les enfants restèrent encore deux jours chez l'homme aux lunettes. Ils remirent toute la cabane en état et se réjouirent de la voir reprendre un aspect d'ordre, de propreté et de confort. La tempête de neige s'était calmée peu à peu. Les hommes du village avaient passé le triangle sur la route. Pelle et Ante foulèrent la neige et ouvrirent un sentier pour que les enfants puissent atteindre la route avec le traîneau, car ils devaient repartir le lendemain matin.

Ils se couchèrent tous de bonne heure ce soir-là. A peine couchés sur la

paille, ils s'endormirent. C'est alors que Pelle sortit prudemment de la cabane. Clopin-clopant, il s'en alla au village. Les gens, en le voyant passer, dirent: «Voilà Pelle qui retourne au bistrot, et nous pourrions encore attendre nos bottes pendant longtemps. »

Mais Pelle n'alla pas au bistrot!

Il acheta de la semoule à l'épicerie avec l'argent reçu pour toutes les bottes qu'il avait réparées. Il acheta du sucre et un morceau de lard, et de petits pains frais, faits de bonne farine blanche, quatorze en tout. Il calcula que chaque enfant en aurait deux le matin avec le café, avant de se remettre en route.

Il rentra tout à fait sobre et se mit tout de suite à coudre à grande allure. H travailla toute la nuit et, à l'aube, il avait terminé trois petites paires de bottes qu'il posa sur le sol à côté de la paille. Deux paires pour les petites qui n'avaient pas même de chaussures aux pieds. Pelle revoyait ces petits pieds tout rouges et enflés lorsque Ante avait enlevé les chiffons le premier soir. La dernière paire était pour Lisa qui avait eu une grosse ampoule à chaque talon, et qui avait pleuré en enlevant ses chaussures, tellement c'était douloureux.

Il faisait encore un froid glacial, tôt le matin, lorsque les enfants durent partir, et le ciel était noir et menaçant. Mais Ante ne voulait pas abuser de Pelle qui avait déjà tant fait pour eux. Le vieil homme avait aidé de son mieux à emmitoufler les enfants, à charger le traîneau. Il était navré de les voir partir. Si au moins il avait pu garder la chèvre ! Pelle pensait que ce serait beaucoup plus facile de ne plus toucher à la bouteille d'eau-de-vie s'il pouvait prendre de temps en temps une gorgée de ce bon lait riche, surtout après les éperlans salés du dîner qui lui donnaient soif. Du reste, les enfants ne pourraient tout de même pas traîner cette chèvre encombrante partout. Il décida donc de leur demander s'il pouvait garder Barbe d'or. Il leur en donnerait un bon prix, puisqu'il s'était remis à travailler. Mais les enfants ne voulaient pour rien au monde se défaire de Barbe d'or. Pensez donc ! Petit Père ne devait pas leur en vouloir ! Il ne s'agissait pas seulement du bon lait chaud.

— Oui, oui, marmonna le vieux Pelle. Elle est comme qui dirait votre chère amie. Alors, il faudra bien que je m'en passe, dit-il en hochant la tête avec douceur.

— Nous avons été si bien reçus ici, Petit Père, je vous remercie beaucoup au nom de nous tous ; que Dieu vous récompense, dit Ante d'un ton un peu solennel, tandis qu'il tendait sa main à Pelle en le regardant de ses yeux sincères et graves.

Pelle hocha de nouveau la tête.

— Et n'oublie pas le beau petit cactus qui doit avoir du soleil tous les jours, dit Maléna. Quand nous reviendrons, nous apporterons d'autres belles fleurs, promit-elle.

Puis elle aussi serra la main de Pelle pour le remercier.

Ensuite ce fut le tour de Lisa, incapable de dire combien elle était heureuse des bottes neuves. On souleva les petites et elles tendirent les bras pour embrasser Pelle, qui fut tout intimidé, se gratta derrière l'oreille et dit :

— Allons, ces petits anges veulent m'embrasser ? Je ne le mérite pas, non, non.

Mais toutes deux lui donnèrent un baiser sonore, et Eric et Magnus lui serrèrent la main, puis ils s'en allèrent.

Pelle rentra dans la maison si propre maintenant, mais tout à coup si solitaire. Il s'assit auprès du feu et de grosses larmes lui coulèrent le long des joues, comme si toute joie avait disparu de sa vie.

CHAPITRE V

Séparés

Les gens ne s'étonnaient pas de voir passer le groupe d'enfants. On avait l'habitude de ces familles affamées qui descendaient vers le sud.

Suivant le conseil de Pelle, les enfants choisirent le chemin le plus court menant à la rivière. Ils étaient bien un peu tristes d'avoir quitté l'homme aux lunettes et sa maison bien chauffée. Mais il faisait si beau dehors avec toute cette neige fraîche et il y avait tant de choses à voir le long du chemin, qu'ils se sentirent bientôt tout joyeux. Le ciel se dégageait et le triangle avait bien aplani la route. La neige couvrait les toits et s'accumulait jusque sous les fenêtres, telle une épaisse peau de mouton. Les genévriers et les sapins s'affublaient de drôles de bonnets pointus; quant aux palissades qui bordaient la route, on les aurait dites vêtues d'épais lainages blancs. Les enfants voyaient tantôt de belles fermes à deux étages, peintes en rouge, tantôt de petites cabanes grises semblables à la leur. Des femmes, enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux, se dirigeaient vers les étables, des enfants balayaient la neige des perrons de bois, des hommes attelaient leurs chevaux à de grandes luges pour le transport du bois dans la forêt.

Vers midi, les enfants entrèrent dans une grande ferme rouge. On leur y donna du pain, des éperlans cuits et un pot de lait crémeux. Cependant, après ce repas, ils repartirent abattus et découragés, car la mère de famille qui leur avait offert le «prêt à Dieu» (c'est ainsi qu'on appelait la nourriture que les gens aisés devaient donner aux pauvres qui s'arrêtaient

chez eux) les avait reçus avec un air revêche et grognon. Elle avait jeté la nourriture devant eux en marmonnant que ces mendiants du nord la mettaient sur la paille. Les enfants de la ferme s'étaient montrés d'aussi mauvaise humeur que s'ils avaient habité à l'hospice plutôt que dans cette belle maison.

— C'était beau, là, dit enfin Magnus. Vous avez vu les six pots de cuivre qui brillaient sur l'étagère au-dessus de la porte d'entrée? Mais chez Pelle, c'était encore plus beau.

— Non, dit Lisa, ce n'était pas plus beau chez Pelle. Te souviens-tu comme c'était sale quand nous sommes arrivés? Le plancher était dégoûtant, la cheminée noire n'avait pas été chaulée depuis des années, et la fenêtre était si crasseuse qu'on ne voyait rien à travers... mais tout de même, tout de même... tiens, je ne sais pas.

Lisa regarda les autres, perplexe.

— Moi non plus, je ne saurais dire, fit lentement Ante. Ici, le pain était meilleur que chez Pelle et la cuisine belle et claire. Nous avons reçu une bonne nourriture... et pourtant, au-dedans de moi, je me sentais de trop chez ces gens.

— Les riches fermiers me font un peu peur, dit Maléna. Même s'ils ont assez d'argent pour qu'une année de famine les laisse indifférents. Chez quelqu'un comme Pelle, on se sent plus à l'aise.

Les enfants faisaient cercle autour d'Ante. Ils avaient tant de choses à discuter.

— Et pourtant il n'y avait pas de mère chez Pelle, fit remarquer Magnus.

— Non, sinon la maison aurait été mieux tenue, dit Lisa.

— Dépêchons-nous de passer la rivière, les enfants, dit Ante en regardant autour de lui. Quand la bise se met à souffler depuis le nord-est, elle est toujours mauvaise.

Ante s'arrêta pour se tourner vers les petites assises dans le traîneau.

— Comment ça va? demanda-t-il en enveloppant avec soin Gréta dans la peau de mouton après l'avoir un peu cajolée. Es-tu bien installée?

— Moi, veux voler dit Gréta en regardant gravement Ante de ses yeux bleus à travers la fente de son châle. Moi, veux aller au Palais de Dieu, vers Maman.

— Ecoutez donc ce qu'elle dit, elle veut aller au Ciel, vers Maman, répéta Maléna ravie, et elle se baissa pour embrasser la petite. Tiens, voilà mon petit pain, je l'ai gardé pour toi.

— Regardez, voilà aussi un peu de lait pour vous réchauffer. Barbe d'or n'en a jamais donné autant, dit Lisa qui arrivait avec le bol rempli de lait écumant.

— Caresser Babado, caresser Babado! fit la petite voix de Gréta, sortant du châle épais.

Une fois que les petites eurent bu, ils repartirent avec des forces nouvelles.

Ils ne pensaient plus à la grande ferme et aux sentiments désagréables que les gens là-bas avaient éveillés en eux. La route était magnifique. Un troupeau de rennes, qui avait dû y passer récemment, l'avait élargie et aplanie. On voyait des milliers de traces de sabots. Maléna trouva au milieu de la route une écuelle faite de racines entrelacées, dont les Lapons se servent lorsqu'ils fabriquent du fromage de renne. Elle la ramassa et en coiffa un des petits sapins qui balisaient la route.

— Laisse donc ce truc tranquille, grogna Lisa.

— Le petit sapin me demandait de le décorer, dit Maléna en riant. Mais je me fatigue joliment, soupira-t-elle. Et vous?

Il était clair qu'elle n'était pas aussi gaie qu'elle voulait le paraître.

— Mets-toi derrière le traîneau, sur les patins, proposa Ante. Lisa et moi pouvons très bien vous tirer les trois. J'ai peur de ce nuage de neige là-bas, au nord-est. Mais nous ne sommes sûrement plus très loin de l'endroit où Pelle a dit que nous devons traverser la rivière.

Ils avançaient le plus vite possible. Quelque part devant eux dans tout cet espace blanc devait se trouver la plaine enneigée formée par la rivière gelée. Les petites avaient dû s'endormir, car elles ne soufflaient mot. Les grands aussi se taisaient. Il y avait quelque chose de menaçant dans l'air. Tout à coup, il y eut un coup de vent

accompagné

d'un long hurlement plaintif.

— Hou, on croirait que les loups sont à nos trousses, tellement la bise hurle, dit Lisa en frissonnant.

Elle serra plus fort son foulard trop mince autour de sa tête.

— Mais tu marches beaucoup mieux, maintenant que tu as ces bonnes bottes neuves, dit Ante en regardant les chaussures de Lisa qui étaient passablement trop grandes.

— Et comment! Je peux même faire des sauts, dit Lisa en faisant un petit bond en l'air.

On aurait dit que son saut avait déchaîné tout un nuage de flocons de neige, car soudain ils furent enveloppés d'une rafale glacée et tourbillonnante. Avec un sifflement furieux, la neige pénétra entre les foulards et les châles. En moins de rien, la route si plane fut transformée en un champ de neige ondulant.

Si la route n'avait pas été bordée de petits sapins, les enfants se seraient vite égarés sur l'immense plaine formée par la rivière. C'était dur de tirer le traîneau à travers les bourrasques de neige. Ante cria à Maléna de descendre. Elle sauta sur le chemin et, du coup, le traîneau fut beaucoup plus léger. Maléna rejoignit les autres devant, qui for

maient un petit groupe serré autour de la chèvre.

— Que tu es lourde, dis ! C'est beaucoup plus facile maintenant, dit Lisa en tirant sur la corde.

Elle était de bien meilleure humeur depuis qu'elle ne souffrait plus de ses ampoules.

— C'est encore loin, Ante? demandèrent Magnus et Eric, exactement en même temps.

Maléna mit sa main dans celle d'Ante et l'interrogea du regard.

— Je ne le crois pas, dit celui-ci, tout en essayant de percer de ses yeux grands ouverts le rideau de neige tourbillonnante. Enveloppons encore une fois les petites bien soigneusement dans la peau de mouton, puis essayons d'aller le plus vite possible.

Il se retourna et trouva que le traîneau, vu à travers la neige, paraissait étrangement vide. En deux bonds il l'atteignit, puis poussa un cri de détresse tel que les enfants n'en avaient jamais entendu de sa part. Ante était toujours si calme et tranquille.

— Que se passe-t-il? cria Lisa qui ne voyait que des ombres à travers les milliers de flocons dansants.

— Gré...! Dis donc, hé, Kaïsa, écoute donc!

Ante secouait la petite Kaïsa de trois ans, profondément endormie.

— Où est Gréta?

— Je sais pas.

— Continuez à marcher sans moi, je pars à la recherche de Gréta, cria Ante en toute hâte. Restez bien groupés et faites attention aux balises.

Mais les enfants fondirent tous en larmes. L'idée de devoir continuer seuls, sans Ante qui leur inspirait toujours un tel sentiment de sécurité, les remplissait d'angoisse et de désespoir.

— Faites ce que je vous dis! ordonna Ante avec sévérité. Lisa, allons, à ton âge, il te faudrait montrer un peu plus de courage, et vous aussi, les garçons ! Gréta a dû tomber du traîneau quelque part, peut-être au moment où Maléna en est descendue.

— Va vite, sanglota Maléna. Nous continuerons à marcher d'un bon pas, Ante, et il nous reste du pain et du lard à manger, donc ne te fais pas de souci pour nous.

— Prends bien soin des enfants, Lisa! cria Ante en regardant en arrière.

— Essaie de retrouver l'écuelle à fromage que j'ai mise sur le petit sapin, lui cria Maléna. A ce moment-là nous étions encore tous ensemble, donc tu n'as pas besoin de chercher plus loin.

Ante l'entendit tout juste encore, alors qu'il courait sur la route enneigée, la bise glacée dans le dos.

Avant de se remettre en route, Lisa calma Kaïsa avec une gorgée de lait chaud. Puis elle attacha du mieux qu'elle put la petite au traîneau.

Maléna fermait la marche et poussait la grosse luge. Elle ouvrait bien les yeux, malgré la neige qui l'aveuglait, pour veiller à ce que cette

petite-là ne se perde pas, elle aussi. Lentement et avec peine, ils avançaient à travers la haute neige, angoissés, fatigués et affamés. Tous pensaient à leur plus jeune sœur, à son babillage enfantin toujours si amusant. Ils avaient totalement oublié les nuits où il avait fallu se lever pour elle, la patience qu'il fallait souvent pour la faire manger ou pour l'habiller et toutes les mille et une choses que l'on doit faire pour une petite sœur.

— Il me semble que Gréta était une de ces enfants qui meurent

jeunes, dit Lisa d'une voix étouffée par les larmes.

— Oui, c'est aussi ce que je pensais quand elle a dit qu'elle voulait s'envoler vers le Palais de Dieu, sanglota Maléna avec une mine de petite vieille.

— Pourvu que les loups ne l'aient pas attrapée, dit Magnus, en forçant la voix pour cacher sa terreur.

— Tais-toi, affreux gamin, pleura Maléna. Je ne peux pas croire que les loups l'ont mangée. Si Ante ne la trouve pas, elle s'est envolée vers Jésus. Maman sera venue la chercher et nous ne l'avons pas vue à cause de la tempête de neige.

— Ça, c'est sûrement pas vrai, fut l'opinion d'Eric. Je pense qu'un ours l'a dévorée.

Maintenant Maléna se mit à pleurer à haute voix:

— Méchants garçons, imaginer des choses aussi horribles ! Je vous déteste, et de toute façon les ours hibernent et dorment à cette saison. N'est-ce pas beaucoup plus beau de penser que Maman est venue la chercher? Elle l'aimait tellement! Si elle avait été assez forte, elle m'aurait prise également, avec Kaïsa!

— Attendez donc, vous autres, qu'Ante revienne, dit Lisa.

— Si seulement il nous retrouve, grogna Magnus.

Ante les retrouva bel et bien. H arriva, à travers la neige, au moment où la petite troupe était si épuisée qu'ils ne pouvaient plus se parler, ni se disputer. Ils n'avaient même plus la force de retrouver sous leur manteau le morceau de pain dur qu'ils avaient mis à l'abri. Si Lisa

s'était assise dans la neige, ne fût-ce qu'un instant, toute la compagnie aurait suivi son exemple et personne n'aurait plus jamais pu se relever. Mais Barbe d'or les empêchait de s'asseoir et de s'endormir pour toujours. Chaque fois qu'un des enfants chancelait de façon suspecte, la chèvre bondissait en avant en bêlant très fort, de sorte qu'ils étaient bien obligés de la suivre pour ne pas la perdre de vue. Mais Magnus était si las qu'il trébuchait à chaque instant et Eric ne valait guère mieux.

Ante les trouva tout en larmes. A son arrivée, une vie nouvelle sembla ranimer les enfants. Mais il n'avait pas trouvé Gréta. Il avait rebroussé chemin jusqu'au petit arbre coiffé de l'écuelle à fromage, et nulle part il n'avait trouvé trace de la petite.

— Vous voyez bien, dit Magnus d'un ton lugubre. Le loup ne lâche pas sa proie.

— Ante, aide-nous, cria Maléna, n'est-ce pas que c'est impossible? Car le loup aurait laissé quelques morceaux de ses vêtements. Et puis... je suis sûre que Maman est venue la chercher!

— Allons, fit Magnus, bien sûr que le loup l'a dévorée avec ses habits et tout.

— Ante, qu'en penses-tu? demanda Maléna en tremblant et en se serrant contre son grand frère.

— Je ne pense rien, dit celui-ci, je n'ai rien vu d'autre que la neige blanche, Maléna, et je ne puis croire qu'un loup ait dévoré notre petite Gréta. C'est si horrible... et tout cela est de ma faute.

Sans rien dire, Maléna lui caressa les joues de ses moufles gelées. Mais cela ne le réconforta pas. Les larmes coulaient sur son visage et se mêlaient aux flocons de neige glacés, tandis que penché en avant, il tirait le traîneau désormais trop léger, à travers l'épais tapis blanc. Bientôt, il découvrit le sentier qui menait de la rivière au village le plus proche. A ce moment seulement, Ante s'aperçut que la tempête de neige s'était calmée. Le ciel se rassérénait.

CHAPITRE VI

La décision du garde forestier

Le garde forestier en chef Komhjort rentrait chez lui en traîneau. Il suivait exactement le même chemin que les enfants avaient parcouru à pied peu auparavant. Il était même passé devant leur vieille maison grise au hameau du Grand Fjell, puis comme les enfants, il avait dû passer la nuit au premier village venu. Mais jamais il n'aurait eu l'idée de loger chez l'homme aux lunettes. Au contraire, il était descendu à l'auberge du village et, après une bonne nuit, y avait pris un excellent petit déjeuner en compagnie de joyeux compères.

Il quittait maintenant la grande route pour emprunter le chemin escarpé qui descendait vers la rivière et que les enfants avaient aussi suivi. Il voulait arriver chez lui le plus vite possible. Assis dans son traîneau et enveloppé d'une chaude pelisse de peau de loup, il ne craignait pas la tempête de neige cinglante, ni le froid. Alors qu'il atteignait un sapin plus haut que les autres, indiquant l'endroit où il devait bifurquer, sa jument *Alouette*, effrayée, fit tout à coup un bond de côté. Ensuite, prudemment, elle posa ses jambes de devant des deux côtés de quelque chose qui se trouvait au milieu de la route, puis se tint immobile et tourna la tête pour regarder son maître. Le garde forestier sauta du traîneau sur le sol gelé et se baissa pour regarder sous le cheval. Ça alors! Qu'était-ce donc? Un pauvre enfant, tout seul au milieu de ce désert de neige! Une fillette aux joues pâles et inondées de larmes, emmitouflée dans de misérables vêtements.

Le garde forestier se tint un instant perplexe, l'enfant dans les bras. Dormait-elle? Etait-elle morte? Non, elle vivait, elle respirait... et elle se mit à pleurer: «Maman... Ante... Eta... Babado.» L'enfant sanglotait et tremblait de froid tout à la fois. Le garde forestier était totalement désespéré. Certes, il était marié et avait une maison confortable, mais il ne savait pas comment s'occuper d'enfants, car il n'en avait pas lui-même.

Alouette avait l'air de beaucoup mieux comprendre la situation que son maître. Elle grattait la neige de ses sabots, puis secoua la tête et le regarda. Quoi de plus simple que d'emmener ce petit être humain, qu'elle avait failli piétiner, à toute vitesse à la maison?

Tout à coup, comme s'il avait saisi les pensées de sa jument, le garde forestier prit une décision. Il empoigna mieux le petit bout de fille hurlant et l'entoura de sa pelisse. Mais à vrai dire, avec quelque répugnance, car c'était un homme très soigné et méticuleux, qui avait en horreur la saleté et les haillons et surtout les bébés qui crient et dont le nez coule. Il faut l'avouer, cette enfant avait un petit nez extrêmement sale.

Mais en attendant, Gréta s'était blottie confortablement à l'intérieur de l'épaisse pelisse. Peu à peu ses pleurs s'apaisèrent et lorsqu'elle entendit les clochettes du cheval et sentit le mouvement ondoyant du traîneau, elle s'arrêta tout à fait.

Que pouvait-on donner à manger à une petite fille comme celle-là? Le ciel me garde, pensa le garde forestier. Voilà que je me suis offert un énorme déjeuner ce matin, et je n'ai pas le moindre croûton de pain à donner à cette petite!

«En avant, *Alouette*», cria-t-il à sa jument. Comme si elle ne se dépêchait pas, luttant contre la tempête de neige furieuse qui tirait sur sa crinière et sur sa queue ! Heureusement, maintenant ils approchaient de la route qui traversait la forêt de l'autre côté de la rivière. Le triangle y avait passé et *Alouette* pouvait courir plus vite. Ses clochettes résonnaient joyeusement. Au moment où le soleil se couchait, ils atteignirent un gros bourg qui s'étalait de tous côtés dans la large

vallée. Maintenant il ne restait plus qu'à gravir l'allée en pente raide, bordée de bouleaux, pour atteindre la maison. Elle se trouvait au haut de la pente et était peinte en rouge clair, avec un balcon et une véranda verte et blanche. On distinguait à travers les fenêtres la lueur rougeoyante d'un bon feu de cheminée, dont la fumée montait droit vers le ciel rose. Les étoiles étincelaient déjà.

— Sois le bienvenu, Arthur! cria une jeune femme qui s'avancait sur les marches de bois de la véranda.

Elle se tenait là, la tête entourée d'un grand châle de laine, son visage fin et pâle encadré de boucles blondes.

— Bonsoir, petite femme! Demande à Dordi de venir prendre les bagages.

Dordi, la vieille servante qui s'occupait de la femme du garde forestier depuis sa tendre enfance, descendit les escaliers toute souriante. Il arrivait souvent que le garde forestier rapportât quelque chose de spécial pour le garde-manger. La vieille Dordi pensait peut-être recevoir cette fois un appétissant jambon d'ours ou une paire de poules des neiges, mais lorsqu'elle vit ce que c'était, elle recula, un peu effrayée.

— Mais, Monsieur, qu'allons-nous faire de ça? Rentrez, Madame, il fait trop froid.

A cet instant, des pleurs d'enfant jaillirent du paquet de vêtements. La jeune femme rejeta son châle, descendit en courant les marches du perron, prit dans ses bras le petit tas de haillons et l'emporta à l'intérieur.

— Ma mignonne, pauvre trésor... Que t'est-il arrivé? C'est tout, c'est tout. Nous allons te donner à manger et te faire prendre un bain bien chaud.

La femme du garde forestier ne craignait pas les petits enfants en pleurs et les nez qui coulent. Elle avait eu elle-même de nombreux frères et sœurs. Mais, à son grand chagrin, son mari et elle ne pouvaient pas avoir



R. Lind

d'enfants et cela lui manquait énormément. Toutefois le garde forestier préférait ne pas en adopter.

Plus tard, après le repas, le garde forestier, assis près de la cheminée, observait comment sa femme, de ses doigts agiles, découpait des vêtements dans une grande jupe bleue. Bientôt, comme par enchantement, on vit apparaître une petite robe et des culottes. Elle y mettait tant d'ardeur, sa chère Gerda, que ses boucles blondes lui tombaient sur le front, et ses joues, d'ordinaire si pâles, rougissaient sous l'effet de la joie et de l'effort. Elle regarda son mari, les yeux brillants.

— Dis, Arthur, nous pouvons bien la garder provisoirement? Viens donc la regarder! Elle est couchée au chaud, dans une corbeille à linge, dans la chambre de Dordi.

— Il faudra bien qu'elle reste ici jusqu'à ce que ses parents donnent signe de vie, répondit-il. Nous ne pouvons tout de même pas la déposer à nouveau sur la route. C'est un miracle que les loups ne l'aient pas attrapée !

— Cela me fait frémir! Heureusement, tu en as encore tué deux hier! Dis, comment penses-tu qu'elle s'appelle? Peut-être Henrietta, car elle-même se nomme Eta. Elle est si mignonne. Et tu sais, après avoir mangé sa bouillie et une tartine, elle a joint ses deux mains et a dit: «Merci.»

— Eh oui ! Pour vous les femmes, un bébé de six mois est toujours un véritable prodige ! dit son mari sur un ton taquin.

— Six mois ! Elle est bien plus grande que cela ! Elle sait marcher et a une quantité de petites dents blanches. Sa mère devait certainement très bien s'occuper d'elle.

— Espérons pour elle que cette gentille maman ne l'a pas abandonnée.

— Elle doit aussi avoir une sœur qui lui donne du lait et qui s'appelle Babette ou quelque chose de semblable, car quand je lui ai donné une tasse de lait, elle disait tout le temps : «Babado, Babado... » Quand je l'ai couchée, après avoir réchauffé ses petits pieds, elle s'est mise à chanter une chanson très jolie.

— Avec les paroles sans doute? dit encore le garde forestier pour taquiner, amusé par la description enthousiaste de sa femme.

— Bien sûr qu'il y avait des paroles, mais je ne les comprenais pas très bien, dit-elle. C'était quelque chose comme: «un long voyage», et elle disait à la fin : « me tient par la main ». Avec sa tête penchée, si ravissante...

— Si personne ne vient réclamer cette enfant, on ne sait jamais après tout, c'est une année de famine... elle n'a qu'à rester, pour ce qui est de moi, dit enfin le garde forestier. Mais c'est toi qui en auras toute la charge, Gerda. Ne sera-ce pas beaucoup de travail et de fatigue?

— Une charge ! Mais Arthur, tu sais bien que j'aimerais tellement avoir un petit enfant! s'écria sa femme.

Le garde forestier l'attira à lui.

— Moi aussi parfois ! murmura-t-il.

Et il sortit de la pièce, car il fallait absolument qu'il se mouche.

Environ une semaine plus tard, les enfants gravissaient, les pieds las et fatigués, la pente raide qui menait à la jolie maison rouge clair où habitait le garde forestier. A vrai dire, c'était un détour de passer par là et Ante et Lisa n'en avaient guère eu envie. Peut-être ne recevraient-ils pas même un morceau de pain pour les récompenser de cette rude montée. Mais Maléna

avait trouvé que cette maison rouge clair avait l'air d'être peinte avec des aïelles et de la crème et il lui semblait que les fenêtres leur faisaient signe en riant.

— Regardez, dit-elle, on dirait des yeux qui nous font des clins d'œil.

Barbe d'or partageait l'opinion de Maléna, c'était clair, car sans se retourner vers les enfants, elle avait pris tout droit le chemin qui montait.

Comme d'ordinaire, les enfants devinrent silencieux et timides dès qu'ils atteignirent la cour. Il fallait à nouveau mendier! Ils s'apprêtaient à frapper à la porte de la cuisine lorsqu'ils virent descendre d'une colline avoisinante une grande luge en bois, sur laquelle se trouvait une belle jeune femme tenant devant elle une petite fille qui se trémoussait de joie. L'enfant était vêtue d'une pelisse en peau de chèvre, elle portait un bonnet de laine blanc, des bottes et des moufles

rouges. La dame descendit de la luge, souleva la petite fille en l'air et l'embrassa avec affection.

— Chère petite Eta, rentrons vite à la maison. Maintenant Bébé doit manger et dormir, pour devenir la petite fille bien forte de sa Maman.

Mais soudain, la fillette se débattit sauvagement en criant:

— Babado, Ante, Isa, Aïsa!

La femme du garde forestier se retourna, lâcha l'enfant, et tout interdite, la regarda s'éloigner de toute la force de ses petites jambes. La jeune femme offrait à cet instant l'image même de la tristesse et de la désolation. Les enfants, de leur côté, restaient immobiles, comme pétrifiés. Heureusement Barbe d'or comprit vite ce qu'il convenait de faire: elle poussa un bêlement joyeux et retentissant et se précipita vers la petite Gréta. Que celle-ci soit habillée comme une princesse, cela lui était bien égal !

— Babado, Babado ! s'écria Gréta en entourant de ses bras la tête de la chèvre qui se penchait vers elle.

Puis elle tendit les bras vers ses frères et sœurs :

— Ante, prends Eta, prends Eta!

Et Ante prit sa petite sœur dans les bras. Il lui caressa les joues et les mains en murmurant:

— Ah, petit trésor ! Notre Gréta à nous ! Est-ce vraiment toi? C'était si triste de t'avoir perdue!

Tous entouraient leur petite sœur retrouvée, tous voulaient la tenir un instant et l'embrasser. Elle leur avait tellement manqué, ils avaient eu si peur à l'idée que les loups aient pu la dévorer et soudain, la voici à nouveau devant eux, toute pimpante et fraîche dans ses habits neufs.

Ils ne la lâchèrent plus et entrèrent à la cuisine comme des mendiants, la petite princesse au milieu d'eux.

Quelques jours plus tard, les enfants du Grand Fjell quittèrent la maison hospitalière du garde forestier, mais ils n'étaient plus que cinq. Kaïsa était restée avec sa petite sœur, car telle avait été la volonté du garde forestier lui-même.

Celui-ci aimait beaucoup que tout soit rangé et en ordre et cela l'avait touché que la petite vagabonde qui, selon lui, ne devait pas même être capable de manger comme il faut, ait vu immédiatement que son coupe-papier se trouvait sous sa table, lorsqu'elle était entrée un instant pour remercier du bon repas. «Il y a un couteau sous la table», avait dit Kaisa de sa voix flûtée et elle s'était dépêchée d'y aller à quatre pattes pour le ramasser. Il n'en sortait qu'une petite pointe de dessous la peau de renne. Le garde forestier, qui cherchait son cher coupe-papier depuis plusieurs jours, fut donc très étonné quand la petite enfant sale le lui donna. Il savait combien il est difficile de dresser un chien à rapporter un objet qu'on lance au loin, et il estimait plus ardu encore l'art d'enseigner l'ordre aux enfants.

— Kaisa, viens chanter le voyage pour la poupée.

Gréta, déjà tout à fait à l'aise dans les belles pièces de la maison confortable, était entrée en se dandinant dans le bureau et entraînait maintenant son aînée avec elle. Elle voulait lui montrer la poupée, une vraie poupée aux yeux clairs dans une fine tête de porcelaine. Et elle voulait que sa sœur vienne chanter avec elle pour endormir la poupée, comme elles le faisaient autrefois avec leur bûche.

Elles couchèrent la poupée dans le coffre de la machine à coudre, dans la chambre à coucher où se trouvait maintenant un deuxième lit blanc pour Kaisa.

Ensemble, les petites sœurs chantèrent le chant du voyage pour la poupée endormie, en berçant doucement le coffre. La femme du garde forestier entra et les vit. Elle alla immédiatement chercher son mari car il fallait qu'il les voie et les entende les deux, et qu'il compare cette petite fille pâlotte, aux yeux cernés, habillée de haillons misérables, avec Gréta qui avait déjà des joues roses et l'air si gaie et heureuse dans ses jolis vêtements.

— Ne sont-elles pas charmantes, Arthur? dit-elle d'un air un peu malicieux.

— Oui, en effet, dit le garde forestier. A vrai dire, je ne pourrais plus me passer de cette petite. Ce serait trop silencieux ici.

— Dis, Arthur, reprit sa femme, connais-tu le proverbe qui dit: «La marmite qui cuit pour un, peut cuire pour deux?»

— Non, répondit le garde forestier, mais si par hasard, tu veux dire...

Il regardait attentivement les deux petites sœurs qui chantaient encore en balançant le coffre de la machine à coudre. L'une, oui, il avait bien envie de la garder, mais l'autre, cette frimousse pâle aux joues maigres... non, hum... Mais s'il refusait, elle devrait à nouveau errer le long des routes et souffrir du froid et de la faim.

— Bon, alors la marmite n'a qu'à cuire pour deux, après tout, dit-il enfin après avoir longuement réfléchi.

— Oh, Arthur ! s'écria la jeune femme. Tu sais, je crois que c'est Dieu qui nous confie ces deux petites orphelines.

Et elle lui sauta au cou.

Les enfants tournèrent la tête pendant un instant, mais la poupée était beaucoup plus importante. Elles continuèrent donc à chanter comme si leur vie en dépendait, et au fond, c'était un peu le cas, mais elles ne le savaient pas !

Et voilà comment les deux petites sœurs purent demeurer ensemble dans cette maison, qui d'après Maléna avait été peinte aux aires et à la crème. Après s'être bien reposés et restaurés, les autres enfants repartirent quelques jours plus tard.

CHAPITRE VH

Projets d'avenir...

Les enfants du Grand Fjell, désormais au nombre de cinq, reprirent vaillamment leur route. Ce qui était arrivé aux petites sœurs les avaient remplis d'espoir et ils avaient tant de choses à se dire ! Ils ne tarissaient pas d'éloges au sujet de la jolie mère adoptive des petites et de leur gentil père et ne cessaient de parler de la belle maison où leurs sœurs allaient désormais vivre.

— Et voyez-vous, dit Ante, ce sont vraiment des gens que Maman aurait aimés. C'est pour cela qu'elles ont pu rester.

— N'aurais-tu pas aimé les laisser dans la grande ferme aux pots de cuivre? demanda Lisa malicieusement.

— Jamais de la vie, répondit Ante. Le patron là-bas jurait à vous rendre malade !

— Oui, ajouta Magnus, et les valets criaient tout le temps «diable» et «Que le diable t'emporte» et des choses encore bien pires.

— Hou, fit Maléna en frissonnant.

— Et comment, renchérit Magnus, qui raffolait de paroles fortes. L'un d'eux a même dit: «Passe-moi cette damnée hache pour que j'enfonce ce satané clou dans ce maudit traîneau ! »

— Et dire que les petites auraient appris à jurer comme cela, fit Eric en secouant la tête.

— Regardez plutôt le couteau que le garde forestier m'a donné, interrompit Ante.

Il sortit un couteau brillant d'un fourreau de cuir noir, un magnifique couteau bien affûté pour sculpter des cuillères.

— Non, mais dis donc! s'écria Magnus qui s'arrêta au milieu de la route, plein d'admiration. Pourquoi as-tu reçu cela?

— Parce que j'aidais Dordi à tailler des bûchettes pour allumer le feu et je n'avais que mon vieux couteau. Je pense qu'elle en a dit un mot au garde forestier, car l'instant d'après, il m'a donné celui-ci! Il a dit également que si un Suédois savait se servir convenablement de son couteau, il pourrait toujours se tirer d'affaire. Il mènerait une vie honorable.

— Comme c'est bien dit, fit Maléna, rêveuse. Mener une vie honorable. Dites, savez-vous que moi j'ai reçu de la belle laine pour faire des moufles ? Et une aiguille, pour y broder des fleurs !

Les enfants s'arrêtèrent de nouveau pour admirer tout ce que Maléna sortit d'un petit sac: de la laine rouge, verte, bleue et brune, des aiguilles à tricoter courtes, et une grosse aiguille à laine. D'étonnement, Lisa ouvrit d'abord la bouche toute grande, puis elle dit:

— Mais que vas-tu faire de tout cela?

— J'en ferai des tas de choses! s'écria Maléna. Je tricoterai des moufles et, quand elles seront terminées, je les décorerai de roses rouges, puis je les vendrai et ainsi je gagnerai de l'argent... et alors j'achèterai une

mignonne petite maison, comme des aires à la crème, et avec de petites fenêtres sous le toit. Quand le printemps viendra, je pourrai toujours tricoter en marchant. Le jour, je pourrai vous tricoter des chaussettes, et le soir des moufles que je broderai.

— Ne t'imagines pas que je vais porter des moufles, déclara Magnus.

— Moi, tout en marchant, je vais choisir du bois convenable, dit Ante, et le soir, je ferai des cuillères pour les vendre. Je n'ai jamais eu de bon couteau...

— Et moi, je les peindrai, s'écria Maléna.

— Pourrai-je t'aider alors avec ton vieux couteau, Ante? demanda Magnus. Nous allons gagner des tas d'argent!

Quelques jours plus tard, les enfants, qui avaient dépassé la région des fjells la plus aride, entrèrent un soir dans une ferme où régnaient le deuil et la tristesse. C'était une grande et belle demeure. Peu de temps auparavant, la fille aînée, âgée de dix ans, avait été emportée par une grave maladie. Et au grand désespoir des parents, leur garçon de sept ans souffrait maintenant du même mal.

La mère de famille, une femme grande et belle, se tenait devant le feu et versait de la farine dans l'eau bouillante pour la soupe du soir lorsque la petite troupe d'enfants entra, timide et silencieuse comme d'ordinaire. Cette fois ils poussaient Lisa devant eux, car l'un d'eux devait venir en tête. La fermière, jeune encore, fixa Lisa d'un air stupéfait. Puis elle lui dit:

— Approche-toi donc un peu du feu, fillette.

Elle tendit la main et saisit celle de Lisa qui s'en sentit honorée, et pourtant craintive, car ils n'avaient pas l'habitude d'être accueillis ainsi.

— Comment t'appelles-tu, mon enfant? demanda la femme, tout en repoussant de ses doigts tremblants le foulard de Lisa sur ses cheveux blonds.

— Anna-Lisa, répondit Lisa, fixant de ses yeux candides les yeux tristes de la femme.

— Non, ce n'est pas vrai ! Anna-Lisa, tout comme notre Anna-Lisa !

La femme prit sa tête entre ses mains et se laissa tomber sur le banc de la cuisine.

— C'est bien ainsi qu'elle s'appelle, dit Ante en s'avançant. Elle porte le nom de sa grand-mère. Mais pour aller plus vite, nous l'appelons toujours Lisa.

A cet instant le patron entra, suivi de deux valets. Leurs vêtements étaient blancs de neige, bien qu'ils en eussent déjà secoué le plus gros dehors. Ils venaient de la forêt où ils avaient coupé du bois. Le jeune fermier s'avança, l'air profondément découragé.

— Comment va le petit? demanda-t-il en passant.

— Tout comme Anna-Lisa, répondit sa femme, abattue.

L'homme s'assit sans parler. H prononça la prière, prit sa cuillère de bois et mangea dans la même grande assiette de soupe que ses valets. Chacun avait à côté de lui son propre bol rempli de lait. Il y avait aussi du pain, du beurre et du fromage de chèvre sur la table.

— Le petit est déjà à moitié inconscient, dit la fermière, maintenant en sanglotant.

L'homme continua à manger sans un mot, ses yeux fixant le vide. On voyait qu'il avait autant de chagrin que sa femme. Il déclara brusquement d'un ton amer:

— Du reste, à ce que je vois, les enfants ne manquent pas, ici. Si on ne peut pas garder ses propres enfants, il vaut peut-être mieux renvoyer ceux des autres aussi.

— Cela ne serait pas juste, répondit doucement sa femme. Bientôt nous n'aurons plus d'enfants, mais ces enfants-ci n'ont plus de parents, et c'est encore pire.

Il n'y avait aucun bruit maintenant dans la grande cuisine. La lueur du feu dans l'âtre l'éclairait gaiement. Les casseroles en laiton sur le rayon au-dessus de la porte brillaient comme des miroirs en une longue rangée, comme autant de signes de prospérité. Alignés contre les parois, les lits clos par des rideaux à carreaux rouges s'accordaient bien avec la grande horloge peinte en bleu, décorée de roses rouges. Le plancher, blanc à force d'être récuré, était garni de tapis colorés, tissés à la ferme. Sur les bords des fenêtres fleurissaient des plantes en pots: des myrtes, des impatientes et des fuchsias. L'ensemble formait un lieu de séjour extrêmement agréable... Si seulement les gens n'avaient pas été si tristes.

— Va dire bonsoir à Père, Anna-Lisa, dit la femme presque en chuchotant.

Doucement, elle poussa la fillette vers son mari.

Lisa rougit en traversant la cuisine. Elle était mignonne à voir en ce moment, bien coiffée et propre, malgré ses vêtements usés.

Etonné, le fermier leva la tête.

— Au nom du ciel, comment t'appelles-tu, mon enfant? demanda-t-il.

— Anna-Lisa.

Un peu inquiète, elle se tourna vers les autres. Le fermier paraissait très troublé.

— Mais Brita-Déa, elle ressemble comme deux gouttes d'eau à notre Anna-Lisa. Comment est-ce possible?

— C'est ce qui m'a frappé également lorsqu'elle se tenait devant moi tout à l'heure, et j'ai immédiatement pensé: maintenant que notre Anna-Lisa n'est plus là, peut-être que celle-ci pourra rester.

La femme regardait son mari d'un air décidé. Elle prit Lisa par la main et entoura les épaules de la fillette de son bras, tout en la ramenant vers ses frères et sœurs, auprès du feu.

Lorsque les hommes se levèrent après avoir remercié pour le repas, la femme servit à manger aux enfants: du lait, de la soupe et du pain de seigle. Ils n'en avaient presque jamais eu depuis qu'ils étaient en voyage et c'était un vrai régal. Tandis qu'ils mangeaient, la femme alla voir son petit garçon. Les enfants se tenaient autour de la table, le cœur serré à la pensée que peut-être Lisa allait les quitter.

En sortant de la chambre du malade, la femme traversa en hâte la cuisine et sortit.

— Peut-être est-il mort, chuchota Lisa. Alors ils se fâcheront contre Dieu, et ils nous renverront.

— Sûr que non, dit Maléna. N'as-tu pas vu comme elle avait l'air joyeux? Je crois au contraire qu'il va beaucoup mieux, alors ils voudront sûrement remercier Dieu et ils te garderont ici, Lisa.

Les enfants ne dirent plus rien. Tout à coup, Lisa cacha son visage derrière ses mains et, s'affaissant sur la table, éclata en sanglots. Mais elle le fit le plus doucement possible. Dans un silence angoissé, les autres mangeaient leurs bonnes tartines beurrées.

— Chère petite Lisa, dit Ante, en essayant d'écarter ses mains de devant son visage.

Lisa leva ses yeux pleins de larmes vers lui.

— Je ne veux pas vous quitter, sanglota-t-elle. Qui traira Barbe d'or, et qui prendra soin de laver et coiffer les petits?

Elle lança un regard maternel et soucieux vers Magnus et Eric.

— Si je ne m'en occupe pas, vous ne vous lavez jamais !

Magnus et Eric baissèrent les yeux, se sentant coupables, mais d'autre part, cette manie de Lisa de les laver et de les coiffer était bien désagréable. Ne pouvaient-ils pas prendre soin d'eux-mêmes, à leur âge? Pendant un instant, leurs visages s'illuminèrent à la pensée que si Lisa restait ici, ils seraient désormais délivrés de l'eau et du savon.

— Tu serais bien ici, dit Ante qui s'efforçait de prendre un air gai. Tu aurais un vrai lit pour dormir, et chaque jour à manger.

— Oui, dit Lisa, et pendant ce temps, vous marcherez le long des routes et vous coucherez dans des granges ou à la belle étoile... vous aurez froid et pas assez à manger...

— Ma chère sœur, tout ça s'arrangera très bien ! interrompit Magnus. Nous n'avons encore jamais passé une nuit dehors et bientôt ce sera le printemps et alors il fera clair toute la nuit et nous dormirons dans les fleurs sur les collines.

— Et moi, je serai couchée dans un lit, se plaignit encore Lisa, mais, tout de même un peu honteuse, elle eut un petit rire, ce qui du coup rasséréna tous les autres.

«Qu'il est difficile d'être content!», songeait Ante. Son expression trahissait combien il redoutait de perdre l'aînée de ses sœurs, si maternelle.

— Moi, je trouve que tu dois rester avec nous, Lisa, dit Maléna, en portant à sa bouche le dernier morceau de sa tartine. *(Elle s'essuya le nez et les doigts à son tablier rapiécé et frota sa tête contre la joue de Lisa).* C'est tout de même chic d'être toujours en plein air. Il y a tant de choses à voir, et ici, tu devras tout le temps faire la vaisselle et le ménage. Bientôt, les buissons vont se couvrir de bourgeons et le ciel redeviendra si haut et si bleu, et puis nous aurons toutes les fleurs, et les nuits claires de l'été entre les hautes herbes, et...

— Ce n'est pas cela qui m'intéresse, murmura Lisa d'un air triste. Je pense surtout à vous.

— Alors viens avec nous ! dit encore Maléna.

— Oui, maintenant que nous avons réussi à passer l'hiver, nous saurons bien passer l'été, dit Magnus d'un air résolu.

— Lisa, je trouve aussi que tu dois continuer à venir avec nous, dit Eric.

Cela signifiait une grande victoire sur lui-même, et sur son aversion pour le peigne et le savon.

— Chut, avertit Lisa, levant la tête pour écouter. J'ai entendu appeler de la chambre à côté. C'est sûrement le garçon malade. Peut-être a-t-il besoin de quelque chose.

Hésitante, sur la pointe des pieds, elle alla vers la porte de la chambrette.

— S'il te plaît, viens, je ne veux pas rester seul, fit une voix d'enfant de l'intérieur. C'est toi, Anna-Lisa? Chante-moi «Où que j'aille», alors je pourrai dormir.

Le garçonnet tourna son petit visage en sueur vers le mur et ferma les yeux. Il attendait le chant.

Anna-Lisa la connaissait bien, cette chanson, mais n'osait pas chanter toute seule dans cette pièce.

— Chante donc, cria le garçon, avec l'impatience d'un enfant malade.

Lisa se mit à fredonner doucement: «Où que j'aille, dans les prés, les bois, mon ami me suit, j'entends sa voix.»

Tout en chantant, elle rafraîchit la figure en sueur du petit malade au moyen d'un chiffon de toile qu'elle humecta dans un bol d'eau, posé sur la chaise à côté du lit.

La mère entra, suivie de son mari. Elle l'avait cherché et ramené, car il fallait qu'il voie le miracle qui s'était produit pour leur enfant ! L'homme fut profondément touché en voyant le petit garçon, peu auparavant si agité, rouge et fiévreux, dormir maintenant d'un sommeil réparateur et paisible. Il joignit les mains pour remercier Dieu. Lisa ne dit rien et se leva pour quitter la chambrette, mais le fermier la prit par le bras.

— Il te faut rester chez nous, mon enfant. Le voudrais-tu? Car jamais de la vie je n'ai été aussi heureux qu'aujourd'hui.

Lisa se dégagea. Triste et effrayée, elle regarda vers la porte, comme si tous les trésors qu'elle possédait étaient cachés là-dedans et qu'elle était sur le point de les perdre tous. Déçu de lire de l'angoisse dans les yeux de la fillette, le fermier la regardait perplexe.

— Je voudrais bien, mais cela me fait tant de peine de laisser les petits garçons. C'est toujours moi qui les ai lavés et coiffés et je trayais aussi Barbe d'or. Le plus petit n'a pas encore sept ans. Il a aussi besoin d'une maison, répondit Lisa gênée.

Une fois de plus, ses grands yeux bleus se remplirent de larmes et elle se dépêcha de rejoindre les autres enfants. Le fermier la suivit et il examina Eric du regard.

— C'est donc lui, le petit bonhomme pour lequel tu te fais le plus de souci ? Il doit être un fameux gaillard pour être venu à pied du Grand Fjell jusqu'ici.

— Je ne suis pas petit, j'ai déjà sept ans.

Eric avait toujours l'habitude de s'ajouter une année. Il jeta un regard furtif vers le fermier, puis râcla la marmite de bouillie et lécha soigneusement la cuillère. Le fermier ne put s'empêcher de sourire.

— Peut-être ne pourrais-tu pas te passer de tes frères et sœurs, dis-moi? questionna-t-il.

Eric cracha dans le feu comme il avait vu parfois faire les hommes et fixa les flammes dansantes.

— Oh! dit-il, ils ne seront sûrement pas contents quand ils n'auront plus personne à commander. Nos petites sœurs sont déjà restées chez le garde forestier.

La femme les rejoignit. Elle écoutait la conversation entre son mari et le petit bout d'homme d'un air joyeux que le fermier ne lui avait pas vu depuis des mois.

— Donc, vous ne pourriez peut-être pas vous passer de lui? demanda-t-il à Ante, avec un regard grave.

Ante le regarda avec tout autant de sérieux.

— Il est inutile d'en parler avant qu'il en soit question, répondit-il.

— Ce sont des enfants raisonnables, dit mère Brita-Déa. Je pense aussi que notre Kalle se remettra plus vite s'il a un petit camarade de jeux.

Ante commença à montrer de l'intérêt. Si Lisa restait là, il aurait de la peine à s'occuper des deux petits sans elle et à les faire obéir. Les deux garçons voyaient souvent de mauvais exemples dans les fermes où ils s'arrêtaient. Et Dieu avait peut-être justement préparé cette famille pour Lisa et pour Eric. Cette pensée l'encouragea et il se sentit soudain le cœur plus léger.

— Ce serait magnifique si Eric pouvait rester ici avec Lisa, afin de devenir un homme vaillant et bon, dit-il. Je suis sûr que notre mère serait d'accord.

De ses yeux sombres et profonds il regardait le fermier beau et fort qui se tenait devant lui.

— Alors c'est convenu, dit celui-ci. Brita, tu peux préparer le lit pour le petit. Il a l'air propre, bien qu'il vienne de la grande route.

En effet, Eric savait bien qu'il était propre. C'était lundi, il venait donc de subir la grande toilette du samedi ! Et malgré toutes ses protestations, Lisa lui avait fait enfiler une chemise si étroite que son nez s'y était accroché au moment de la mettre !

— Lisa pourra dormir dans le lit d'Anna-Lisa, dit mère Brita-Déa.

Son visage rayonnait de joie et elle bavardait avec les enfants comme s'ils étaient de vieilles connaissances.

Un peu plus tard, la jeune laitière entra avec un seau de bois qui contenait le lait du soir encore couvert d'écume. Elle s'arrêta sur le pas de la porte, tout abasourdie: lorsqu'elle avait quitté la cuisine, une heure et demie auparavant, la tristesse et le silence y régnaient comme dans une maison mortuaire. Et maintenant? Elle entendait des voix d'enfants qui babillaient gaiement, et le cliquetis de la vaisselle qu'on lavait. Devant Pâtre, une fillette aux cheveux bouclés brodait une moufle et un garçon coupait du bois pour le feu. Un autre balayait le sol devant la plaque de la cheminée, et la mère de famille se tenait à nouveau derrière le rouet.

— Ah ! qu'il fait bon rentrer ici ! s'écria Anna-Stina, car c'était là son nom.

Elle ouvrit la porte du grand placard où se trouvaient les seaux à lait vides et propres, rangés à l'envers sur une claie de bois. Elle les retourna, mit un tamis sur le premier et y versa le chaud lait frais à l'aide d'une puisette.

— Tout à l'heure tu pourras montrer la chambre des valets aux garçons, dit la mère de famille. Donne-leur à chacun une taie d'oreiller et une peau de mouton. Les fillettes et Eric dormiront ici dans le lit du haut. Veux-tu venir avec moi, Stina, pour voir comme Kalle dort bien?

Sur la pointe des pieds, mère Brita-Déa et Stina entrèrent dans la chambre de Kalle. En sortant, Stina avait l'air très contente. Elle alla vers Lisa et lui serra la main.

— Sois la bienvenue, fillette, et toi aussi, petit bonhomme. Nous serons de bons amis, je le sens déjà.

Lisa et Maléna dormirent ce soir-là dans le même lit, sous un énorme édredon merveilleusement léger et chaud. Quand elles eurent soufflé la bougie, elles restèrent un moment silencieuses. Elles pensaient l'une et l'autre qu'elles n'allaient plus se voir pendant très longtemps probablement.

— Maléna, chuchota Lisa au bout de quelques minutes, as-tu remarqué une chose dans cette pièce qui rappelle tout à fait la maison ?

— Hum ! Peut-être le tapis à rayures rouges ? Il est un peu comme celui que papa et maman avaient au pied de leur lit.

— Non ! Pas du tout ! Près de la fenêtre, il y a le tableau du Bon Berger avec son troupeau, c'est exactement le même que le nôtre. Tout à l'heure, en le regardant, avant que tu entres dans la chambre, j'ai eu le sentiment que le Seigneur me disait au travers de cette gravure: «C'est bien que vous soyez là! J'ai préparé cette famille pour Eric et pour toi. Soyez-y mes rayons de soleil. »

— Oh! C'est tellement beau ce que tu dis, Lisa!

— Oui, maintenant, je suis vraiment heureuse de rester.

CHAPITRE VIII

Une aventure angoissante

— BIT..., on dirait que nous sommes seuls au monde, fit Maléna en frissonnant.

Elle serra plus fort autour de ses maigres épaules le châle de laine que Brita-Déa lui avait offert. Magnus était lui aussi d'humeur particulièrement sombre. A vrai dire, Eric lui manquait terriblement. Il aurait bien aimé rester avec lui dans cette belle ferme confortable, près du feu pétillant et des bonnes tartines. C'était bien autre chose de marcher ici sur la glace luisante, mais noire et transparente. On croyait marcher sur de l'eau. Au-dessus de leur tête, l'affreuse aurore polaire embrasait le ciel de grandes lueurs bleues, roses, jaunes et vertes, ajoutant encore à l'angoisse de Magnus. Il semblait que le jour du Jugement dernier était arrivé et que tout ce qui existait, la terre, la lune et les étoiles, allait bientôt prendre feu, car les jets éblouissants d'électrons solaires et les crépitements se succédaient sans répit. La lune restait pourtant tranquillement à sa place et continuait à rire de sa large bouche stupide alors que ce pauvre Magnus

affrontait tant de dangers. Il aurait pu s'installer sur le traîneau, Ante et Maléna le lui avaient tous deux proposé, mais Magnus avait répondu sèchement qu'il n'était plus un bébé. En réalité, il trouvait qu'il eût été follement imprudent de rester seul sur le traîneau, avec les hiboux qui hululaient tristement sur le Mont-Noir et les abominables éclairs de l'aurore boréale tout autour de lui. Non, non! Plus il se tiendrait près d'Ante et de Maléna, mieux cela vaudrait. Et il se serra un peu plus contre

Barbe d'or, que les deux grands soutenaient de leur mieux sur la glace dangereusement polie.

— Pauvrette, dit Maléna à Barbe d'or, c'est toi qui as le plus à souffrir. Comme tu dois être fatiguée ! Assieds-toi donc sur le traîneau, Magnus, et tu prendras Barbe d'or à côté de toi.

— Je préfère marcher, assura Magnus.

Au même instant, il glissa et tomba lourdement sur la glace. Il était furieux, car c'était déjà la onzième fois qu'il tombait. Il resta assis quelques secondes pour frotter la partie endolorie de son corps qui avait déjà tant souffert ce jour-là, et il aperçut alors quelque chose qui lui fit dresser les cheveux sur la tête. Cela arrivait tout droit vers eux en courant sur la glace, ou plutôt en volant à la vitesse de la bise qui balayait la plaine glacée. Ce n'était pas très gros, mais très effrayant. Cela pleurait, crachait et sifflait tout à la fois et paraissait surmonté d'une petite colonne de fumée verticale.

Magnus se releva à toute vitesse.

— Oh! Ante, regarde.

Le pauvre petit suffoquait, car au village, il avait parfois entendu dire que le diable se montrait aux hommes sous des apparences terrifiantes. Ante et Maléna reculèrent également de frayeur. Tout comme Magnus, ils auraient aimé se sauver, mais il était impossible de se mettre à courir sur la glace lisse et unie.

— Qu'est-ce que c'est, au nom du ciel? souffla Ante en fixant le monstre de ses yeux exorbités.

Celui-ci s'approchait aussi vite que le vent, et on pouvait voir maintenant ses petits yeux verts étinceler. Maléna serra convulsivement la main d'Ante. Magnus aussi, oubliant d'un seul coup sa dignité d'homme, se cramponnait à son frère de toutes ses forces.

— Mais, pensez donc, c'est un chat, et il ne peut pas marcher ! s'écria Maléna.

Elle saisit le monstre qui, en effet, se trouva être un chat et le prit dans

ses bras, sans se soucier des crachats et des soubresauts de l'animal. Il tremblait de peur et de détresse.

— Il a de drôles de pattes, dit Maléna en tremblant, elle aussi. Ante, qu'est-ce que c'est ?

Ante considéra les pattes du chat avec attention.

— C'est... c'est... est-ce possible ? On a coincé ses pattes dans des pieds de porc évidés. Voilà pourquoi la pauvre bête ne pouvait pas marcher sur la glace. Le vent l'a tout simplement soufflée vers nous !

Maléna ruisselait de larmes. Elle tirait, tirait pour enlever les instruments de torture serrés autour des pattes du chat.

— Regardez, on les a attachés avec du fil de fer ! Ce sont sûrement de très méchants hommes qui ont fait cela.

— Si ce sont des hommes qui ont fait cela, ce sont de véritables monstres, s'écria Ante indigné.

— C'était sa queue qu'il dressait tout droit en l'air, dit Magnus, et moi qui croyais que c'était une colonne de fumée !

Il s'était posté à une distance raisonnable des griffes du chat enfin libérées.

— J'ai bien failli avoir peur et voilà que ce n'est qu'un chat ordinaire !

Plein de mépris, il fronça son nez en trompette.

— Un chat ordinaire ! s'écria Maléna offusquée. Le misérable qui l'a fait souffrir comme ça mériterait d'être abandonné sur la glace avec les pieds et les mains attachés et sans rien à manger.

— Oui, avec ces affreuses lueurs boréales au-dessus de sa tête, et les hiboux qui hululent dans la montagne et vingt loups hurlant autour de lui, ajouta Magnus avec volupté.

— Mais maintenant, cher Minet, dit Maléna qui caressait tendrement le chat, nous allons te donner un bon repas. Tu es aussi maigre et sec qu'un morceau de bois, ma parole !

En effet, le chat était très efflanqué. Son pelage sale et tout collé par endroits montrait qu'il n'avait pas pu faire sa toilette depuis longtemps. De plus, il était mouillé, car il avait dû tomber dans l'eau.

— Ante, tiens-le donc un instant, je vais traire Barbe d'or.

Le garçon s'exécuta, mais visiblement il n'éprouvait pas pour l'animal la tendresse débordante de Maléna. L'instant d'après, celui-ci lapait goulûment son lait tiède dans le petit bol de bois. Il entreprit ensuite de lécher soigneusement ses pattes enflées, puis se pelotonna sur les genoux de Maléna, en ronronnant et en miaulant doucement pour exprimer sa gratitude. Entre le chat et la fillette était née soudain l'amitié qui se crée toujours entre le sauveteur et le rescapé.

On étala la peau de mouton sur le traîneau et Ante ordonna à Magnus de s'y asseoir. Le petit garçon pensa que maintenant il pouvait se le permettre, car sans cela le chat se sauverait. D'ailleurs Maléna restait juste derrière lui pour pousser le traîneau.

Magnus et le chat étaient si fatigués qu'ils s'endormirent aussitôt.

Là-haut dans la montagne, dont l'ombre s'allongeait sur la rivière, on entendait les chouettes pousser leur cri aigu et insolite : « Ki-wut ! Ki-wut ! » Plus loin, devant les enfants, la glace à nouveau éclairée par la lune s'allumait de tous les feux de l'aurore boréale.

Ante et Maléna auraient pu trouver tout cela très désagréable, mais la joie d'avoir aidé le chat avait dissipé toutes leurs craintes. Au bout d'une heure, ils atteignirent le dernier petit sapin qui bordait le chemin sur la rivière. Ils regagnèrent donc la terre ferme ainsi qu'une bonne route qui

montait à travers la forêt. Comme l'éclair, Barbe d'or plongea dans les broussailles pour se procurer son dîner, composé de rameaux de sapin et de bourgeons de saule. Le chat parut tout à coup lui aussi vouloir se sauver. Maléna le rattrapa au dernier moment et le fourra à l'intérieur de son châle. Ils étaient arrivés à l'entrée d'un village et Ante s'approcha d'une ferme peinte en rouge et dont toutes les fenêtres étaient allumées. Il en conclut qu'on y célébrait une noce ou un enterrement et les enfants se dirigèrent vers la maison suivante. Elle paraissait beaucoup moins attrayante, il y avait des années qu'on ne l'avait pas repeinte. Les carreaux cassés avaient été remplacés par des planches négligemment clouées. La clôture s'effondrait et le battant du portail n'était plus retenu que par un seul gond. Lorsqu'ils pénétrèrent dans la cour jonchée de bouteilles vides qui luisaient au clair de lune, le chat s'affola. Il se débattait pour se libérer de l'étreinte de Maléna... Tout à coup une porte grinça et le chat profita de cette seconde d'inattention pour filer comme une flèche à travers la cour.

Un garçon de l'âge d'Ante parut sur le perron de bois, suivi d'un chien de garde gris.

— Allez, attrape ces mendigots, mords-les! cria-t-il d'une voix stridente.

Aboyant et grognant, le chien s'approcha des enfants, la lèvre supérieure retroussée, les dents luisantes.

Magnus se réveilla et poussa un cri. Barbe d'or se réfugia derrière le dos d'Ante. Mais Maléna agit selon son habitude: elle s'accroupit et tendit ses deux bras devant le chien sans se soucier de ses crocs menaçants.

— Tout doux, tout doux, nous ne te voulons pas de mal, voyons !

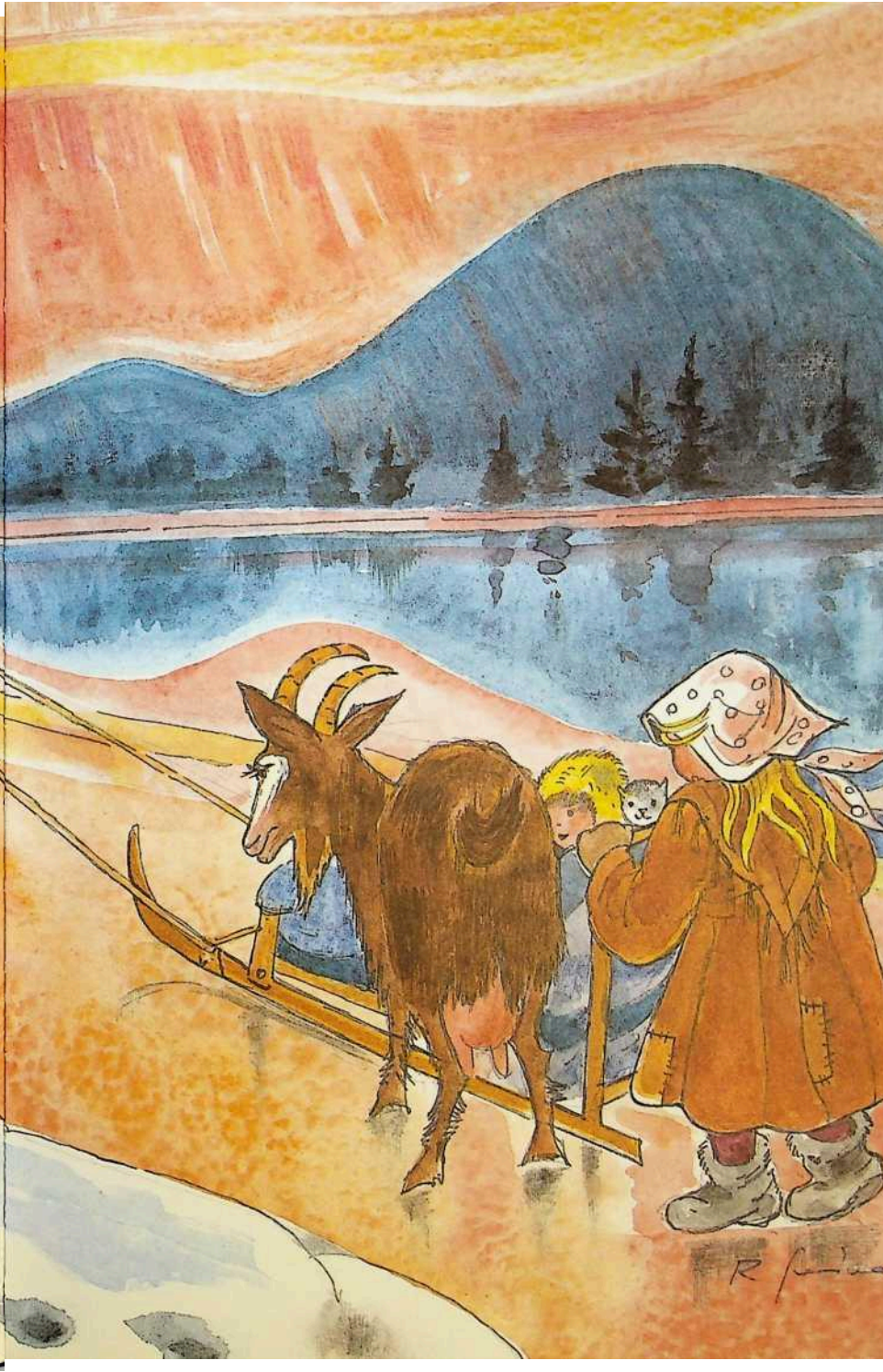
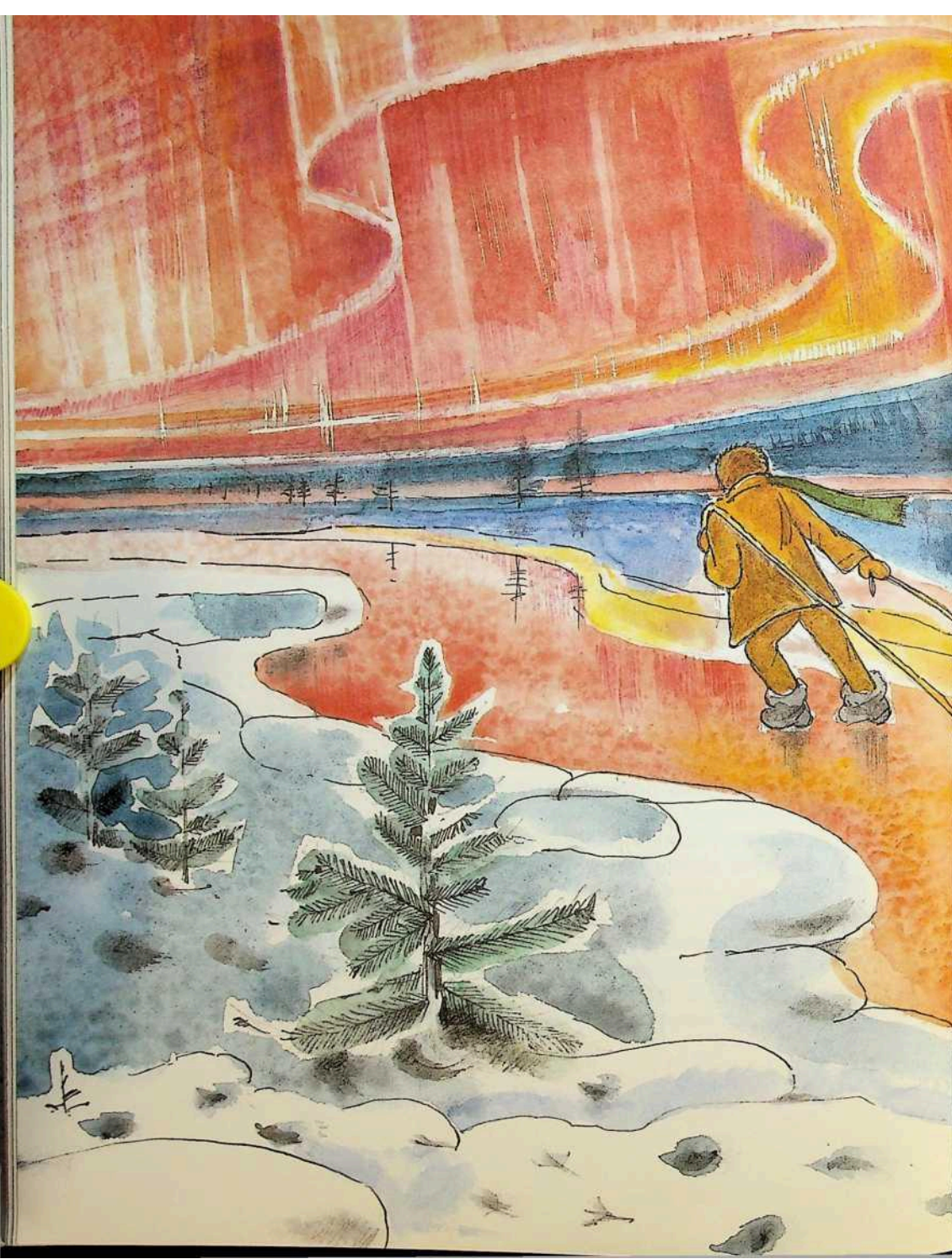
Le chien parut comprendre et il s'arrêta, mais il tourna encore un moment autour des enfants en grognant sournoisement et en flairant la chèvre qui s'était glissée au milieu du groupe.

— Rappelle ton chien, cria Maléna au garçon de sa voix claire et décidée. Tu es grand et tu devrais nous aider, ajouta-t-elle en voyant que le garçon s'était mis à siffler en faisant comme s'il n'entendait rien.

— Renvoie immédiatement ce chien! répéta-t-elle avec autorité.

Le chien avait l'air honteux de cette scène, mais le garçon descendit les marches de l'escalier, détacha un morceau de glace d'un coup de pied, et le lança vers les enfants. Le chien poussa un glapissement de douleur et s'enfuit. Grels (c'était le nom du garnement) se sauva lui aussi.

La cuisine dans laquelle les enfants se retrouvèrent un instant plus tard, en se tenant tous fermement par la main, était claire et spacieuse. Il y avait des lits superposés comme dans la nouvelle demeure d'Eric et de Lisa, une grande horloge peinte et un buffet d'angle bleu. Un désordre indes-



criptible y régnait: pas de rideaux aux fenêtres, la vaisselle du dernier repas se trouvait encore sur la table, et partout traînaient des bouteilles de bière et d'eau-de-vie.

Trois hommes grossiers et bruyants, le fermier et ses valets, jouaient aux cartes à un coin de la table, tandis qu'une grande fille, jolie mais négligée, léchait le fond de la marmite de soupe, un pied posé sur le banc.

— Pousse-toi, Grand-Père, cria-t-elle méchamment à un vieillard qui taillait du bois de ses mains tremblantes.

— Oui, tu peux aller au lit maintenant, tu as eu ta part de soupe, ajouta une paysanne encore jeune, occupée à nettoyer la tête d'une fillette de l'âge de Maléna à côté du feu.

Ante, Maléna et Magnus étaient entrés sans bruit. Ils avaient grande envie de repartir aussitôt mais il était tard, et ils avaient si froid, et un si grand besoin de chaleur et de nourriture.

Deux petits garçons qui se battaient près de la table pour un reste de bière dans une bouteille, se retournèrent. «P'tt!», l'un des deux avait craché avec tant d'adresse qu'il toucha presque Ante.

— Regarde, Maman, des vagabonds! cria-t-il ensuite.

La fermière les regarda de telle sorte que les enfants eurent le sentiment que ses yeux perçants et son nez pointu se vrillaient en eux. Ils se recroquevillèrent et se firent le plus petits possible.

— Que faites-vous ici ! Ça n'est pas une auberge ! cria-t-elle.

— Kaïsa, écoute, dit une voix caverneuse provenant d'un des lits clos. Ne fais pas de mal à ces enfants. Tu amènerais le malheur sur ton foyer.

— Tais-toi, vieille sotte ! répliqua la femme.

Mais elle semblait tout de même impressionnée et elle appela la servante :

— Donne-leur la bouillie froide que les poules ont laissée ce matin.

— Vous ne pouvez pas y aller vous-même? fit celle-ci d'un ton hargneux. Je dois m'habiller pour porter le lait dans la maison où ils font la noce !

Elle se dirigea vers la porte, mais s'arrêta, hésitante. La grand-mère lui criait quelque chose depuis son lit clos:

Brita, prends garde à toi. Tu risques de perdre ta place en te conduisant si mal !

Brita claqua la porte, mais revint l'instant d'après. De mauvaise grâce, elle flanqua la nourriture devant les enfants.

— Eh! mais c'est mon écuelle, s'écria Jôns, le fils cadet. Tire tes pattes de là!

Mais Maléna saisit fermement l'écuelle et regarda droit dans les yeux le garçon qui s'approchait.

— Ta mère nous a permis de manger cela, dit-elle courageusement.

— Je m'en moque, de ce que dit ma mère ! maugréa-t-il, et il lui tira la langue.

Mais le bol resta entre les mains de Maléna et les enfants mangèrent la bouillie sale et froide avec le lait tourné. Ils tremblaient de froid et se sentaient très abattus. Ils essayaient de ne pas faire attention aux paroles grossières et aux vilaines grimaces dont les enfants de la maison les abreuyaient.

A ce moment-là, Grels entra, une lueur surnoise dans le regard. Le vieux grand-père, qui était encore occupé à tailler son morceau de bois, parut avoir tout à coup hâte de s'en aller. H chercha sa béquille, mais comme de coutume, les enfants l'avaient décrochée de sa chaise et jetée

plus loin. Ils se tordaient de rire pendant que l'infirme, en rampant et en traînant une jambe, se glissait sur le sol pour l'attraper.

Ante se dépêcha de la ramasser et de la donner au vieillard qui, tout étonné, le regarda de ses yeux larmoyants.

— D'où, d'où viens-tu? bégaya-t-il, troublé.

— Ante, aide-le, il marche aussi mal que Maman les derniers temps, chuchota Maléna. C'est très glissant, dehors.

Ante suivit le vieil homme et arrivé dehors sur le sentier, il le saisit fermement par le bras et l'aida à gagner l'appentis où, apparemment, il couchait. La pièce n'était pas chauffée, sale et sans aucun confort. Le vieux, grelottant de froid, se prépara à se glisser tout habillé sous la peau de mouton, dans le lit du bas. Il était trop ankylosé pour se faire du feu avec le bois entassé à côté du foyer. Ante regarda autour de lui, mit des branches dans la cheminée et alluma un bon feu. Puis il mit la cafetière de fer sur le trépied au-dessus des flammes. Le vieillard, assis au bord du lit, regardait le garçon qui lui semblait un ange envoyé par Dieu.

— Tu, tu, tu peux dormir dans le lit du haut, cette nuit, bégaya-t-il. Et tu pourras ga, ga, garder cette peau de mouton-là. Et tu peux, peux, peux aussi prendre le pain qui est dans le buffet.

— Est-ce que mon petit frère et ma sœur peuvent aussi dormir ici cette nuit? demanda Ante soulagé, car la compagnie du vieillard dans cette pièce sale lui plaisait infiniment plus que celle des garnements éméchés dans la grande cuisine claire.

Le grand-père hocha la tête, et Ante se dépêcha de chercher Maléna et Magnus. Peu après, ils furent tous couchés sous les chaudes peaux de mouton, et sombrèrent dans un profond sommeil.

Au milieu de la nuit, Ante fut réveillé par Maléna qui le poussait dans le dos en chuchotant:

— J'entends Barbe d'or!

— Ce n'est pas possible, dit Ante.

Pourtant il dressa l'oreille et tout à coup, il l'entendit aussi. C'était bel et bien Barbe d'or qui appelait au secours ! D'un bond, Ante fut levé. Heureusement, il s'était couché tout habillé. Il courut vers l'auvent où Barbe d'or était attachée, Magnus et Maléna sur ses talons. Effectivement, quelque chose était arrivé à leur bien-aimée chèvre, si intelligente et utile, quelque chose qui aurait pu mettre fin à sa vie. Ils la trouvèrent couchée dans les copeaux de bois, le cou et le ventre lacérés de vilaines blessures qui saignaient. La nuit tirait à sa fin et la lune éclairait un peu l'auvent. Ante, blanc comme un linge, et les deux autres, en larmes, s'agenouillèrent autour de la chèvre.

— Enlève ton tablier, Maléna. Je vais mettre de la neige sur les blessures et nous attacherons le tablier avec un foulard. Barbe d'or a été mordue, poursuivit-il, les dents serrées, c'est sûrement Grels qui a excité ce méchant chien contre elle.

— Oui, et ils l'ont tenue, dit Maléna, car elle n'a pas pu se défendre, et pourtant elle en est bien capable. Ça sent encore le mauvais tabac que ce vilain Grels chique !

— Nous n'allons pas rester une seconde de plus ici, chuchota Ante. Les garçons ne sont pas loin. Je les ai vus se glisser dans ce fossé, ils nous veulent du mal.

Les enfants portèrent la chèvre sur le traîneau où ils avaient étalé une peau de mouton. Barbe d'or s'y laissa tomber avec un soupir. Elle devait penser : « Quel mal ai-je fait pour être traitée de la sorte ? »

Avec soin, les enfants couvrirent la chèvre de châles. Ante y ajouta la peau de mouton, cadeau du vieillard, et le pain qu'il leur avait offert.

— C'est dommage que nous ne puissions lui dire au revoir et le remercier. Venez vite, nous allons grimper dans la montagne, par ici.

— Heureusement, on ne voit pas les traces du traîneau, chuchota Maléna en frissonnant.

Les enfants se mirent en route.

— Cette maison-là, j'espère ne jamais la revoir, dit Ante au bout d'un moment.

Et tous trois poussèrent un profond soupir.

CHAPITRE IX

Du feu

Le chemin forestier montait raide. Il était dur, glissant et inégal à cause des charrois de bois qui y avaient passé tout l'hiver.

— Nous devons marcher aussi vite que possible, haleta Ante. Ils vont certainement nous poursuivre !

Il posait avec force ses souliers cloutés sur la couche de neige gelée pour ne pas glisser et tomber. Le froid les mordait cruellement, mais ils n'y prenaient pas garde. Ils suivaient pratiquement les méandres que faisait la rivière. Sur les deux rives s'étalaient les villages des vallées, séparés par des forêts, des montagnes et de grands lacs. Peu à peu, le jour pointa. Le soleil avait l'air de jouer à cache-cache derrière les hautes montagnes, là où Maléna pensait que se trouvait le bout du monde. Chaque fois, il disparaissait et reparaisait derrière le sommet d'une autre colline ou crête de montagne, et se reflétait alors dans toutes les vitres des cabanes et des maisons de la vallée, ainsi que dans les yeux ensommeillés des enfants. Il se cacha une dernière fois derrière une grosse montagne arrondie, pour revenir ensuite pour de bon, resplendissant. Un immense voile doré sembla alors s'étendre sur le paysage enneigé. Le soleil aspergea d'or les cimes blanches et les pins vert foncé, il alluma chaque aiguille de sapin et recouvrit chaque tronc d'une merveilleuse teinte mordorée. C'était d'une indescriptible beauté. Les enfants oublièrent leur fatigue. En silence, ils s'assirent sur le bord du traîneau et continuèrent à regarder le lever du soleil. Ils commençaient à sentir sa chaleur caressante. **Maléna, soulagée de se retrouver en pleine nature,**

loin de ces

méchantes gens, se mit à sauter de joie. Elle chantait:

**Oh ! que la vie est belle
Quand Dieu remplit le cœur !
Les choses sont nouvelles,
Tout chante mon bonheur.
Qu'importe la tempête
Qui peut gronder demain
Je sais que sur ma tête
Dieu tient sa bonne main.**

Plouf! Un de ses pieds s'enfonça à travers la croûte de neige gelée.

— Le soleil m'a fait un croche-pied, dit-elle en riant.

— Entrons maintenant dans la forêt et nous chercherons un grand sapin avec de longues branches, sous lesquelles nous pourrions nous reposer, dit Ante qui, à moitié aveuglé par le soleil, voyait tout en rouge, en noir et en or.

Ils s'enfoncèrent donc dans la forêt où le traîneau glissait facilement sur la neige. Du coup, Barbe d'or se sentit mieux. Elle sortit de dessous la peau de mouton, et bondit dans le bois tout «habillée» du tablier et de

l'écharpe qu'on lui avait mis pendant la nuit. En un clin d'œil, la chèvre découvrit le grand sapin aux épaisses branches basses qui pouvait servir de maison, un sapin tel que les enfants le cherchaient des yeux depuis longtemps. Ses longues branches s'étalaient comme un toit serré, impénétrable. Barbe d'or se glissa dessous et poussa un bêlement de satisfaction. Sous l'arbre, la neige avait fondu, ou peut-être n'avait-elle jamais pu s'y entasser. «Méeé, bêlait Barbe d'or, méeé, ici habite une chèvre intelligente, et qui n'a pas les yeux dans sa poche, même couchée sur un traîneau et affublée d'un tablier. Méeé, entrez, bonnes gens, je vous régalerai de bon lait chaud, et il y a de la mousse bien tendre pour s'y reposer. Méeé, entrez donc ! »

— Regardez quelle gentille hôtesse que notre Barbe d'or ! fit Maléna en riant.

Ils entrèrent en soulevant une immense branche pendante. Auprès du tronc ils trouvèrent de grosses racines bossues qui serviraient de sièges et l'espace entre chaque racine formait une agréable couchette pour enfant ou pour chèvre. Ante poussa aussi le traîneau sous le sapin et le déchargea, puis une fois retourné, Maléna y mit la table. Les enfants mangèrent et burent lentement, comme font ceux qui rentrent chez eux après une rude journée de travail. Après le repas, Maléna lava les bols avec de la neige, puis elle prépara un lit entre deux racines avec les peaux de mouton. A peine le lit était-il fait que Barbe d'or y monta et s'y étendit confortablement.

— Maintenant, elle va dormir, dit Magnus, car elle pense que nous allons faire la même chose, après avoir marché presque jour et nuit.

— Mais, c'est le milieu du jour, protesta Ante qui trouvait tout à coup qu'une parole de sagesse ne devait pas être prononcée par le plus jeune, et encore moins par la chèvre.

— Eh bien ! le soleil n'a qu'à jouer au clair de lune, fit Maléna. Je suis si fatiguée que mes yeux se ferment tout seuls.

Mais lorsqu'elle voulut se glisser entre les peaux, Barbe d'or y prenait toute la place. Maléna resta un instant perplexe, puis elle comprit: Barbe d'or désirait avoir une nouvelle compresse. Ainsi fut fait. Ensuite, ils se serrèrent tous ensemble dans ce lit improvisé, en se protégeant les yeux avec une peau de mouton contre la lumière du «clair de lune» qui se glissait entre les grosses branches serrées et réchauffait l'atmosphère. C'est pourquoi les enfants rêvent qu'ils étaient couchés dans une chambre chauffée, couverts d'une épaisse toison neuve.

Barbe d'or s'était couchée sur eux pour avoir chaud elle-même tout en les chauffant. Elle ruminait et clignait des yeux à cause du soleil et restait aux aguets. Il y avait des animaux sauvages dans la forêt, et des gens et des chiens ! Oui, elle, Barbe d'or les entendait. Elle regarda autour d'elle avec fierté. Ici, sous les branches de sapin qui s'étendaient jusqu'à terre, ils étaient en sécurité. Personne ne les verrait.

Le «clair de lune» diminua, puis disparut tout à fait. L'air devint plus froid et les enfants dormaient toujours. Ils dormaient encore lorsque la vraie lune parut, amenant des températures nocturnes glacées. Ils dormaient malgré les voix d'hommes et les aboiements de chiens qui se faisaient entendre, et ils dormaient encore lorsqu'à nouveau le silence régna dans la forêt.

Mais alors ils se réveillèrent. Quelque chose de poilu et de chaud était entré furtivement et se glissait doucement sous la peau de mouton, de sorte que Barbe d'or se leva et disparut avec un petit bêlement furieux.

Ante et Maléna se dressèrent en même temps, stupéfaits de voir le toit serré et sombre au-dessus de leur tête. Et ce ronronnement avait quelque chose de familier. C'était, figurez-vous, le chat gris de la veille! Ils furent si étonnés que le chat les eût retrouvés après tout le chemin qu'ils avaient parcouru, qu'ils en oublièrent leur crainte de s'éveiller dans une épaisse forêt noire. Mais bientôt le froid les saisit au point de leur faire claquer des dents. Si seulement ils avaient eu une allumette, rien qu'une allumette, ils auraient pu faire du feu, puisqu'ils possédaient un petit fagot de branches résineuses.

— Je ne puis me lever pour traire, tellement j'ai froid. Nous allons mourir gelés ici, dit Maléna.

— Recouchons-nous sous la peau, dit Ante. Nous pourrions imaginer que nous sommes des soldats de Charles XII, jusqu'à ce que le soleil revienne.

Et il se prépara à se glisser à nouveau sous la peau.

— Oui, mais Minet a besoin de lait. Il a fait un si long chemin pour nous trouver, dit Maléna. Je suis bien obligée de me lever.

Elle jeta le vieux chandail de son père sur ses épaules et se mit au travail. Tout à coup un cône de sapin lui tomba sur la tête, puis sauta dans une des poches distendues du chandail.

«C'en est sûrement une toute belle», se dit Maléna en mettant la main dans la poche, où elle palpa un cône grand et régulier et tout collant de résine. Mais il y avait autre chose, quelque chose qui d'un coup chassa toute sa peur. Un vrai miracle ! Il semblait que le Bon Berger était tout près pour aider ses enfants ! Les doigts de Maléna venaient

de rencon-
trer deux allumettes au fond de la poche! Pendant tout le temps où ils avaient porté ce vieux chandail, s'en étaient couverts la nuit, se l'étaient jeté les uns aux autres ou l'avaient fait tourner en l'air, jamais ils n'avaient songé qu'il aurait pu rester quelque chose dans les poches. Cela devait dater d'il y a très longtemps, quand le père abattait des arbres dans la forêt et allumait parfois sa pipe. Maléna tenait les grandes allumettes dans sa main. Elle les flaira, incrédule, mais oui, elles sentaient vraiment le soufre! Elle était si heureuse qu'elle aurait voulu le dire tout de suite à Ante, mais il valait mieux attendre. Si, par malheur, elles ne s'allumaient pas, elle aurait donné de l'espoir à Ante pour rien !

En hâte, Maléna rampa vers le fagot de branchettes résineuses. Puis d'une main tremblante elle frotta une des deux allumettes contre la semelle de sa botte. Mais elle était trop nerveuse. Elle recommença... cette fois l'allumette s'enflamma un bref instant, mais se cassa en deux au même moment, tomba sur la mousse humide et s'éteignit. Maléna était prête à pleurer. Figurez-vous, du feu! Cela signifiait chaleur, lumière, confort, ici dans cette forêt lugubre et déserte! Et voilà qu'il ne restait plus qu'une allumette, une seule pauvre petite allumette! Le cœur de Maléna battait vite. Elle serrait l'allumette entre ses doigts gourds.

— Seigneur Jésus, dit-elle, oh ! veuille m'aider à l'allumer comme il faut.

Enfin, elle se décida. Elle s'assit par terre et frotta contre sa botte une fois, deux fois, trois fois ! Son menton tremblait. Encore une fois, en appuyant, mais tranquillement, pour ne pas casser l'allumette... ratch, voilà une petite flamme jaune et bleu. Vite, Maléna l'approcha

d'une bûchette résineuse qui flamba immédiatement en répandant une douce lueur rouge clair. La fumée montait en volutes noires et dégageait une bonne odeur.

— Ante ! appela doucement Maléna, comme si elle avait peur que sa voix éteigne le feu.

Ante, recroquevillé sous la peau de mouton, les yeux fermés, imaginait qu'il était un des guerriers courageux et endurants de Charles XII. Il se leva d'un bond.

— Maléna, ma fille, comment as-tu fait cela?

Et Maléna toute fière, les yeux brillants, raconta ce qui s'était passé. Ante arrangea le feu et ils mangèrent ensuite un peu de pain. Puis ils décidèrent de faire quelque chose. Maléna commença des travaux de raccommodage et Ante se mit à tailler une cuillère.

— Comme nous sommes bien, ici, Ante. Je ne puis supporter la pensée de devoir recommencer à marcher le long des routes et à mendier dans les fermes. C'était si horrible dans la dernière maison!

Et tandis que Maléna cousait et qu'Ante sculptait, ils s'entretenaient de toutes les personnes différentes chez lesquelles ils avaient passé. Dans une des fermes, la servante avait raconté des histoires de fantômes dans une forêt. Maléna s'inquiéta.

— Oh! Ante, voilà quelque chose qui bouge, dehors. (*Elle se serra contre son frère.*) Mets encore du bois sur le feu, Ante, mais ne t'en va pas. Regarde, voilà que ça bouge de nouveau ! Deux yeux entre les branches !

— Là? Arrête, petite sottie! Tu ne reconnais plus Barbe d'or?

Magnus s'éveilla peu après et s'assit en bâillant sur une racine. Il n'avait pas du tout l'air étonné de se trouver dans une maison aussi inhabituelle. Il mangea un peu, et lorsqu'il eut fini, il devait être environ minuit. Il fallait bien qu'il retourne au lit. Ante jeta encore un regard dehors avant de se glisser également sous la toison. La lune brillait claire et sereine et les étoiles lui souriaient comme si c'était les yeux de sa mère. Il se sentait calme et protégé. Une phrase lui revint à la mémoire: «Ni la lune pendant la nuit»... Qu'était-ce donc? Puis la suite lui revint peu à peu:

«L'Etemel est celui qui te garde,
L'Etemel est ton ombre à ta main droite,
Pendant le jour le soleil ne te frappera point,
Ni la lune pendant la nuit.

» L'Étemel te gardera de tout mal,
Il gardera ton âme;
L'Étemel gardera ton départ et ton arrivée
Dès maintenant et à toujours.»

Oui, c'était vrai que Dieu les avaient gardés maintes fois pendant tout ce voyage. Ante s'endormit en répétant les paroles apaisantes de ce beau psaume 121 que leur mère leur avait appris:

«J'élève mes yeux vers les montagnes,
D'où me viendra le secours ?
Mon secours me vient de Dieu, l'Étemel
Qui a fait les cieux et la terre. »

CHAPITRE X

Chassés de chez eux pour la deuxième fois

Les enfants se réveillèrent tôt le matin, avant le lever du soleil. Ils restèrent tranquillement couchés sous la chaude peau de mouton. Qu'il était amusant d'écouter tout ce qui se passait dans la forêt ! Les oiseaux se réveillaient, l'un après l'autre, à commencer par les corbeaux. Ils croassaient comme des gens en colère de leur vilaine voix rauque. Ils se mettaient tout de suite à parler de mulots et d'œufs d'oiseaux puis ils s'envolaient tout d'un coup de la forêt avec de grands bruissements d'ailes.

Les pies, de leurs nids bien construits à la cime des arbres, regardaient en bas et riaient dès qu'elles ouvraient le bec. Elles riaient entre autres à cause de ces enfants d'homme tout en bas dans la forêt. Les pies les connaissaient depuis longtemps : elles les avaient souvent vus cueillir des baies près d'une petite maison grise, très loin au nord. Les enfants n'avaient pas de bec pour se défendre s'ils étaient attaqués par des hiboux ou des renards. «Kékéké» riaient les pies en chœur.

Un peu plus tard le roitelet s'éveilla. D'une petite voix ensommeillée il chuchota à sa femelle: «Es-tu réveillée?» Elle répondit d'une voix tout aussi douce: «Mais oui! Le printemps vient, nous allons terminer notre nid. » Et soudain ils se mirent à jubiler ensemble: «Le printemps vient, le printemps vient ! »

Immédiatement une foule d'autres passereaux répondirent, ravis, eux aussi, de ce que l'hiver soit presque fini. Partout les oiseaux chantaient et les enfants les écoutaient, sans bouger. Ils entendaient chanter le grand tétras et se rappelaient comme il était drôle quand il dansait en rond pour faire la cour à sa femelle. Alors le soleil se leva, et au même instant le coq de bruyère commença son chant, ce murmure mystérieux, comme un bourdonnement qui s'achève toujours par un cri de bonheur: le bonheur de vivre et d'avoir auprès de lui cette chère petite poule de bruyère pour lui chanter ses chansons.

Amené par une douce brise du sud, un délicieux parfum de résine, d'aiguilles et d'humus pénétra sous l'arbre.

Maléna, tout à fait réveillée maintenant, regardait le tableau du Berger qu'elle avait accroché à une branche pour que le refuge ait l'air d'une vraie maison. Maman leur expliquait que ce Berger était grand et fort, et qu'il savait défendre ses brebis en cas de danger. Maintenant, en repensant à ce qui s'était produit la veille, Maléna comprenait mieux ce passage du psaume du Berger: «Il dresse devant moi une table en face de mes adversaires... »

Les autres enfants sortirent le nez de dessous la toison. Maléna se leva d'un bond et chanta:

«Les oiseaux dans les arbres louent Jésus,
Les fleurs dans les jardins louent Jésus,
Les anges dans le ciel louent Jésus,

Et toi pourquoi, et toi pourquoi ne le loues-tu pas?»

Puis elle continua sur un air qu'elle inventa: «Maintenant nous allons faire notre toilette, et celle de la maison également. Je vais me laver, et je te laverai, je vais me coiffer et je te coifferai...»

A petits pas de danse, elle s'avança vers Magnus qui s'était assis et se grattait la tête des deux mains.

— L'air n'est pas joli du tout, et les paroles ne riment même pas.

— Mais mon petit, tu es aussi noir que la poule de Sven Pals, chanta Maléna. Ante, tiens-le. Il n'a pas été lavé depuis trois jours.

Mais Magnus s'était faufilé comme une anguille, il lui tira la langue et disparut en direction du ruisseau, rapide comme l'éclair. Il revint quelques minutes plus tard, la figure reluisante de propreté et encore toute dégoulinante.

— Donne-moi une serviette, fit-il en soufflant.

Maléna arracha une manche à la vieille chemise du père et entreprit de lui frotter le cou.

— Pourquoi me griffes-tu maintenant? cria-t-il furieux.

— Tu n'as pas d'yeux derrière la tête, se défendit-elle. Sinon tu aurais vu que ta nuque est encore toute noire.

— Regarde-toi toi-même, ma fille, dit Magnus qui se sentait fort et invulnérable, maintenant qu'il s'était lavé tout seul pour la première fois de sa vie.

— Donne-moi le peigne, cria-t-il en voyant que sa sœur se dirigeait vers le sac d'un pas décidé, naturellement pour le coiffer. Si je peux me laver tout seul, je peux aussi me coiffer ! Même deux fois par semaine, s'il le faut !

Il saisit le peigne comme si c'était une lance avec laquelle il devait se poignarder. Mais auparavant, il devait encore se venger de Maléna.

— Bah, mon enfant, dit-il avec mépris, tu es toi-même aussi sale que le cochon de Nils Nilsson. Ton nez est noir comme un four!

Ante se mit à rire et Maléna s'en alla au ruisseau pour se défaire de son nez noir. Lorsqu'elle revint, Magnus, assis devant le feu, le fixait d'un air pitoyable. Ses cheveux trempés lui pendaient dans la nuque comme des mèches de bougie. Il tremblait de froid et serrait ses lèvres bleues pour ne pas avouer à quel point la vie était désagréable dans cet état de propreté. Maléna eut des remords. Pour se faire pardonner elle prépara un bon petit déjeuner. Tout en buvant le lait et en mangeant les restes de pain, elle ordonna au valet Magnus d'aller chercher du bois dans la forêt. Elle-même s'installa confortablement sur la peau de mouton pour raccommoder le pantalon d'Ante qui avait beaucoup souffert par-derrière. Le patron lui-même, enveloppé de l'autre peau, attendait que ce vêtement indispensable soit prêt.

— Si seulement nous avions de quoi manger, nous pourrions rester ici, fit Maléna, songeuse. Nous sommes si bien dans notre propre maison.

— Mais nous n'avons rien à manger, répondit Ante. Si j'allais à cette cabane de charbonniers que nous avons vue hier, peut-être nous donneraient-ils quelque chose pour les deux cuillères que j'ai terminées.

Cette idée le rasséra. Vite, il enfila son pantalon enfin recousu.

— Bon, je m'en vais, dit-il comme un homme qui part au travail.

Maléna frotta son vieux bonnet de fourrure sur la neige.

— Le voilà propre, dit-elle. Tu as tout l'air d'un vrai fermier. Regarde, voilà le cheval et le char qui arrivent, fit-elle encore en riant, tout en retenant la branche qui tenait lieu de porte.

— Ho ! Cheval, dit Magnus... du bon bois de feu, hein ? Je le rangerai au sud de la maison. Là, il pourra bien sécher.

Il cracha par terre comme un homme et montra de la main l'endroit choisi pour le bois.

— Bon, dit Ante, c'est chic d'avoir un si bon valet. Maintenant je m'en vais au moulin chercher un peu de farine et j'essaierai d'obtenir aussi quelques pommes de terre et des éperlans.

Le fermier parti, la mère de famille sortit. D'un bras, elle devait se protéger les yeux contre le soleil qui montait toujours plus haut.

— Regarde donc comme c'est beau ! cria-t-elle à Magnus.

— Quoi donc ? demanda-t-il.

— Vois-tu le soleil sur les gouttes de rosée dans le toit ? Regarde, toutes les branches sont teintées de rouge. Je crois que même le roi n'a pas un aussi beau toit.

Ensemble ils rentrèrent, tout contents. On s'installa autour du feu. Le chat ronronnait, Barbe d'or ruminait, Maléna brodait des roses rouges sur une paire de moufles. Le soleil envoyait des faisceaux de lumière sur le tapis de mousse. Ils entendaient les petits oiseaux voltiger et siffler autour de la maison. Magnus, confortablement assis près du feu, observait les gouttes scintillantes du toit au-dessus de lui et pensait aux pommes de terre et aux éperlans qui peut-être arriveraient bientôt, qui sait ? Les coudes sur les genoux, la tête appuyée sur les mains, il savourait le calme et la chaleur.

«Comme c'est merveilleux, pensait Maléna. Rien ne vaut une cabane dans la forêt.» Ante allait sûrement rentrer bientôt...

L'instant d'après, ils entendirent quelqu'un courir en haletant comme si on le poursuivait. Ante entra, à travers le mur, sans utiliser la porte. Epuisé, il se jeta par terre sans un mot. Il était livide et ses cheveux lui collaient au front. Il resta un long moment couché, immobile, sans pouvoir prononcer une parole.

Enfin, il sauta sur ses pieds.

— Vite, mettez tout dans le sac. Dépêchez-vous, chuchota-t-il, encore hors d'haleine.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Maléna.

Prestement, elle emballa tout ce qui se trouvait éparpillé autour d'eux et qui lui avait servi à donner un air de confort à leur demeure provisoire.

— Pourquoi devons-nous partir d'ici ? murmura-t-elle, les yeux assombris par la peur.

— Ils nous poursuivent ! dit Ante d'une voix rauque.

En hâte, il attacha les peaux, le sac et un peu de bois sur le traîneau. Sans parler, il reprit la corde sur l'épaule et quitta la maison, cette fois par la porte. Maléna suivit en poussant le traîneau. Elle se retourna un instant pour regarder encore une fois, à travers un brouillard de larmes, ce premier foyer à eux, depuis qu'ils avaient quitté la petite cabane grise du Grand Fjell. Barbe d'or suivit sans poser de questions...

— Toi, prends le chat, ordonna Ante à Magnus, ils veulent lui faire du mal, comme à nous.

Plein d'amertume, il tirait le traîneau. Il était difficile d'avancer rapidement car le soleil avait fait fondre la petite couche de neige glacée. Ante cherchait les endroits où les traces du traîneau seraient le moins visibles.

— Ce sont les méchantes gens de la ferme qui nous poursuivent, dit-il enfin, lorsqu'ils furent assez loin pour ne plus distinguer l'arbre immense qui les avait abrités.

Maléna avait compris dès le début que c'était ces gens-là qu'ils

fuyaient. Elle frissonna au souvenir de cette nuit où ils avaient trouvé Barbe d'or à moitié morte sous l'auvent, au clair de lune.

Les enfants ne voulaient pas se reposer avant d'avoir atteint un autre hameau, mais ils ne voyaient toujours rien. Ils étaient si fatigués qu'ils n'avançaient presque plus dans la boue de neige fondante et glissante. Magnus pleurait en silence. Il y avait longtemps qu'il avait lâché le chat, mais celui-ci les suivait, la queue en l'air. Enfin il s'arrêta au bord d'un champ où il avait découvert un nid de mulots.

— Si seulement nous pouvions atteindre l'autre côté de la rivière, dit Ante. Voyez-vous, là-bas, un assez grand village? Là nous serions en sécurité; mais comment y arriver? Il y a déjà de l'eau sur la glace.

Barbe d'or ne se plaignait pas. Patiemment, à petits pas, elle suivait le sentier sinueux qui descendait, assez raide, vers la rivière. En bas, sur la glace, des planches flottaient sur l'eau de fonte.

Ante s'arrêta. Us étaient arrivés près d'un bosquet d'aulnes où se mêlaient des saules et des genévriers. Barbe d'or avait besoin de manger. C'était un petit coin merveilleusement abrité et caché. Enfin Ante put raconter tranquillement à quel danger ils avaient échappé.

Il était donc arrivé près de la cabane des charbonniers, heureux d'entendre des voix humaines. C'étaient des bûcherons qui parlaient assez haut et qui semblaient bien s'amuser. Tout à coup, il avait saisi le mot «eau-de-vie». «Eh ben, l'aîné des garçons, on le tabassera jusqu'à ce qu'il ne puisse plus la dire.» Ante reconnut la voix d'un des valets de la mauvaise ferme. Il eut tout juste le temps de se cacher derrière un tas de fagots. «Ils sont quelque part par ici dans la forêt, avait dit l'homme avec un rire méchant. Nous avons trouvé des traces de sang de la chèvre le long du chemin, jusqu'à la coupe de bois. Par le temps qu'il fait, ils ne peuvent pas encore être bien loin, avec leur gros traîneau et cette chèvre à moitié morte!» — «Grels n'a pas froid aux yeux, ricana un autre valet. Et avec le chien de garde qui est aussi méchant que ses maîtres, ils auront tôt fait de leur mettre la main dessus, et de leur arranger les jambes et le dos!»

— Et toi, tu écoutais tout ça? chuchota Maléna, les yeux écarquillés de frayeur.

Elle tenait un rameau plein de gros bourgeons devant le museau de Barbe d'or.

— Je ne pouvais bouger, continua Ante, le gaillard regardait continuellement le tas de fagots derrière lequel j'étais couché, comme s'il soupçonnait quelque chose. Je n'osais presque pas respirer!

— Ante, tu aurais pu mourir de peur!

— On ne meurt pas de peur, fit Magnus. Moi non plus, je ne suis pas mort lorsque le chat est arrivé sur la glace et que je croyais voir le diable en personne.

— Non, mais j'avais bien peur, avoua Ante. Je me demandais ce que vous alliez devenir, et ce qui m'arriverait si les hommes assis là en train de rire si méchamment me découvraient derrière ces fagots. «Ils ne peuvent être bien loin», répéta le valet, puis il a fait quelques pas dans ma direction. «Ils sont peut-être même cachés là, a-t-il dit, car il m'a semblé voir bouger quelque chose.» Puis il a pris une pierre et l'a lancée au milieu des fagots. Elle m'a frôlé la tête.

— Et tu n'as pas crié, ni bougé?

La voix de Maléna était rauque de peur.

— Non, sinon tout était fini pour nous... et alors l'homme s'est approché...

— Oh ! c'est insupportable, sanglota Maléna.

— Non, mais écoute. A cet instant, une longue file de mulots est descendue en courant du talus ; ils ont même passé sur ses pieds. Il a voulu en piétiner quelques-uns et a sauté en l'air, tellement il était furieux, puis il a regardé d'un autre côté.

«C'est drôle au fond, songea Maléna. Pendant toute cette année nous n'avons pas encore vu de mulots. C'est comme si le Seigneur les avait envoyés. »

— Et tu t'es sauvé à ce moment ?

— Non, je n'ai pas pu. L'homme s'est retourné vers les autres et a dit que j'avais volé la peau de mouton du grand-père...

— Toi, voler?... Maléna en laissa tomber la branche qu'elle présentait à Barbe d'or.

— Comme Maman aurait été malheureuse si elle avait entendu cela, dit-elle.

— Maman me connaît mieux que ça! Mais ce pauvre grand-père! Ecoute donc.

— Quoi alors?

— L'homme a dit que lorsque Brita, la servante, est entrée le lendemain matin dans l'appentis pour lui faire du feu, elle l'a trouvé presque mort dans son lit. U avait eu une attaque, au cours de la nuit.

— Il n'a donc pas pu dire qu'il t'avait lui-même donné cette peau?

— Mais non ! dit Ante, écoute. Lorsque les autres sont venus chez lui, il a encore dit en bégayant: «Ce, ce, ce ga, ga, garçon, je lui ai donné une peau. » L'homme l'imitait méchamment.

— Et alors, ils se sont sûrement fâchés contre le grand-père?

— Et comment! La femme l'a secoué comme un prunier et ils lui ont dit toutes sortes de méchancetés.

— Le pauvre homme, couché là, tout seul, sans personne pour l'aider, dit Maléna dont la voix exprimait une profonde pitié.

— Il est mort hier soir, conclut Ante d'un air sombre.

— Alors, il est au Ciel maintenant, et aussi heureux que Maman, dit Maléna, soulagée.

— Mais Grels et sa mère veulent retrouver la peau !

— Et ils veulent nous battre, ajouta Maléna. (Elle se tourna vers le sentier en frissonnant comme si elle avait froid.) Il nous faut fuir, Ante, et sans tarder.

— Ils ne voulaient partir qu'après le repas de midi, lorsqu'ils auraient ramené le bois. Alors Grels et les autres garçons viendraient, eux aussi, avec le chien.

— Bon ! Ante, la meilleure chose à faire est de traverser la rivière au plus vite. Le chien perdra notre trace à cause de l'eau. Nous nous aiderons des planches pour passer.

Maléna se mit à arranger prestement le traîneau, mais tout à coup elle saisit le bras d'Ante:

Entends-tu? Ils sont déjà à nos trousses. J'entends le chien qui aboie. Ils seront ici dans un instant. Ils descendent le même sentier. Maintenant ils sont derrière le gros rocher là-haut, chuchota Maléna.

Pétrifié, Ante écoutait les aboiements furieux qui se rapprochaient rapidement à travers les broussailles. Derrière une haute paroi rocheuse, plus haut, les enfants percevaient aussi des voix d'hommes et de garçons qui excitaient le chien. Des branches craquaient tout près d'eux. En hurlant, Maléna et Magnus se jetèrent en avant sur le traîneau. Ante tenait Barbe d'or derrière lui par une corne. Ses yeux noirs exprimaient le désespoir le plus complet. Une fois de plus la pensée lui vint que c'était lui, et lui seul, qui les avait entraînés dans cette terrible aventure où les dangers se succédaient et semblaient empirer de jour en jour.

CHAPITRE XI

Une rencontre inattendue

A cet instant, la tête et les bois d'un renne se montrèrent aux yeux affolés d'Ante. Ses sabots martelaient le sol, ses grands yeux noirs exprimaient l'effroi, il passa en trombe devant eux et poursuivit sa route le long du rivage, un chien lapon à ses trousses; ils dévalèrent le sentier comme l'éclair, sans prêter la moindre attention aux enfants ni au traîneau. Puis ce fut un Lapon qui sortit du bosquet de bouleaux. Il les dépassa sur ses skis larges et courts, tout en criant après ses bêtes. Un garçon le suivait. Ante n'en croyait pas ses yeux:

— Mattes Klip! cria-t-il.

C'était un Lapon de la région des grands fjells qui possédait une cabane d'été à environ quinze kilomètres au nord de leur village.

Le Lapon fit volte-face.

— Quelle surprise! N'est-ce pas Ante de Varstopp du Grand Fjell?

Et... tiens, tiens, voilà aussi les petits, et beaucoup plus maigres que nos enfants lapons. Cette année de famine a été rude.

— Mattes! Oh! c'est Mattes?

Maléna, tremblant encore de tout son corps, s'avança vers le Lapon.

Magnus osa à peine lever la tête du traîneau. Cette fois, il était convaincu que la peur l'avait tué, car il était incapable de bouger. Il fallait du temps pour que son jeune cerveau, qui s'était représenté tant de choses horribles, puisse s'adapter au revirement de la situation. H resta donc tranquillement couché, frottant ses tibias contre le bord du traîneau et la tête enfoncée dans l'épaisse peau de mouton. Ce n'est qu'après avoir reçu une bonne claque sur la partie de son corps qu'il exposait si imprudemment qu'il se releva et se tint devant Mattes.

Petit gars a eu très peur ! fit Mattes en riant.

Nerlja, son fils, regardait comment Ante dirigeait le traîneau. Et il se disait que les Suédois avaient bien de la peine quand ils partaient pour un long voyage tel que celui-ci. Ils n'avaient même pas d'«akja» (traîneau lapon) dans lequel on pouvait attacher tout ce qu'on voulait, ni de renne pour le tirer. Et le pire peut-être, c'était l'habillement si peu pratique de ces Suédois. Lui, Nerlja, portait un blouson court, retenu par une ceinture, et une culotte en cuir de renne qui descendait jusqu'aux genoux. Il posa ses bâtons de ski sur le traîneau pour aider Ante à tirer.

Mattes était tout surpris de voir que ces petits Suédois avaient eu la bonne idée de prendre leur chèvre avec eux dans ce long voyage, car cet animal est presque aussi facile à entretenir qu'un renne. Il les félicita.

Puis Mattes les aida à atteindre l'autre côté de la rivière. A un moment donné, Maléna faillit tomber à l'eau parce qu'elle ne pouvait s'empêcher de regarder derrière elle. Elle entendait distinctement des aboiements de chiens et des voix d'hommes qui les excitaient. Et en effet, juste à l'endroit où ils s'étaient cachés, au bas du sentier escarpé, on vit arriver un chien gris qui dévalait la pente en jappant furieusement. Plus haut,

débouchèrent deux hommes et trois garçons qui couraient comme des loups flairant leur proie. Maléna poussa un cri de terreur, mais cette fois leur peur était inutile, car leurs poursuivants n'avaient visiblement pas envie de se risquer sur la glace fondante ni de se mesurer avec les Lapons qui accompagnaient les enfants. Après avoir crié un moment, les valets et leur chien s'en retournèrent bredouilles et déconfits, et les enfants se détendirent.

De l'autre côté de la rivière, Maléna et ses deux frères aperçurent au bout d'un moment une étrange forêt de branches grises qui se mouvait doucement. Mattes lança une forte «youlée». Les enfants connaissaient cela. Ils savaient qu'il avertissait ainsi sa femme de leur arrivée. Tout en



R. J. ...

yodlant, il racontait également sa rencontre avec les enfants, de sorte que sous la tente laponne, leurs aventures furent connues longtemps avant qu'ils atteignent le campement et le troupeau de rennes.

«Le renne a galopé toute la journée, annonça Mattes en yodlant. Trouvé petits enfants suédois près de l'eau gelée, avaient peur du Lapon. Heureux de reconnaître Mattes du Fjell des Ours. Recevront nourriture laponne, dormiront dans notre tente, sont abandonnés, sans père ni mère. »

Nerlja remit ses skis et s'envola, aussi rapide qu'un oiseau de mer. Bientôt les autres entendirent les aboiements des chiens qui couraient autour du troupeau de près de mille rennes. Les Lapons étaient occupés à dresser leurs tentes non loin du village que les enfants avaient aperçu depuis l'autre côté de la rivière. Aidés de leurs chiens, les hommes s'efforçaient de faire entrer les rennes souvent rétifs dans leur enclos fait de branches. Mattes les rejoignit rapidement sur ses skis pour les aider.

Ante, Maléna et Magnus marchaient seuls maintenant, comme des somnambules, tant ils étaient fatigués. Ils eurent à peine la force de rire lorsque enfin ils se trouvèrent devant la tente des Lapons et que le petit Mattes vint à leur rencontre, d'un pas mal assuré et nu comme un ver.

Cécilia, la mère laponne, attrapa fermement le bébé gigotant et l'installa dans un long berceau fait de peaux de renne. La douce toison se referma sur le petit corps plein de vie. Puis elle suspendit le berceau à un tronc de sapin, fixé horizontalement dans le haut de la tente. Sigri, sa sœur, se mit à le bercer en chantant doucement.

Les voyageurs épuisés s'approchèrent du bon feu qui pétillait au milieu de la tente et se laissèrent tomber sur les peaux de rennes moelleuses et confortables. Ils s'endormirent immédiatement, mais furent réveillés quelques instants plus tard par mère Cécilia qui voulait leur offrir un bon café noir, de la viande de renne fumée et des galettes de blé complet. Rien au monde ne put faire ouvrir les yeux à Magnus. Maléna entreprit de traire Barbe d'or pour faire goûter son excellent lait à la famille laponne, ce qui fut grandement apprécié.

Dehors, les Lapons criaient pour appeler leurs bêtes, lançant des lassos autour des bois des rennes qu'il fallait traire. Les rennes femelles résistaient et se défendaient, s'arc-boutant de leurs quatre sabots dans la neige boueuse, mais finalement on les tirait tout de même hors du troupeau pour les traire.

Sigri prit Ante et Maléna par la main et les conduisit entre les rennes femelles et les veaux. Ils regardèrent les Lapons circuler sans crainte entre les mâles. Ceux-ci luttaient les uns contre les autres, leurs bois entrelacés, au milieu des lassos qui volaient autour de leurs têtes. Partout on entendait la langue laponne, aux étonnantes sonorités, douces et sauvages à la fois. Les femmes parlaient d'un ton caressant aux vaches qu'elles traiaient. Les hommes criaient en désignant les rennes qu'il fallait attraper pour les dresser à tirer les traîneaux. Plus loin, on marquait les veaux.

Cette intense activité donnait le vertige à Ante et à Maléna. Une épaisse filmée noire s'élevait des différentes tentes. De petits garçons se poursuivaient dans la neige, ou jouaient avec les chiens avant de rentrer pour manger et dormir.

La forêt de bois de rennes s'éclaircissait. Car les rennes, eux aussi, se couchaient les uns après les autres.

Tout le monde regagnait maintenant la tente de Mattes : les fils aînés, le valet et les servantes. Ils étaient fatigués, mais pas au point de ne plus

pouvoir plaisanter. Les hommes et les femmes les plus âgés fumaient de petites pipes et buvaient du café très fort et salé, tout en se racontant des histoires. Les yeux d'Ante et de Maléna se fermaient. Débarrassés de leurs chaussures et de leurs vêtements mouillés, ils s'enroulèrent dans une peau de renne à côté de Sigri.

Dehors le troupeau dormait. Des centaines d'êtres vivants reposaient là, tout près, et pourtant on n'entendait aucun bruit. Les étoiles brillaient au ciel, promettant du beau temps pour le lendemain.

Pendant plus d'une semaine les enfants restèrent chez les Lapons. Ils aidèrent tous les trois à jeter les lasso et à traire. Ils apprirent également à emballer les tentes, les ustensiles de ménage et la nourriture dans les petits akjas qui attendaient, en une longue rangée, le départ vers les territoires des rennes du nord. Un jour, Ante fit même un petit tour en akja. Il s'en souviendrait, car ce fut un miracle qu'il soit rentré sain et sauf. On avait attelé un renne bien apprivoisé à l'akja. Mattes lui-même montra à Ante comment diriger l'animal avec les rênes, en les jetant à gauche ou à droite par-dessus les bois selon qu'il voulait aller d'un côté ou de l'autre.

Lorsque Ante et Mattes pensèrent tous deux qu'il avait bien compris, Ante s'envola entre les troncs élevés des sapins qui brillaient comme de l'or au soleil matinal. «Allez! Hop! Youpiiii!» Un aigle planant au-dessus de la forêt ne pouvait être plus heureux que lui. Il filait comme le vent.

Mais lorsqu'ils atteignirent une clairière jonchée de troncs d'arbres abattus, la bête parut en avoir assez et vouloir rentrer. Seulement Ante ne voulait pas. «En avant, ho, hé!» yodlait-il, comme les Lapons. Son imitation était sans doute très imparfaite, car le renne refusa d'obéir à la rêne qu'Ante jetait de droite et de gauche.

Et soudain l'animal se fâcha. Il se retourna d'un seul coup et se mit à piétiner furieusement le petit traîneau retourné, sous lequel Ante n'avait eu que le temps de se glisser. Cela dura un bon moment, puis finalement la bête se fatigua. Pensait-elle à épargner ses sabots, qui devaient fournir de grands efforts ce jour-là, pour dégager la mousse de dessous la neige gelée? Ante risqua un coup d'œil dehors.

Le renne insolent s'était tourné dans la direction du camp et s'apprêtait à s'élancer dans cette direction, sans attendre qu'Ante soit prêt. Ante retourna prestement le traîneau et s'y jeta la tête la première en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Au même instant, le renne démarra.

Au campement, il ne souffla mot de son aventure, mais lorsque Maléna et Magnus voulurent à leur tour faire un aussi joli voyage, il s'y opposa fermement. Il prétendit que c'était dangereux pour d'aussi petits enfants.

— Pff, comme si c'était dangereux ou difficile de s'asseoir dans un akja! Bêtises, fit Magnus.

Celui-ci se plaisait tant au campement qu'il aurait volontiers accompagné les Lapons vers le nord, plutôt que de se tuer à marcher sur la glace,

à s'enfuir devant de méchants hommes et leurs chiens... et que de devoir mendier !

— Sache que cela ne m'amuse pas du tout ! dit-il à Ante.

Aussi fut-il dur de se séparer, lorsque, après avoir passé de si belles journées ensemble, les enfants et les Lapons reprirent leur route chacun de leur côté.

CHAPITRE XII

Magnus et Barbe d'or

Ainsi les enfants se dirigeaient de nouveau vers le sud. Ils arrivaient dans des fermes où régnaient l'ordre et la gentillesse, où le travail se faisait bien et où la toile tissée pendant l'hiver blanchissait au soleil dans les jardins. Mais d'autres fois ils arrivaient dans des maisons où les gens avaient les yeux durs et la langue acérée, ou bien là où régnaient l'ivrognerie et la paresse. Après avoir passé une mauvaise nuit dans une de ces maisons peu sympathiques, les enfants atteignirent un grand village clair et pimpant. Ici on n'entendait plus le bruit des chutes d'eau écumantes qui les avait assourdis pendant si longtemps dans les hautes vallées. Us étaient arrivés dans une région où l'eau coulait large et tranquille. La rivière portait des milliers de troncs d'arbres vers les scieries; à son embouchure, on voyait de grands navires étrangers qui avaient jeté l'ancre dans le port et des péniches remplies de bois scié. C'était l'été et il faisait pratiquement clair toute la nuit. Les enfants décidèrent d'entrer dans la cour d'une maison peinte en jaune qui avait l'air très accueillante avec ses petites fenêtres sous un toit de tuiles rouges.

La cour, assez grande, était entourée d'une clôture verte. A côté du jardin potager s'étendait une pelouse où blanchissaient des draps. Il y poussait aussi de petits arbres droits et, sans en avoir jamais vu, les enfants surent immédiatement que c'étaient des pommiers, tant ils ressemblaient à ceux que représentait l'image du jardin d'Eden dans la Bible illustrée de leur mère. Et regardez, toutes ces fleurs, même des roses !

Ante trouva tout cela si séduisant qu'il pensa bien faire en mettant une espèce de muselière à Barbe d'or. Il lui fixa un anneau d'écorce de bouleau autour du museau avant d'entrer avec les enfants par le beau portail blanc.

Au jardin potager, une jeune femme, à genoux, était en train de désherber. Elle se protégea les yeux de son bras levé pour regarder la petite troupe. Son visage exprimait la compassion et c'est d'une voix pleine de sollicitude qu'elle dit:

— Vous êtes sûrement des enfants du haut pays où il y a eu la famine ? Quelle longue marche vous avez dû faire ! Entrez et soyez les bienvenus !

Elle fit entrer les enfants dans une grande pièce ensoleillée où tout avait un air de fête; on l'aurait crue prête pour une noce tant elle était bien décorée; il s'y trouvait un fourneau et, devant la fenêtre du milieu, un métier à tisser tout neuf, sur lequel une nouvelle chaîne venait d'être posée. Sur un des murs était accrochée une jolie assiette peinte où l'on pouvait lire ces mots: «Moi et ma maison, nous servirons l'Etemel. » La jeune femme s'entretenait avec les enfants comme si elle les connaissait depuis long temps; il se trouva qu'elle venait de la même région qu'eux. Elle rit gaiement à l'idée que la chèvre les avait accompagnés tout au long du voyage et dit que dans cette région-ci personne ne comprenait combien il était utile et agréable de posséder une chèvre. •

Barbe d'or, couchée en chien de garde près des marches de bois, la regardait de ses yeux sages tout en mâchonnant un brin de paille.

— Ah ! quand mon mari verra cette chèvre, il voudra sûrement en avoir une aussi, dit la femme en riant.

Elle était si contente à l'idée d'avoir peut-être une chèvre qu'elle esquissa quelques pas de danse et Maléna l'imita aussitôt.

A ce moment-là, son mari rentra. Il était contremaître dans une scierie et fut tout étonné de voir sa femme danser, à midi, avec une petite mendiante inconnue.

— Qu'y a-t-il, Kristina, es-tu devenue folle?

— Mais non, mon trésor, fit celle-ci en riant, les joues en feu. J'ai des invités qui viennent des montagnes et c'est ce qui me rend si contente. Viens, nous allons prendre le café au jardin !

Elle fit porter le service à café au jardin par les enfants et enleva elle-même la cafetière du feu. On posa le tout sur une table près d'un sorbier en fleur. D'abord elle servit du café à son mari et lui donna du bon pain fait à la maison. Elle lui tint compagnie. Les enfants s'étaient mis au travail dans le jardin, sachant que leur tour viendrait tout à l'heure.

Mari et femme s'entretenaient doucement des enfants.

— Regarde donc ces habits rapiécés! Comme ils ont dû souffrir!
Regarde ce petit bout d'homme; dire qu'il a fait tout ce long voyage!

— Ce n'est pas croyable, fit l'homme en secouant la tête. Sans parents, et par cette année de famine, cela a dû être terrible dans le nord. Mais comme ce garçon désherbe bien ! Ce sera un fameux gaillard plus tard, tu verras.

Il regardait en riant comment Magnus désherbait la planche de carottes et jetait toutes les herbes en un tas.

— Puis-je donner ça à Barbe d'or? demanda Magnus.

En sueur, les joues toutes striées de terre, il se tenait devant le tas de mauvaises herbes fraîches.

— As-tu jamais rien entendu de pareil, Kristina?

— Oui, il est amusant, le petit bonhomme. Mais tu sais, les enfants de chez nous, là-haut dans les fjells, apprennent très tôt à bien travailler. Je vais les appeler pour leur offrir une tartine.

Elle appela les enfants et ils purent se régaler du bon pain sucré et du café chaud.

— Oui, tu n'as qu'à donner ces mauvaises herbes à la chèvre, dit l'homme à Magnus. Mais penses-tu qu'elle voudra manger ces déchets? demanda-t-il lorsque Magnus arriva avec Barbe d'or. La chèvre reçut alors la permission de manger et, libérée de l'anneau, elle s'y mit tout de suite.

— Barbe d'or se contente de ce qu'on lui donne, assura le petit garçon. Vous n'avez jamais vu une chèvre comme elle.

— Ah tiens ! Est-ce donc un animal si remarquable?

— Barbe d'or? Et comment! Elle a de l'intelligence comme douze.

Elle mange tout ce qu'elle trouve, même les pires déchets, pour pouvoir nous donner du lait !

Magnus réfléchit pendant un instant aux autres perfections de Barbe d'or, puis continua:

— Quand elle voit que nous sommes fatigués et que nous avons faim, elle va vers ma sœur et dit: «Mé, mé», ce qui signifie: «Trais-moi!»; surtout quand nos petites sœurs étaient encore avec nous, elle le faisait souvent.

— Où sont-elles maintenant, vos petites sœurs?

— C'est le garde forestier qui les a adoptées. Elle étaient beaucoup trop petites pour un si long voyage, dit Magnus, en prenant un air un peu supérieur.

— Tiens, fit l'homme, songeur. Tiens, tiens !

Il jeta un regard en coulisse vers sa femme et elle rougit.

— Pourquoi mettez-vous une muselière à votre chèvre? demanda l'homme d'un ton moqueur.

Ante le regarda avec sérieux.

— J'ai peur qu'elle mange de jeunes légumes ou des buissons auxquels elle n'a pas le droit de toucher. Elle ne nous en veut pas. Nous sommes d'ailleurs tous logés un peu à la même enseigne.

— Mais vous, tout de même, vous n'êtes pas muselés, dit l'homme en riant.

— Parfois, on le dirait, dit Ante en rougissant. Je veux dire, lorsque nous arrivons quelque part où il y a toutes sortes de choses auxquelles nous ne devons pas toucher.

Le sourire amusé disparut des lèvres de l'homme.

— Mais souvent aussi, on nous donne quelque chose, poursuivit Ante en hâte, trop fier pour se plaindre.

— Hum! fit l'homme, cela ne me plaît guère de sentir ce petit garçon sur les routes. Il lui faudrait un foyer. Pourquoi ne resterait-il pas ici?

— Mon ami, quelle joie tu me fais ! dit Kristina en l'entourant de ses deux bras et en lui donnant un baiser sonore. Il y a assez à manger et assez de place chez nous et nous ne pourrions mieux investir notre argent qu'en

adoptant un petit garçon aussi courageux.

Une heure plus tard, le contremaître de la scierie appela Ante auprès de lui. Ante désherbait avec zèle pour remercier ainsi ses hôtes pour le pain, le café et l'accueil si aimable. Mais maintenant l'homme le fit asseoir sur le banc pour «conclure une affaire». Il lui demanda en effet s'il voulait lui vendre Barbe d'or.

— Non, chuchota Maléna en pinçant la jambe d'Ante.

Elle vit cependant qu'Ante réfléchissait profondément et n'osait encore rien dire. Aurait-il la lâcheté de ne pas oser refuser? Vendre Barbe d'or, c'était impensable ! Au cours des pourparlers, Maléna pinçait son frère de plus en plus fort. Mais en vain ! Là, sous ses yeux, Ante vendit la chèvre pour douze couronnes! La «chèvre»! Comme si Barbe d'or était une chèvre ordinaire! Quelle mouche l'avait piqué? Et voilà qu'il racontait, tenez-vous bien, qu'il y avait longtemps qu'il cherchait un bon foyer pour Barbe d'or. Intérieurement, Maléna bouillonnait de rage.

— Es-tu complètement fou, Ante? s'écria-t-elle, lorsque l'affaire fut conclue par une poignée de main.

— Ne t'en mêle pas, fit Ante furieux.

— Tu n'as qu'à me vendre, moi aussi, sanglota Maléna, comme les frères de Joseph l'ont fait avec lui.

Ante attira Maléna derrière la haie du jardin potager.

— Est-ce que ça t'amuse qu'ici dans le sud, Barbe d'or doit toujours se promener avec un anneau autour du museau? lui cria-t-il. Tu sais qu'ici je suis obligé de le lui mettre presque tout le temps. Hier encore, tu m'as dit que cela te faisait pitié.

— Oui, c'est vrai, acquiesça Maléna timidement.

— Ici, Barbe d'or aura un pré, une écurie, de la verdure à satiété et peut-être même parfois du pain.

— Certainement du pain, ce sont de si bonnes gens, murmura Maléna qui commençait à voir que l'affection d'Ante pour Barbe d'or était de meilleure qualité que la sienne.

— Comprends-tu maintenant? demanda Ante, d'un ton plus aimable, désireux de consoler sa petite sœur. Et c'est bien pour Magnus également. Si parfois il se sent seul, il aura au moins Barbe d'or à qui parler.

— Je regrette de t’avoir pincé si fort, murmura Maléna doucement.
T’ai-je fait mal ?

— Pas du tout, dit Ante qui sentait encore l’empreinte des ongles de sa sœur.

Il se sentait très généreux maintenant qu’il avait renoncé à Barbe d’or, et était prêt à en rajouter.

Pendant ce temps, le contremaître et sa femme, de nouveau assis sur le banc, avaient appelé Magnus. Lorsqu’ils lui demandèrent s’il serait d’accord de rester chez eux pour toujours, il leva les épaules, mit les mains dans ses poches et ne dit rien. Le jeune couple était un peu déçu, car il s’attendait à voir le garçon faire un bond de joie.

— Préfères-tu ne pas rester? demanda Kristina, triste et étonnée.

Embarrassé, Magnus se retourna pour jeter un coup d’œil vers Ante et Maléna qui s’étaient remis à désherber.

Et tout à coup, il sut ce qu’il voulait. Cela leur ferait peut-être du bien, à ces deux-là, de continuer le voyage seuls ! Ainsi ils n’auraient plus personne à laver, à coiffer et à pincer !

Magnus regarda le couple.

— Bon, dit-il.

A ce moment-là Barbe d’or s’approcha et vint se frotter contre lui. Magnus se reprit.

— Ou, plutôt non, je ne reste pas.

— Mais, écoute mon petit gars, dit Kristina, si tu restes ici, tu n’auras plus jamais faim. Tu ne devras plus marcher le long des routes ; tu auras un très bon lit et je te tisserai des vêtements convenables.

Magnus écouta ces promesses d’une oreille attentive. Il comprenait parfaitement tout ce que cela signifierait pour lui et, une fois de plus, il regarda dans le vide en réfléchissant.

Barbe d’or se tenait à côté de lui. Elle ruminait paisiblement, les yeux fermés. Elle les ouvrit un instant et donna un petit coup de corne à

Magnus par lequel elle voulait dire: «Gratte-moi donc un peu entre les cornes, dis!» Mais Magnus pensait qu'elle voulait dire: «Sot, veux-tu m'abandonner? Nous ne pouvons pas nous séparer, je ne le supporterai pas ! »

— Barbe d'or ne peut pas se passer de moi, fit-il, soucieux.

— La chèvre? demanda le jeune homme, étonné. Allons, elle préfère sûrement repartir avec ton frère et ta sœur, plutôt que de rester seule avec toi !

— La nuit, quand il fait noir, et l'hiver quand il fait froid, je dors la tête sur son flanc. Je lui manquerais beaucoup, dit Magnus.

— Dès qu'elle ne te verra plus, elle ne pensera plus à toi, dit l'homme qui avait envie de voir jusqu'où irait la fidélité et la résistance de Magnus. Tu pourras m'accompagner à la scierie et tu verras les bateaux venant de Hollande et du Portugal pour chercher du bois. Et je te donnerai un canif.

— Un canif? répéta Magnus.

Ses yeux s'arrondirent. Il lâcha la chèvre.

— Tu auras aussi une petite hache pour aider la mère lorsqu'elle aura besoin de bois pour le feu, pour nous faire de bons repas.

— Une hache !

La voix de Magnus faiblissait.

— Je te ferai aussi un râteau.

Le jeune homme offrait un prix toujours plus élevé. Il voulait voir si tous ces objets désirables pèseraient plus lourd pour le pauvre garçon que son amour pour la chèvre. Magnus, malheureux, se tourna vers Barbe d'or:

— Va-t'en, pourquoi restes-tu là à me regarder bêtement? File!

H donna un coup de pied par terre et devint tout rouge, tandis que de grosses larmes roulaient le long de ses joues.

— Mon ami, ne le tourmente pas comme cela, dit Kristina avec pitié. Tu vois bien qu'il lui est difficile de choisir.

Car elle non plus, ne savait pas encore que son mari avait acheté la chèvre. Il leur gardait cette surprise pour la fin.

— Et de toute façon, il est honnête, tu l'as vu. Je ne voudrais plus me passer de lui !

Son mari regarda devant lui, l'air songeur, puis il eut un petit sourire.

— Kristina, tu m'as dit plusieurs fois que tu aimerais avoir une chèvre, n'est-ce pas ?

— Bien sûr ! répondit-elle chaleureusement. Tu n'as aucune idée des avantages que procure une chèvre. On en obtient du fromage, du beurre, des mouflés et des chaussettes chaudes, car en mêlant du poil de chèvre à de la laine de mouton, on fabrique ainsi la laine la plus solide qui soit ! Et le cuir de chèvre est lui aussi l'un des plus résistants. Et les chèvres sont faciles à élever et à nourrir...

— Arrête donc, fit son mari en riant. Je te crois. Tu serais capable d'énumérer pendant des heures les qualités de ces animaux, mais cela n'est pas nécessaire. Nous garderons aussi la chèvre.

La jeune femme rayonnante embrassa affectueusement son mari.

Ante et Maléna restèrent jusqu'au lendemain et prirent congé de leurs hôtes après le petit déjeuner. Ce furent des adieux bien pénibles. Maléna avait brossé Barbe d'or jusqu'à ce que sa robe soit douce et luisante comme de la soie. Elle avait ciré ses cornes et les avaient frottées ensuite avec un chiffon de laine. Puis elle avait caressé Barbe d'or et l'avait remerciée de tout ce qu'elle avait fait pour eux. Jamais, au grand jamais, Maléna ne l'oublierait, elle le lui promit solennellement. Même si un jour elle allait vivre à la cour du roi, elle penserait toujours à Barbe d'or.

Celle-ci bêlait aussi doucement que si Maléna avait été un de ses propres chevreaux. Elle tendit son museau vers le visage de la fillette, puis lui lécha les mains.

Pendant ce temps Ante faisait le tour du jardin avec son frère. Il pensait qu'il devait lui parler une dernière fois avant de partir. Magnus n'était pas encore capable de discerner le bon chemin. Il était encore bien jeune pour résister aux mauvaises influences.

— Magnus, dit Ante, il m'est dur de me séparer de toi. Je ne te laisserais pas ici, pas même pour tenir compagnie à Barbe d'or, si je ne savais pas que tes protecteurs sont des gens qui aiment le Seigneur Jésus. Suis leurs conseils et obéis-leur. Et quoi qu'il arrive, rappelle-toi ce que

maman nous disait, «Confie-toi de tout ton cœur au Seigneur. » J'ai gravé avec mon couteau un verset sur cette écorce. Ce verset est un peu ma devise, et j'aimerais qu'elle devienne aussi la tienne. Je vais te le lire:

«Qu'est-ce que l'Etemel demande de ta part, sinon que tu fasses ce qui est droit, que tu aimes la bonté, et que tu marches humblement avec ton Dieu.» (Michée 6:8.)

— Merci, dit Magnus d'une petite voix qu'il cherchait à raffermir. Ne crois pas que j'ai oublié tout ce que maman nous a appris. Je m'en souviens très bien, et aussi de notre petite maison, et j'aimerais mieux être là-bas que partout ailleurs, si Maman y était encore. J'ai vu que Mme Kristina aime aussi le Seigneur Jésus. Elle me parlera de Lui comme Maman, mais reviens quand même me voir, quand tu pourras.

Après cette affirmation qui, étant donné l'heure des adieux, exprimait la sincérité et la tendresse, Ante laissa aller Magnus. Le garçon et la chèvre retournèrent ensemble vers la jolie maison près de la scierie et Ante et Maléna s'en allèrent vers le sud. Magnus ne se retourna plus, car il n'avait aucune envie de montrer les grosses larmes qui lui venaient aux yeux. Tenant d'une main une des cornes de la chèvre, il s'en alla d'un bon pas.

Maléna s'arrêta tout interdite. C'était un vrai cauchemar de voir Magnus et Barbe d'or s'en aller. Et dire qu'ils ne reviendraient plus jamais... Ils devinrent de plus en plus petits, pour disparaître enfin derrière un tas de bois scié. La chèvre ne regarda pas en arrière parce que Magnus tenait sa corne d'une main ferme, et quant à ce dernier...

Maléna aurait peut-être été moins triste si elle avait vu Magnus s'arrêter derrière le tas de bois et, entre les planches, les regarder s'éloigner tant qu'il put les voir. Et elle aurait fondu de pitié si elle avait su que le petit bonhomme s'était penché sur le dos de Barbe d'or pour pleurer tout à son aise.

Heureusement, Kristina arriva bientôt. Elle comprenait le chagrin du petit garçon, et avec quelques gentilles paroles, elle le ramena à la maison.

CHAPITRE XIII

Un nouvel ennemi

Maintenant c'était vraiment l'été. Les prés se paraient comme des mariées, de trèfles en fleur, de marguerites, de camomilles et de petites campanules bleues. Dans les fossés, les fraises sauvages et les mûres poussaient en abondance et les framboises mûrissaient dans les clairières. Les grands marais regorgeaient de baies jaunes, le roi des fruits de la forêt. Dans les vallées, près des fermes, on entendait le bruit des meules qui tournaient pour aiguiser les faux. Contre les parois des granges se dressaient les râtaux et d'autres outils, car l'époque des fenaisons approchait. Partout régnaient la joie du travail et l'affairement. Autant que possible, Ante et Maléna restaient dans la forêt car ils préféraient garder leur indépendance. Mais quand ils descendaient pour demander de la nourriture aux gens, ils prenaient toujours soin d'apporter quelque chose à offrir, des moufles que Maléna avait tricotées, des fouets en rotin pour battre les œufs et des cuillères sculptées. Malgré tout, cela leur était dur de quémander sur le seuil des maisons. Ici, en altitude, ils étaient plus à l'aise. Les vaches erraient librement dans la forêt et retournaient le soir à l'étable près des cabanes de berger. Ante et Maléna aussi atteignaient parfois vers le soir un de ces groupes de cabanes et sinon, ils dormaient à merveille en plein air. A ces occasions, ils se cueillaient leur souper en un endroit plein de myrtilles et dormaient dans les hautes herbes parfumées, malgré le soleil qui brillait presque toute la nuit, comme c'est le cas dans le nord de l'Europe en été.

Ante s'était fabriqué un long cor des Alpes en écorce de bouleau et dès qu'il se réveillait le matin, il commençait à en jouer. Souvent Maléna se bouchait les oreilles, car le son qu'il réussissait à produire était affreusement discordant. Mais, sans se décourager, Ante continuait à s'exercer avec persévérance.

Un soir, Ante et Maléna se trouvaient dans une grande forêt. C'était samedi et ils se réjouissaient de passer tranquillement la journée du dimanche dans une jolie clairière qu'ils venaient de découvrir. Tout près d'eux, un ruisseau jasait. Des truites scintillantes jouaient dans l'eau limpide. Au milieu de la clairière se dressait un gros rocher, un vieux bloc égaré là depuis des milliers d'années.

— Regarde, on dirait une chaire, dit Ante et, sans tarder, il se mit à l'escalader.

C'était plus difficile qu'il n'avait pensé, car le rocher était escarpé et assez élevé. Mais bientôt il se retrouva tout en haut et eut envie de faire un sermon. Depuis longtemps Ante rêvait de devenir un jour prédicateur, mais sachant que c'était impossible à réaliser, parce qu'il était orphelin et pauvre, il n'en parlait jamais à personne. Toutefois, ici, seul avec Maléna, il n'essayait pas de s'en cacher.

Celle-ci, au pied du rocher, se mit à sonner la cloche: «Ding! Dong!, Ding ! Dong ! », en frappant une pierre contre le rocher. C'était tout à fait ça, à son avis.

Puis Ante récita un psaume qu'il savait par cœur. C'était un psaume que sa mère avait beaucoup aimé, le psaume du Berger.

«L'Etemel est mon Berger,
Je ne manquerai de rien,
Il me fait reposer dans de verts pâturages,
Il me mène à des eaux paisibles...»

Il se tenait debout, la tête levée, et le soleil couchant qui envoyait sa lumière rouge entre les arbres éclairait son visage mince et ses cheveux raides.

Au moment où il voulut commencer à prêcher, ils entendirent un grand fracas de branches cassées et de feuilles froissées. On percevait distincte

ment le souffle haletant d'une bête pourchassée qui se rapprochait de la clairière, ainsi que le bruit d'une course pesante qui faisait trembler le sol. On vit paraître alors quelque chose de blanc. C'était une génisse qui arrivait au galop et qui, en proie à une angoisse mortelle, se frayait un chemin à travers les broussailles. Un ours la poursuivait, une grande masse de fourrure brune où brillaient deux méchants petits yeux noirs. Ante saisit son cor, l'emboucha et souffla le plus fort qu'il put, tout près des oreilles de l'ours qui passait devant le rocher et qui était sur le point de saisir la pauvre génisse avec ses griffes.

L'ours chancela et recula, surpris par les sons discordants qui venaient frapper son ouïe sensible. Il lui semblait qu'on lui avait assené un coup sur la tête. Pendant un instant, il se dressa sur ses pattes de derrière, et se gratta l'oreille. Puis soudain, il aperçut le garçon qui était à l'origine de ce bruit si désagréable. Il fixa Ante longuement, tandis que la génisse, la queue en l'air, s'enfuyait dans la forêt.

L'ours menaçait Ante avec de furieux coups de pattes. Mais c'était surtout Maléna qui se trouvait dans une position extrêmement inconfortable, debout au pied du rocher.

— Monte par-derrière ! lui hurla Ante entre deux coups de cor destinés à tenir l'ours en respect.

Maléna courut vers l'arrière du rocher comme si elle avait le diable à ses trousses. Elle jeta ses chaussures dans l'herbe et planta ses orteils et ses doigts dans les fentes de la pierre. Elle était violette de peur et perdit soudain l'équilibre, mais Ante fit un bond en arrière, se baissa, saisit sa sœur par la main et la hissa sur le rocher.

Une fois là-haut, Maléna retrouva tout à coup ses forces et son courage, même de l'impertinence.

— Arrête un peu ce bruit épouvantable, dit-elle à Ante. Laisse-moi essayer.

Elle se coucha en avant, la tête par-dessus le bord du rocher et cria le plus fort qu'elle put vers l'ours, en le regardant avec insistance. L'ours, abasourdi, recula de quelques pas et la regarda de ses yeux tristes et stupides. Vu ainsi, d'en haut, il n'avait pas du tout l'air si effrayant, trouvait Maléna.

— Vieux bonhomme, Patte d'ours, dit Maléna, maintenant plus doucement, les yeux toujours fixés sur la bête, comme elle avait l'habitude de le faire avec les chiens malveillants qu'elle voulait amadouer. Gourmand, Gueule à miel ! (*Sa voix se faisait vraiment caressante.*) Ne sois pas en colère contre nous, nous sommes des enfants, nous n'avons rien pour nous défendre.

Avec sa patte de devant, l'ours se gratta à nouveau l'oreille, ses yeux se firent moins méchants. La voix douce de cette enfant d'homme et son regard courageux faisaient fondre toute sa hargne. Il se mit à hésiter : allait-il poursuivre ses efforts pour attraper ce garçon et se dédommager ainsi de la génisse tendre et dodue qu'il avait laissée échapper, ou allait-il renoncer et laisser ces pauvres petits d'homme en paix ?

Songeur, l'ours redescendit sur ses quatre pattes, mais tout à coup il se dressa à nouveau, plein de colère et d'amertume : les détestables cris de ce long cor venaient encore assaillir ses oreilles. Il était absolument furieux. L'auteur de ce vacarme épouvantable n'aurait pas la vie sauve, non, certainement pas.

— Oh ! Ante, voilà que tu gâches tout ! gémit Maléna, sur le point d'éclater en sanglots. Maintenant, il est hors de lui. Et de plus, tu lui fais mal aux oreilles. Ne peux-tu pas rester tranquille un instant ?

Rester tranquille ! Pensez donc ! A tout instant le monstre pourrait s'accrocher aux fentes du rocher et s'y hisser d'un bond pour les tuer tous deux d'un seul coup de patte ! Ante saisit son cor une fois de plus.

— Je te dis d'arrêter ! chuchota Maléna d'une voix rauque.

Ses yeux scintillaient. Elle sauta sur ses pieds, arracha le cor des mains de son frère, puis se rejeta en avant, vers l'ours. Ses cheveux blonds qui brillaient au soleil encadraient de leurs boucles son visage en feu, ses yeux ressemblaient à des étoiles.

— Cher brave ours, Gourmand, Grand-Père, ne te fâche pas, mais pars d'ici. Tu as toute la forêt pour t'y promener. L'été tu peux manger toutes les baies que tu veux et l'hiver tu as une tanière où tu dors.

L'ours se mit à réfléchir. Il retomba sur trois pattes, en balançant en l'air une de ses pattes comme pour calmer sa colère, ou pour rassembler

ses forces en vue d'une nouvelle attaque.

Ante était stupéfait du don remarquable qu'avait sa sœur pour calmer les animaux.

— Chante pour lui, Maléna, chuchota-t-il.

Il comprenait que si des paroles ordinaires faisaient déjà une telle impression sur l'ours, le chant devait avoir un effet encore plus grand.

— Chante donc, répéta-t-il. Nous devons essayer de partir d'ici avant la nuit !

Maléna était épuisée, mais voyant que ses discours n'avaient pas encore complètement convaincu l'ours, elle se décida à chanter :

«Tu es ma rose et mon lis»,
chantait-elle, d'abord d'une voix mal assurée.

Ante en eut les larmes aux yeux.

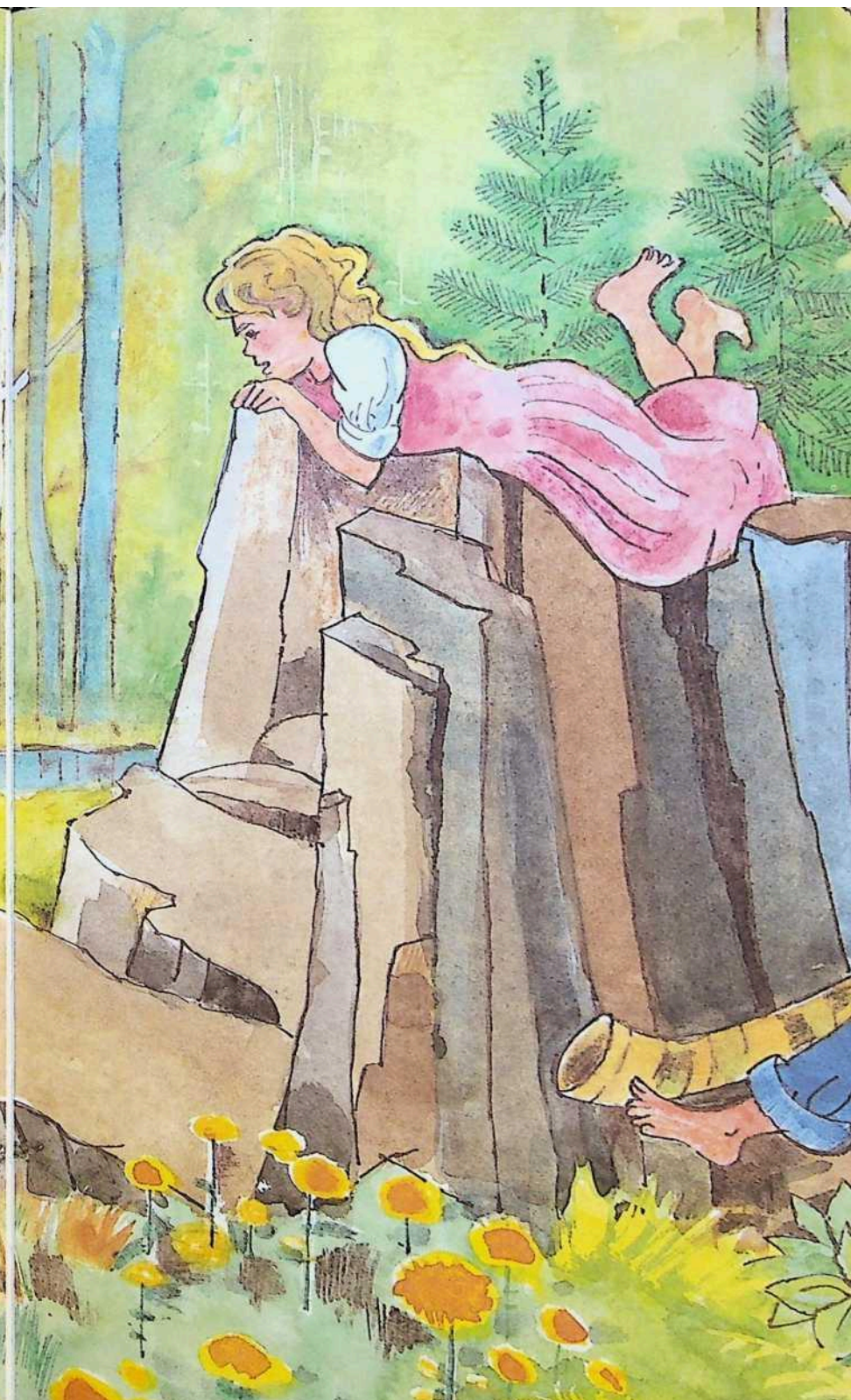
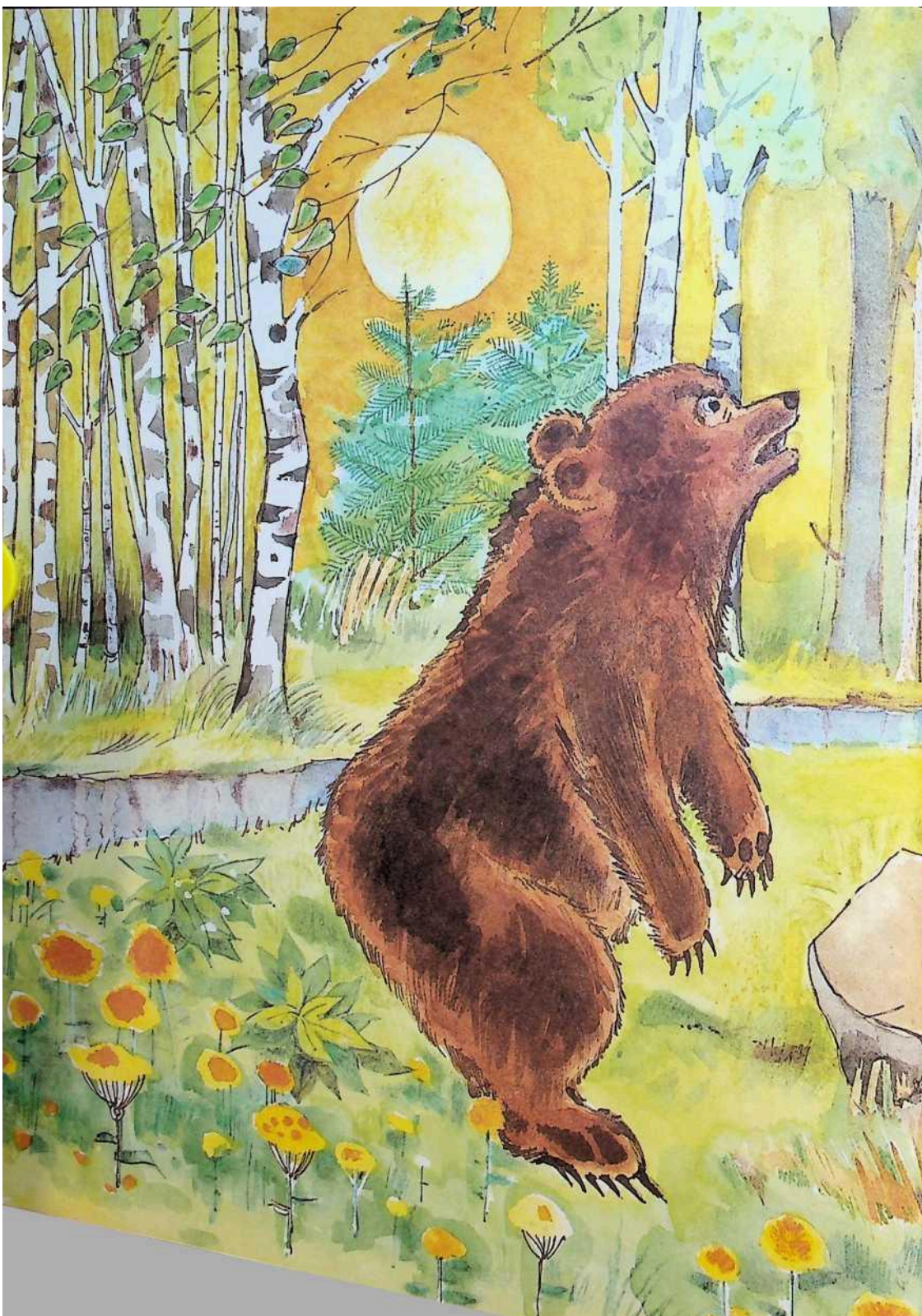
«Personne ne nous séparera»,
chanta Maléna avec plus de courage, voyant que l'ours se remettait à quatre pattes, et levait la tête vers elle.

«Personne sinon le trépas. »
termina Maléna d'une voix mélancolique.

L'ours ne pouvait détourner les yeux du reflet doré que le soleil couchant mettait dans les cheveux de la fillette. Patte d'ours, Lécheur de miel, Grand-Père se secoua. Il se sentait tout drôle. Après un instant de réflexion, il pencha la tête et s'en alla, en se dandinant, dans la forêt, dédaignant la trace de la génisse enfuie et sans un regard pour les enfants juchés sur le rocher.

— Tu vois, il s'en va le pauvre ! dit Maléna. Il a honte d'être une bête sauvage, parce que nous sommes des hommes.

Elle suivit des yeux avec compassion le gros animal qui, dès qu'il se crut hors de portée de leurs regards, se mit à courir de plus en plus vite, en faisant craquer les broussailles.



Ante respira d'aise et descendit.

— Viens, Maléna, allons chercher des myrtilles, j'ai une faim de loup !

Mais Maléna était trop épuisée et Ante s'éloigna pour lui cueillir un souper bien mérité. Penché dans les buissons, il perçut tout à coup le son d'un cor qui résonnait longuement, à peu de distance.

— Maléna, écoute! cria-t-il.

— Voilà quelqu'un qui sait en jouer, répliqua-t-elle en se levant d'un bond. Prends ton cor, Ante, et réponds. C'est sûrement la laitière d'un alpage qui souffle. Ils cherchent la génisse, bien sûr. Allez, n'attends pas.

— Je n'ose pas, c'est si laid ce que je joue.

— Faut-il donc que ces gens continuent de s'inquiéter au sujet de leur vache et qu'ils la perdent peut-être, parce qu'elle est égarée dans le marais? Tout cela parce que tu as peur de jouer? Si tu n'avais pas eu ce cor, la vache serait morte depuis longtemps.

Ante emboucha le cor et en tira des sons si stridents que Maléna, la figure toute plissée, se boucha les oreilles des deux mains. Mais lorsqu'il s'arrêta, l'autre cor répondit, beaucoup plus proche cette fois. Enfin ils entendirent aussi des voix humaines et Maléna perdit de son assurance. Lorsqu'elle vit paraître un foulard à carreaux rouges et une jupe bleue dans les broussailles, elle se cacha derrière Ante. Une voix aimable demanda:

— Comment êtes-vous arrivés ici, les enfants?

— Oui, comment êtes-vous venus ici? répéta une voix de petite fille.

Maléna se redressa et Ante expliqua qu'ils cherchaient des myrtilles. Sara, la laitière qui savait si bien jouer du cor, avait l'air très gentille. La première chose qu'elle fit, fut d'ouvrir son sac de montagne et de distribuer des tartines de bon pain noir au fromage de chèvre. Elle raconta qu'elle était la laitière du prost¹. Le bétail se trouvait dans une métairie toute proche et ce soir, une génisse n'était pas rentrée. C'est pourquoi elles s'étaient mises, avec la fille du prost, à la recherche de la pauvre *Etoile d'or*. Peut-être un ours l'avait-il attaquée ! On disait qu'un jeune ours errait dans la forêt et personne ne savait s'il se contentait encore de baies où s'il avait déjà pris goût au sang.

— C'était ma génisse, dit Eisa toute triste. Je l'étrillais tous les soirs et elle me léchait les mains et me suivait.

— L'ours ne l'a pas attrapée, dit Ante, mais il lui a fait bien peur. Je pense qu'elle s'est réfugiée au marais, non loin d'ici. Nous l'y trouverons sûrement.

Une longue sonnerie de cor, encore plus belle que celle de Sara, retentit dans la forêt.

— Ah ! s'écria Sara heureuse, voilà Pelle. C'est pour nous dire qu'il a retrouvé *Etoile d'or* !

Elle était toute rouge et rayonnait de joie.

— Tu sais, dit doucement Eisa à Maléna, quoi que Pelle fasse, Sara est toujours très contente. Elle pense que personne n'est aussi fort que lui.

A cet instant ils entendirent des meuglements de vache, sauvages et angoissés. Us coururent tous ensemble vers le marais, et découvrirent *Etoile d'or*, trempée et grise de vase. Pelle, le valet, était arrivé juste à temps pour la tirer hors de l'eau, avant qu'elle ne s'y enfonce entièrement. Sara caressa la bête et lui parla, puis elle remercia Pelle

¹ Pasteur de l'Eglise luthérienne en Suède, chargé de visiter et de surveiller les églises d'un district.

chaleureusement. Soulagée, la petite troupe se mit en route pour la métairie. Eisa donnait la main à Maléna et Ante marchait à côté d'elles. C'était déjà le soir, mais il faisait encore jour. Un silence impressionnant régnait dans la campagne. Tous les oiseaux, sauf le coucou, s'étaient endormis. Le petit lac de la forêt, qui luisait non loin de la cabane, était, lui aussi, sans une ride, comme s'il dormait, recouvert d'une brume légère. Des enfants sortirent de la métairie et quelqu'un cria :

— Hourra, vous avez trouvé *Etoile d'or* ?

La génisse courut tout droit vers l'étable, suivie de Sara, tandis que la voix criait de nouveau :

— Le souper et le café sont servis !

Il y avait là cinq enfants, rien que des filles, avec lesquelles Ante et Maléna furent bientôt installés autour de la table. Il ne leur fallut pas longtemps pour faire bonne connaissance.

Le lendemain matin, à leur réveil, les cinq fillettes eurent la déception de trouver la grande salle de séjour vide, et, pire encore, l'étable aussi. Tout le monde était parti à la forêt, les vaches, les chèvres et les gens, tous, sauf elles, et cela, le dernier jour de leurs vacances !

Pelle leur avait pourtant promis qu'elles pourraient l'accompagner à la forêt. Ils devaient traverser la rivière en canot, visiter une autre métairie, voir un grand taureau noir, pêcher des truites dans le ruisseau, et visiter une caverne où avaient logé autrefois des brigands. Et Pelle allait montrer à ce garçon, Ante, comment jouer du cor. Et ils auraient ramassé des petits fruits...

Les quatre filles étaient de fort mauvaise humeur en dépit du joyeux soleil de midi, et la maison résonnait de disputes et de grognements. Angéla déclara à Dorothée que le soleil brillait beaucoup trop fort. Eisa se plaignit de ce qu'il n'y avait plus la moindre étincelle dans la cheminée. Dorothée trouvait que Claire sifflait comme un serpent quand on l'approchait, et Sylvia, la plus jeune, une vraie petite citadine, la cousine des quatre autres, pleurait sur son lit; tout était énervant et elle avait l'ennui de sa mère.

Tout à coup, la porte d'entrée s'ouvrit, et l'on vit apparaître Ante et Maléna, bien lavés et coiffés, joyeux et souriants. Maléna, les mains pleines de muguet et d'anémones des bois, et Ante portant six petits paniers d'écorce de bouleau qu'il avait fabriqués lui-même et remplis de baies dorées des marais.

— Vous êtes donc réveillés? demanda Claire d'un ton peu amène. Nous pensions que vous dormiez encore, vous aussi. Pelle ne nous a pas réveillées.

— Il l'a bien fait pour nous, dit Ante en riant, ce matin de bonne heure, avant de partir avec le bétail.

— Et pourquoi ne nous a-t-il pas réveillées, nous? demanda Dorothée d'une voix larmoyante. C'est le dernier jour que nous passons ici.

— Il a fait ce qu'il a pu, assura Ante, il a appelé et crié par la porte et il a sonné du cor tout près de vos lits. Les vaches meuglaient et faisaient un vacarme incroyable en sortant de l'étable. Nous pensions donc que vous étiez bien réveillées.

Tout en prenant la défense de Pelle, Ante posa les délicieuses baies des marais sur la table, près de la fenêtre, un petit tas pour chacun, sur de

grandes feuilles vertes.

— Oui, mais ce bruit ne me réveille pas, au contraire, il m’endort, dit Claire en reniflant.

— Vous vous êtes donc bien amusés? demanda Eisa, avec un brin de reproche dans la voix.

— Oui, je ne sais pas, nous avons aidé à l’étable, trait toutes les chèvres, porté le fumier dehors et étrillé les vaches avant qu’on les sorte, dit Ante.

— Et ensuite, vous êtes allés à la forêt? demanda Angéla en peignant ses boucles blondes.

— Oui, et à l’église également, répondit Maléna, puis elle se mordit les lèvres, car peut-être n’aurait-elle pas dû dire cela.

— A l’église? Il n’y a pas d’église ici! crièrent les enfants.

— Tais-toi, Maléna, s’écria Ante en devenant tout rouge.

Maléna s’assit sur le seuil et garda le silence, bien décidée à ne pas trahir son frère.

— A quelle église? demanda Eisa, en se dirigeant vers Maléna, une tartine à la main.

— Rien, j’ai dit ça comme ça.

— Ecoute, avez-vous joué à l’église? demanda alors Dorothée.

— Quelle espèce d’église est-ce là? demanda Claire à son tour.

— Maléna, ma chère Maléna, dis-le, rien qu’à moi : dans quelle église avez-vous été? chuchota Sylvia, en se serrant contre Maléna comme un petit chat.

Maléna, inquiète, se retourna vers Ante attablé qui savourait tranquillement sa portion de baies avec Eisa, Claire, Dorothée et Angéla. On les appelait les «brigands», bien qu’elles fussent des filles, sans doute parce qu’elles raffolaient de jeux turbulents.

— Tu n’as qu’à le dire, si tu veux, dit tout à coup Ante gentiment.

— Rien qu’à moi, chuchota encore Sylvia.

Elle ressemblait à une poupée, très mignonne, mais un peu gâtée.

C’était la cousine des «brigands».

— Qui était le pasteur? cria Claire.

— Ante.

— Savez-vous ! s’écria Dorothée, quand nous aurons tous fini, nous ferons comme vous. Ante prêchera pour nous !

Ante rougit.

— Et je te promets que nous chanterons très bien, toutes ensemble, promit Eisa d’une voix si décidée qu’Ante ne s’y opposa plus.

Ante se tenait de nouveau dans «la chaire» de la clairière. Les «fidèles» étaient arrivés de tous côtés, les enfants ayant fait des détours entre les arbres.

— Commençons par un cantique, Dorothée, dit Eisa.

Dorothée entonna d’une voix forte et claire, à laquelle les autres se joignirent tout de suite. On voyait que ces enfants avaient l’habitude de chanter. Maléna constata qu’ils savaient les mêmes cantiques. Ante et Maléna commençaient à oublier qu’ils n’étaient pas vraiment de la famille. Ils chantèrent avec les autres enfants comme ils l’avaient fait autrefois chez eux, avec leur mère.

Après le chant, toutes levèrent les yeux vers Ante. Il se tenait là-haut sur le rocher, comme il s’y était tenu plus tôt dans la journée, devant Maléna. Cette fois-là, il n’avait pas eu de peine à trouver ses mots. Il avait

parlé de leur délivrance de l'ours, et de tous les dangers qu'ils avaient surmontés pendant l'hiver. Maléna avait trouvé cela si beau qu'elle s'était vue obligée de se moucher à chaque instant.

Mais maintenant, il regarda autour de lui, tout gêné. Maléna eut honte. L'auditoire attendait.

— Dépêche-toi un peu, murmura-t-elle à l'adresse de son frère... Tu peux bien penser à quelque chose.

Ante déplaçait son poids d'un pied sur l'autre; il fermait à moitié les yeux à cause du soleil; les fillettes, les mains jointes, attendaient assises en demi-cercle devant lui.

Angoissé, Ante ouvrit tout grands ses yeux, et aperçut soudain une araignée dans sa toile scintillante. Son visage prit une expression grave. Il se mit à parler de l'araignée comme du symbole du mal dans le monde. Il avait trouvé son sujet et il parla du mal, des tristesses, de la paresse et de l'ivrognerie qu'ils avaient parfois rencontrés parmi les hommes durant leur long voyage, et les mit en contraste avec toute la bonté et la gentillesse dont ils avaient également fait l'expérience. A la fin, il pria:

— Seigneur, Toi qui est notre Berger, bénis nos petites sœurs, et fais qu'elles deviennent sages. Bénis aussi Eric et Lisa, et les gens chez qui ils habitent. Fais qu'Eric devienne un homme qui ne boive pas, qui ne jure pas et qui ne se batte pas. Et s'il te plaît, bénis Magnus qui croit souvent tout savoir mieux que les autres. Donne-lui un cœur obéissant. Et l'homme aux lunettes, veuille l'aider en lui faisant perdre le goût de ses bouteilles d'eau-de-vie, car l'alcool n'apporte que le malheur et la tristesse. S'il te plaît, aide tous les hommes, et qu'il n'y ait plus d'années de famine !

Lorsque Ante leva la tête, le soleil l'éblouit. H lui sembla qu'il y avait plus de monde qu'auparavant, mais aveuglé par cette forte lumière, il ne voyait pas très bien.

— Maintenant chantons ensemble.

«Dieu Tout-Puissant
Quand mon cœur considère
Tout l'univers créé par Ton pouvoir. »

Et comme on chanta ! Ils chantaient comme s'ils étaient au Ciel, pensait Ante. Il entendait toutes sortes de voix, des voix d'hommes et de femmes...

Et tout à coup, comme le soleil passait derrière la cime d'un arbre, il vit le prost qui se tenait là, le même prost, important et distingué, qui était venu dans leur petit hameau l'an dernier pour inaugurer la nouvelle chapelle. Pris de panique, Ante sauta au bas du rocher et s'enfuit dans la forêt.

Maléna aurait bien voulu lui courir après, car tout à coup elle se sentait étrangement seule. Deux dames étaient arrivées. Elles portaient des chapeaux à rubans et des gants. Mais Maléna ne pouvait s'échapper, car la petite Sylvia s'était assise sur ses genoux. Lorsque celle-ci vit les dames, elle se redressa subitement et s'écria:

— Maman, viens ici. J'ai une nouvelle amie, c'est la plus gentille que j'ai jamais eue !

Maintenant que le pasteur s'était sauvé dans la forêt, l'auditoire se dispersa.

Eisa, la fille aînée du prost, était désolée que sa mère arrive si tôt, car elle et ses sœurs avaient eu de si beaux projets pour fêter l'arrivée de leurs parents. Elle les salua donc rapidement et courut au chalet pour ranger la grande pièce qu'elles avaient laissée dans un désordre indescriptible. Les

autres enfants coururent derrière elle, et toutes ensemble elles firent les lits, balayèrent le sol et le parsemèrent de rameaux de sapin. Elles mirent du bois sur le feu et firent du café, pour qu'à l'arrivée de leurs parents, tout soit vraiment accueillant.

Pelle rentra avec un seau de truites. Eisa les nettoya pour les faire griller dans la cheminée. Angéla lava les pommes de terre et Claire mit la table qu'elle décora de fleurs des bois et de verdure.

Dorothée seconda Sara à la laiterie et apporta des écuelles de lait caillé et des tommes de chèvre, puis elle coupa le pain et en disposa les tranches dans une corbeille. Elle mit le bol de beurre doré au milieu de la table, et apporta aussi du fromage vieux, si sec d'après Eisa qu'il y avait de quoi s'étouffer. Maléna, que Sylvia ne lâchait pas d'une semelle, aidait de son mieux.

Au loin dans la forêt, on entendait le son du cor. C'était Pelle qui cherchait Ante pour lui apprendre à en sonner.

CHAPITRE XIV

Ante et Maléna trouvent aussi un foyer

Le prost se promenait seul dans la forêt. Arrivé près d'une source à laquelle il voulait se désaltérer, il découvrit le «pasteur» enfui, couché à plat ventre sur la mousse, la tête dans les bras. Alerté par le bruit des pas, Ante leva ses yeux remplis de larmes et aperçut le prost à côté de lui.

— Qu'y a-t-il, mon garçon, demanda celui-ci gentiment.

— Rien, répondit Ante dans un sanglot.

— Un garçon aussi courageux qu'Ante de Varstopp ne se couche pas dans la forêt pour pleurer sans raison, dit le prost en s'asseyant à côté d'Ante sur la mousse.

— Eh oui, tu t'étonnes de ce que je sache ton nom. Mais, vois-tu, je te connais mieux que tu ne le penses. Je viens de rentrer d'une tournée dans le Grand Nord et j'ai aussi été près du Grand Fjell. Sais-tu que là-bas on raconte beaucoup de choses sur ton compte ? On parle de ton voyage vers le sud et du courage dont tu as fait preuve en prenant tous tes frères et sœurs avec toi, et même une chèvre... Sur le chemin du retour j'ai recueilli encore d'autres informations, car j'ai rendu visite au garde forestier où habitent maintenant tes petites sœurs, et chez les Nilson où sont Lisa et Eric. Je voulais savoir ce qu'il était advenu de votre petite troupe et j'ai donc plus ou moins suivi votre trace. Tu comprends ma surprise lorsque je vous ai trouvés, toi et ta sœur, près de mon propre chalet et avec mes propres enfants. Et pour comble, toi en train de faire un superbe sermon !

»Tu vois, mon ami, que je suis bien renseigné sur ton compte.

J'aimerais également savoir pourquoi, en ce moment, tu as un aussi gros chagrin, car il doit être important. Un garçon comme toi ne s'en fait pas pour des bagatelles. »

Ante s'était essuyé les yeux. Il avait écouté le récit du prost avec un profond étonnement. Dire que cet ecclésiastique avait cherché leur trace pendant son voyage de retour ! C'était... oui, c'était comme si Dieu l'avait envoyé. Et tout à coup, Ante ressentit une grande confiance envers cet homme qui attendait à côté de lui avec tant de patience et de gentillesse.

— Je pleurais parce que jamais de ma vie je ne pourrai devenir ce que je désire le plus au monde, dit Ante.

Puis, simplement et avec clarté, il parla de l'inquiétude qu'il avait eue au sujet de ses cadets, jusqu'à ce qu'il ait pu laisser chacun d'eux dans un foyer que sa mère aurait approuvé pour eux. Il parla de sa mère, de la mort de celle-ci, et raconta comment elle lui avait appris à se confier dans le Seigneur. Puis il ajouta que son vœu le plus cher, mais irréalisable, était de devenir médecin missionnaire et de parler du Seigneur. L'homme mûr avait écouté en silence, et maintenant qu'Ante avait terminé, il continuait à regarder devant lui sans parler. Enfin il se leva.

— Ce ne sont pas les hommes qui nous ont fait nous rencontrer, mon garçon. C'est Dieu qui l'a voulu. Et je pense qu'il est juste de suivre le chemin qu'il nous trace au travers de ces événements.

Ante leva la tête, étonné et comme aveuglé par une éclatante lumière.

— Désormais tu pourras grandir dans ma maison. Tu pourras suivre l'école en ville et plus tard faire des études pour réaliser ton rêve. Je suis

convaincu que Dieu bénira ce projet si nous faisons ainsi. Dès maintenant tu seras donc mon fils, Ante.

Le garçon croyait rêver. Il lui semblait qu'à l'instant même des anges allaient surgir de la brume légère qui recouvrait l'étang de la forêt. Heureux et en silence, comme s'ils avaient vécu ensemble quelque chose de merveilleux, le prost et Ante traversèrent la forêt pour regagner le chalet.

Mais tout à coup Ante dit:

— Et Maléna, que deviendra Maléna?

— J'y réfléchissais justement, répondit le prost. Sais-tu que l'autre dame qui est venue ici avec ma femme est la mère de la petite Sylvia. Depuis que sa sœur aînée est morte, il y a deux ans, Sylvia est enfant unique et elle est assez gâtée. Peut-être Maléna serait-elle une bonne grande sœur pour Sylvia. Qu'en penses-tu?

Ante n'eut pas le temps d'y réfléchir, car à cet instant, ils furent entourés par une troupe sauvage de «brigands». Le prost se dégagea en riant de la troupe turbulente et hurlante; Ante, lui, ne se défendit guère: il était trop absorbé par d'autres choses. Les brigands l'entraînèrent en triomphe vers un arbre auquel ils voulaient l'attacher, mais ils n'en eurent pas le temps. Un horrible monstre sortit tout à coup d'entre les arbres, semant la panique parmi les brigands. Les enfants s'enfuirent à toutes jambes, Maléna la première. Elle avait complètement perdu la tête. Toute l'angoisse qu'elle avait vécue le jour précédent à cause de l'ours l'étreignit à nouveau. Elle n'entendait et ne voyait plus rien, et ne remarqua pas non plus que les hurlements de frayeur se changeaient en acclamations de joie et que les autres lui criaient de revenir, car il s'agissait en fait d'une bonne farce de Pelle.

Toute la bande entourait le valet comme un héros. Il s'était enveloppé de la peau d'un ours qu'il avait tué au début de l'été, dans l'intention d'effrayer les «brigands». Il n'avait que trop bien réussi. Puis, pour les consoler, il fit une partie de cache-cache avec eux.

Maléna, de son côté, était rentrée en courant au chalet. Encore pâle de frayeur, elle s'arrêta à la porte de la salle de séjour où elle aperçut le prost qui s'entretenait gravement avec sa femme et sa sœur. Mais lorsqu'elle vit Ante avec eux, elle se rassura. Ante avait en effet immédiatement reconnu Pelle et il avait profité de la confusion générale pour regagner la maison par le plus court chemin, car en ce moment, il n'avait guère envie de s'amuser.

Le prost se leva et sortit. L'une des dames, celle qui avait le visage si triste, appela Maléna vers elle. Elle l'entoura de son bras et lui demanda:

— Aimes-tu un peu Sylvia, Maléna?

Maléna fut si intimidée qu'elle ne put répondre.

— La mère de Sylvia voudrait savoir si tu trouves sa petite fille gentille, dit maintenant l'autre dame.

Celle-ci avait l'air si gai que Maléna dut rire et se sentit un peu moins timide.

— Oui, je la trouve très gentille, dit-elle doucement.

— Ne voudrais-tu pas devenir sa petite sœur? demanda la mère de Sylvia.

Elle le dit presque en suppliant. Elle attira Maléna sur ses genoux, où celle-ci se tint raide comme un cierge et immobile.

Alors la femme du prost prit les mains de Maléna dans les siennes et lui raconta que la mère de Sylvia avait décidé de l'adopter en tant que fille aînée, si du moins celle-ci le voulait. Elle habiterait dans la grande capitale, à Stockholm.

— Et Ante aussi? demanda Maléna, avec de grands yeux effrayés.

— Ante viendra chez nous. Le prost et lui en ont déjà convenu. Nous prendrons bien soin de lui. Et toi, tu seras au moins aussi heureuse chez les parents de Sylvia. Comprends-tu?

— Tu auras la maison de poupées d'Eva, dit la mère de Sylvia.

— Et une étable avec des vaches? demanda Maléna, incrédule.

La dame s'étonna.

— Des vaches, non, mais nous avons des chevaux à l'écurie, pour tirer notre voiture.

— Avez-vous peut-être aussi une chèvre? s'informa Maléna.

— Une chèvre ? Non, personne n'a de chèvre en ville, répondit la dame un peu pâle et effrayée.

— Mais Ante a raconté une fois que le roi avait mille chèvres aux cornes dorées, et il habite tout de même en ville? dit Maléna.

— Le roi n'a pas de chèvres. Mais au fond, Elisabeth, poursuivit-elle, je ne sais pas pourquoi nous n'aurions pas une chèvre. Le cocher pourrait s'en occuper, il ferait n'importe quoi pour plaire à Sylvia.

— Si nous avons une chèvre, je viendrai très volontiers, dit Maléna. Mais il vaudrait mieux que Sylvia et moi nous en occupions nous-mêmes.

— Tu as raison, fit la femme du prost. Cela fera du bien à Sylvia de s'occuper d'un animal. Mais écoute donc, fillette, à propos des chèvres, ajouta-t-elle en s'adressant de nouveau à Maléna, la vôtre ne s'appelait-elle pas Barbe d'or?

— Comment le savez-vous? demanda Maléna, étonnée.

On lui raconta alors tout ce qu'Ante avait déjà appris du prost, leur propre histoire. Leur voyage depuis les fjells gelés du nord vers les régions du sud où la vie était un peu plus facile.

Le garde forestier était venu peu de temps auparavant, et il avait beaucoup parlé de «ses petites filles».

— Mais ce sont Gréta et Kaïsa ! s'écria Maléna, ravie. Que sont-elles devenues chez ces gentilles personnes qui les ont adoptées? demanda-t-elle, pleine d'ardeur.

— En tout cas les petites filles semblent être les plus gaies, les plus charmantes et les plus jolies à voir du monde entier. Et figure-toi, elles ont reçu chacune une chèvre. Et sais-tu comment elles s'appellent? L'une... oui, tu l'as deviné, Barbe d'or! Et l'autre...

Mais Maléna ne la laissa pas terminer.

— Oh ! Ante, entends-tu, cette chèvre s'appelle Barbe d'or, d'après notre Barbe d'or.

Elle était si heureuse qu'elle ne tenait pas en place.

— Et l'autre, comment s'appelle-t-elle? ajouta-t-elle.

— Blanc-menton.

— Ah ! alors elle a deux taches blanches sous le museau au lieu d'une barbiche. Ce sont de bonnes laitières, celles-là, affirma Maléna avec l'expression d'une fermière expérimentée.

— Oui, et sais-tu? poursuivit la femme du prost, ces deux fillettes ont aussi deux poupees, et sais-tu comment elles s'appellent? Lisa et Maléna !

Alors Maléna ne put plus retenir les larmes qui brûlaient ses paupières. C'étaient des larmes de tendresse et de bonheur, bien sûr.

— Et sais-tu, pendant son voyage de retour, le prost s'est aussi arrêté à la grande ferme où se trouve Lisa et Eric. Lisa y est la fille de la maison. Elle a reçu un métier à tisser à elle, peint en vert, et lorsque le prost est arrivé, elle était en train de tisser, tandis que les deux petits garçons...

— Oh ! oh ! je sais, c'étaient Eric et Kalle, interrompit encore Maléna, en faisant un bond tant elle était excitée.

— Oui, ils entraient avec des brassées de bois et les jetèrent sur le feu qui flambait gaiement dans la grande cheminée. Et Lisa a parlé des chèvres dont elle s'occupe et a raconté pourquoi la plus belle s'appelait Barbe d'or. Eric et Kalle ont chacun un poulain et ceux-ci s'appellent Ante et Magnus.

— As-tu jamais entendu chose pareille, Ante? demanda Maléna à son frère qui, assis à la table, écoutait, rayonnant de bonheur.

— Mais, demanda Maléna, avec un regard soucieux, Eric était sûrement très mal coiffé et pas très propre?

— Pas du tout; les deux garçons étaient très propres et soignés.

— Heureusement, soupira Maléna, soulagée.

— Puis mon mari a fait halte de l'autre côté de la rivière dans une belle ferme, entourée d'un grand jardin. Il y a vu un petit garçon plein d'ardeur pour arracher les mauvaises herbes.

— C'est Magnus, cria Ante. J'aimerais tant aller le voir. Le prost a-t-il vu aussi Barbe d'or, la vraie Barbe d'or que j'ai dû vendre?

— Certainement, il l'a vue et on lui a dit que Magnus devenait chaque jour plus sage et plus complaisant.

— Mais maintenant nous arrivons à l'histoire de quelqu'un dont tu ne te souviens probablement plus guère, parce que vous avez vécu tant de choses entre-temps. Te souviens-tu de quelqu'un qui réparait les chaus sures?

— Ah ! Ante ! L'homme aux lunettes ! s'écria Maléna en éclatant d'un rire joyeux. Il habite une petite maison grise. Quel brave homme !

— Tu es un trésor, dit la mère de Sylvia en tendant la main vers Maléna.

L'expression changeante de sa figure si vivante la fit presque rire.

— Habite-t-il encore dans cette petite cabane au pied de la montagne, l'homme aux... Ante, quel était donc son vrai nom? demanda Maléna.

— Il s'appelle Pelle-le-bottier.

— Eh bien, sais-tu, continua la femme du prost, un soir, ce Pelle-le-bottier eut la visite de sept enfants qui avaient grand faim.

— Une faim terrible ! soupira Maléna, mais au même moment elle jeta un regard honteux vers Ante, car il ne lui permettait jamais de dire de telles choses.

— Ces enfants étaient aussi très fatigués, continua la femme du prost.

— Seules nos jambes étaient fatiguées, pas nous, dit Maléna en jetant un coup d'œil vers Ante qui la regardait avec sévérité.

— Ils avaient une chèvre avec eux, dit encore la dame.

— Barbe d'or, bien sûr, acquiesça Maléna.

— Eh bien ! ce Pelle-le-bottier a un joli petit cactus sur le rebord de sa fenêtre et celle-ci est toute propre, et même le plancher est récuré et le mur de Pâtre est chaulé. Et sais-tu ce qui est le plus beau de tout? Il a cassé ses bouteilles d'eau-de-vie et ne boit plus que du lait de chèvre, car il a une magnifique chèvre laitière que le garde forestier lui a achetée.

— Et elle s'appelle Barbe d'or, bien sûr, s'écria Maléna, tellement elle était ravie. Il voulait acheter notre Barbe d'or, car il pensait que s'il avait toujours du lait pour la bouillie et le café, il n'aurait plus envie de boire. Et oh... tu vois, tout s'est merveilleusement arrangé. Oh Ante, comme tu as eu raison d'emmener Barbe d'or ! Parfois tu le regrettais, n'est-ce pas? Mais maintenant tu vois que c'est notre Barbe d'or qui a guéri l'homme aux lunettes de la boisson.

— Oui, admit Ante. Je me suis souvent fait du souci, mais maintenant tout est bien. Et je n'ai plus besoin de m'inquiéter pour toi non plus, Maléna.

Celle-ci eut l'air inquiet à l'idée que son frère, son soutien et son réconfort, allait lui manquer.

— L'été nous nous réunissons toujours pendant quelques semaines, dit la mère de Sylvia, et Ante viendra aussi nous rendre visite à Stockholm.

Maléna pencha la tête.

— Ma chère enfant, dit sa future mère adoptive, Ante aura beaucoup de sœurs, et Sylvia est si seule. Elle n'a plus de sœur.

— Peut-être est-ce le Seigneur qui m'envoie vers Sylvia, comme elle a envoyé Barbe d'or à Pelle-le-bottier, dit doucement Maléna.

Pendant un instant, elle regarda la mère de Sylvia droit dans les yeux, et vit que celle-ci la regardait d'un air très doux et que ses yeux s'étaient remis à sourire. La fillette lui mit les deux bras autour du cou.

Et c'est ainsi que Maléna, qui restait seule, trouva aussi un père, une mère et une sœur.

Le Seigneur avait exaucé les prières de leur mère.

Soudain Ante remarqua que le prost était revenu. Il avait tiré sa Bible de sa poche et la feuilletait.

— Mes enfants, dit-il en fixant du regard Ante et Maléna, en pensant à votre voyage où vous avez rencontré tant de difficultés, je pense à un autre voyage, à celui du peuple d'Israël à travers le désert et aux paroles que Dieu leur adresse et que vous pouvez faire vôtres: «Tu as vu que l'Etemel, ton Dieu, t'a porté comme un homme porte son fils, dans tout le chemin où vous avez marché jusqu'à ce que vous soyez arrivés en ce lieu-

ci.»

— Et Il nous portera jusqu'à ce que nous arrivions au Ciel, n'est-ce pas? ajouta Maléna.

Table des matières

I	Sept enfants et leur chèvre	5
II	Des traces de loups !	12
ni	L'homme aux lunettes	18
IV	Chez le cordonnier	26
V	Séparés	34
VI	La décision du garde-forestier	41
VU	Projets d'avenir	51
Vin	Une aventure angoissante	61
IX	Du feu	72
X	Chassés de chez eux pour la deuxième fois	79
XI	Une rencontre inattendue	88
XII	Magnus et Barbe d'or	96
XIII	Un nouvel ennemi	105
XIV	Ante et Maléna trouvent aussi un foyer	119

Achévé d'imprimer
sur les presses de l'imprimerie Corbaz S.A.
le 27 décembre 1985

Dans la même
collection:

Le Petit Monde de Carine, R. Guinard (G. et F. de 7 à 10 ans)
Robert et Lili, D. Nussbaumer et R. Guinard (G. et F. de 8 à 12 ans)
Les Garayt de Hurlevent, G. Morris (G. et F. de 13 à 15 ans)
Dorie, Doris Van Stone (jeunes et adultes)
Libre ou Deux fois libéré, P. St John (jeunes et adultes)
Le Mystère de la Boucle d'Oreille, D. Martin (G. et F. de 12 à 15 ans)
Le Moulin du Lignon, Saint-Voy (G. et F. de 9 à 15 ans)
L'Otage, D. Chappuis (G. et F. de 12 à 15 ans)
Christophe, jeune détective dans sa famille, E. L. Comish (G. et F. de 11 à 13 ans)
Christophe, jeune détective à la mer, E. L. Comish
Christophe, jeune détective à la montagne, E. L. Comish
Ces Insupportables Barbesous, May Houton (G. et F. de 8 à 12 ans)
Le Mystère du Vieux Sycomore, P. Hutchens (G. et F. de 8 à 10 ans)
Danny au Mexique, Bernard Palmer (G. et F. de 12 à 15 ans)

- Le Petit Monde de Carine*, R. Guinard (G. et F. de 7 à 10 ans)
Robert et Lili, D. Nussbaumer et R. Guinard (G. et F. de 8 à 12 ans)
Les Garayt de Hurlevent, G. Morris (G. et F. de 13 à 15 ans)
Dorie, Doris Van Stone (jeunes et adultes)
Libre ou Deux fois libéré, P. St John (jeunes et adultes)
Le Mystère de la Boucle d'Oreille, D. Martin (G. et F. de 12 à 15 ans)
Le Moulin du Lignon, Saint-Voy (G. et F. de 9 à 15 ans)
L'Otage, D. Chappuis (G. et F. de 12 à 15 ans)
Christophe, jeune détective dans sa famille, E. L. Comish (G. et F. de 11 à 13 ans)
Christophe, jeune détective à la mer, E. L. Comish
Christophe, jeune détective à la montagne, E. L. Comish
Ces Insupportables Barbesous, May Houton (G. et F. de 8 à 12 ans)
Le Mystère du Vieux Sycomore, P. Hutchens (G. et F. de 8 à 10 ans)
Danny au Mexique, Bernard Palmer (G. et F. de 12 à 15 ans)



